

1093 aa 7

**HISTOIRE**  
**DE MONSIEUR**  
**CLEVELAND.**  
**TOME SECOND.**





LE PHILOSOPHE  
ANGLAIS,  
OU  
HISTOIRE  
DE MONSIEUR  
CLEVELAND,  
FILS NATUREL  
DE CROMWEL;

*Ecrit par lui-même & traduite de l'Anglois.*

NOUVELLE EDITION.

Enrichie de Figures.

TOME SECOND.



A LONDRES,  
Chez PAUL VAILLANT.

---

M. DCC. LXXVII.

LE PAYSAN

DE LA

OU

HISTOIRE

DE MONSIEUR

CLAUDE

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA



TOUS

LES



DE LA

DE LA

DE LA

de  
de  
to  
co  
dé  
je,  
2



LE  
PHILOSOPHE  
ANGLAIS;  
HISTOIRE  
DE MR.  
CLEVELAND.



SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

**G**ELIN me fit des plaintes violentes de ce que j'avais arrêté le mouvement de sa colere. Je lui représentai que c'étoit un bonheur pour nous que j'eusse conservé plus de sang froid & de modération que lui. Croyez vous, lui dis-je, que je sois moins sensible que vous

*Tome II.*

A

aux indignités qu'on nous fait essuyer ? J'ai frémi comme vous en écoutant le Ministre, & le soin de ma vie ne m'eût pas empêché de le punir, si je n'eusse eu qu'elle à ménager, mais n'avons-nous pas des épouses qui attendent nos soins & nos secours ? que deviendront-elles si nous nous mettons imprudemment hors d'état de servir à leur défense : Elles tremblent sans doute du péril où elles sont exposées : combien leurs allarmes vont-elles redoubler lorsqu'elles apprendront la sentence du Consistoire ? Ces innocentes victimes n'ont point d'autre ressource que notre amour & nos promesses. Sans doute qu'elles pensent maintenant à nous, qu'elles s'entretiennent de nous, & que si elles se flattent de quelque espérance, c'est sur notre tendresse & notre fidélité ; sur notre prudence & notre courage qu'elles croient la devoir établir. Ah ! cher Gelin, ajoutai-je en l'embrassant, de quel ressentiment ne se rend-t-on point le maître avec de tels motifs ! Et la colère est-elle une passion qui puisse le disputer un moment à l'amour ? Quoiqu'il m'eût écouté d'abord avec peine, je remarquai, que mon discours avoit calmé peu-à-peu son émotion. Il convint qu'il avoit manqué



de prudence, & comme il aimoit passionnément son épouse, les réflexions qu'il fit sur le danger qui la menaçoit, l'attendrissent jusqu'à lui faire verser des larmes. Il m'assura que sa colere même n'avoit été qu'un effet de son amour. Mais commençant à sentir que l'emporement excessif, avec lequel il avoit parlé au Ministre, rendroit infailliblement notre cause plus mauvaise, il me dit qu'il croyoit qu'il étoit tems d'employer le remède qu'il avoit différé jusqu'alors à m'expliquer. Son dessein, comme vous l'allez voir, répondoit à son caractère vif & entreprenant.

Il avoit eu la curiosité peu de jours après son arrivée dans l'Isle, de se faire conduire dans toutes les parties du Magasin, pour observer l'ordre & la disposition de ce vaste bâtiment. Il avoit remarqué que les armes que les habitans avoient apportées d'Europe se conservoient avec soin dans un grenier, quoique ce fût le meuble dont on faisoit le moins d'usage dans l'Isle. Elles consistoient en cinquante ou soixante fusils, quantité de pistolets, un assez grand nombre d'épées & quelques tonneaux de poudre. La porte du grenier ne se fermoit jamais. Celle de notre prison n'é-



toit pas assez forte pour résister à nos efforts, si nous entreprenions de l'ouvrir avec violence. Gelin, après avoir fait ces observations, s'étoit imaginé que rien ne nous étant plus facile que de nous saisir des armes & de la poudre, nous pouvions, non-seulement, secouer le joug du Ministre & du Consistoire, & nous défendre contre leurs desseins, mais nous rendre même les maîtres absolus de l'Isle par la terreur des armes à feu. Il n'avoit pas manqué de faire attention que nous n'étions que trois, & qu'un si petit nombre suffiroit difficilement au soutien d'une si grande entreprise, mais son génie fertile lui avoit fourni bientôt une ressource. Premièrement il étoit clair que lorsqu'une fois nous serions déterminés à rompre notre prison, nous n'aurions pas de peine à rejoindre nos trois compagnons qui étoient enfermés comme nous dans une chambre du Magasin. Quelque sujet que nous eussions de nous plaindre de leur mollesse & de leur timidité, il n'y avoit nul doute qu'ils ne marquassent plus de courage, lorsqu'ils seroient animés par nos exhortations & par notre exemple. Mais la principale espérance de Gelin portoit sur des vûes bien plus profondes

& plus étendues. J'avoue qu'il leur donna un tour si plausible en me les expliquant, qu'il m'y fit entrer tout d'un coup, & que j'admirai dans son projet une justesse de raisonnement dont je ne l'avois pas cru capable jusqu'alors. De quelque sévérité de mœurs, me dit-il, & de quelque zèle qu'on se pique ici à observer les loix & les décisions des Anciens, il faut poser pour principe que nous avons à faire des hommes : or des hommes ne sçauroient renoncer aux sentimens de la nature. Nos épouses ont des parens à qui elles sont chères sans doute, & qui ne les voyent point exposées au péril sans s'intéresser pour elles. Ces parens ont des amis & des domestiques. Si nous supposons que les six familles de nos épouses aient quatre amis chacune, & chacun de ses amis un domestique, voilà déjà cinquante personnes, sur la bonne volonté desquelles nous pouvons compter, & la moindre chose que nous puissions attendre d'eux, c'est qu'ils ne prendront point parti contre nous. Mais qui nous empêche d'espérer qu'avec un peu d'adresse à les presser & à les émouvoir, nous réassurons à les mettre dans nos intérêts, & peut-être à les faire seconder ce que nous voulons entreprendre pour

notre liberté ? C'est une commission dont je me charge , ajouta Gelin , & je fais assez de fonds sur ce peu d'éloquence que vous m'attribuez pour ne pas désespérer du succès. Je leur ferai comprendre que loin d'en vouloir aux Loix ou à la Religion , personne ne sera plus fidèle que nous à les respecter ; que nous n'avons point d'autre dessein que de nous défendre de la tyrannie du Ministre , & de garder inviolablement la foi que nous avons donnée à leurs filles ; que notre satisfaction & notre repos n'y sont pas plus intéressés que leur propre honneur ; enfin que nous sommes leurs enfans , les époux de leurs filles ; & qu'après ces chères moitiés de nous-mêmes , ils n'ont rien ici qui les touche de plus près que nous. Je ne connois rien au cœur humain , ajouta-t-il , si ces considérations n'ont pas la force de les ébranler. Je leur exposerai alors mon dessein , & je suis porté à croire que loin de le condamner , ils prendront ouvertement parti pour nous. Nous nous emparerons ensuite de l'Isle , du Ministre & des Anciens , & nous mettrons dans la Colonie l'ordre qui nous convien dra le mieux.

Tout me parut possible , & même facile dans ce projet. Johnston l'approuva

comme moi , mais nous le regardâmes comme une dernière ressource à laquelle nous ne devions avoir recours qu'à l'extrémité. Gelin s'obstinoit à le vouloir exécuter dès le même soir. Il voulut tenter du moins de sortir de notre prison pendant la nuit pour aller chez les parens de nos épouses , & pour commencer à disposer leurs esprits en notre faveur. Nous y consentîmes. Mais quoique nos portes ne fussent point absolument à l'épreuve des efforts que nous aurions pu faire pour les ouvrir , nous ne pouvions en venir à cette violence sans que le Geolier s'en apperçût le lendemain. C'eût été nous exposer à nous faire resserrer davantage , & ruiner par conséquent toutes nos espérances. Gelin fut obligé de convenir que toutes les parties de son entreprise devoient être exécutées en même-tems , c'est-à-dire , qu'il ne pouvoit penser à sortir que la même nuit que nous choisirions pour briser nos portes & pour nous mettre en possession de la poudre & des armes. Nous lui promîmes qu'elle ne seroit pas long-tems à venir , & nous ne demandâmes à sa vivacité que le retardement qu'il falloit pour être assurés que le Consistoire persistoit sérieusement à vouloir l'exécution de sa Sentence.



Nous reçûmes le lendemain une nouvelle visite du Ministre. Je priai secrètement Gelin de se modérer. Nous attendîmes en silence que notre ennemi s'expliquât. Sa harangue fut courte. Il nous dit avec douceur que le jour suivant étant un jour de priere publique , auquel toute la Colonie devoit s'assembler à l'Eglise , il croyoit que nous ne refuserions pas de nous y laisser conduire pour nous soumettre à la Sentence du Consistoire. Loin de lui marquer de la répugnance pour cet ordre , nous fûmes charmés de l'entendre parler d'une assemblée publique de la Colonie , & d'apprendre qu'on nous accordoit la liberté d'y paroître. C'étoit le plus ardent de nos desirs. Il sortit content de la promesse que nous lui fîmes de nous y rendre avec joie. Effectivement nous nous félicitâmes de cet événement qui renouvelloit nos anciennes espérances. Gelin avoit préparé un discours fort touchant qu'il se proposoit d'adresser au peuple. Nous ne doutâmes presque point qu'il ne produisît quelque heureux changement en notre faveur. Il nous parut même surprenant que le Ministre n'eût point fait cette reflexion , & nous en remerciâmes le Ciel , comme d'un présage

favorable qui nous annonçoit une meilleure fortune. Cependant je reçus avant la fin du jour une nouvelle qui empoisonna ce court moment de satisfaction. Le Geolier entra dans notre chambre, & m'ayant pris en particulier, il me dit que par considération pour Madame Eliot, il s'étoit chargé de me rendre une lettre de sa part. La voici, me dit-il en me la donnant. mais promettez-moi que le service que je vous rends n'ira jamais à la connoissance du Ministre. Je le lui promis, & je jugeai par sa crainte de l'autorité que ce violent Ecclesiastique s'étoit acquise dans la Colonie, pendant qu'il sembloit affecter d'y établir la plus parfaite égalité. J'ouvris la lettre de Madame Eliot; chaque ligne fut un coup mortel qui me perça le cœur. Cette bonne Dame m'y parloit d'abord d'elle-même, comme de la plus malheureuse de toutes les meres. Elle passoit ensuite à me reprocher mon infidélité pour sa fille. Le bruit s'en étoit en effet répandu sur le rapport du Ministre, qui avoit donné cette explication à l'air honnête & tranquille avec lequel nous lui avions promis de nous rendre le lendemain à l'Eglise. Malgré cette accablante opinion, Madame Eliot me marquoit en-



Nous reçûmes le lendemain une nouvelle visite du Ministre. Je priai secrètement Gelin de se modérer. Nous attendîmes en silence que notre ennemi s'expliquât. Sa harangue fut courte. Il nous dit avec douceur que le jour suivant étant un jour de priere publique , auquel toute la Colonie devoit s'assembler à l'Eglise , il croyoit que nous ne refuserions pas de nous y laisser conduire pour nous soumettre à la Sentence du Consistoire. Loin de lui marquer de la répugnance pour cet ordre , nous fûmes charmés de l'entendre parler d'une assemblée publique de la Colonie , & d'apprendre qu'on nous accordoit la liberté d'y paroître. C'étoit le plus ardent de nos desirs. Il sortit content de la promesse que nous lui fîmes de nous y rendre avec joie. Effectivement nous nous félicitâmes de cet événement qui renouvelloit nos anciennes espérances. Gelin avoit préparé un discours fort touchant qu'il se proposoit d'adresser au peuple. Nous ne doutâmes presque point qu'il ne produisît quelque heureux changement en notre faveur. Il nous parut même surprenant que le Ministre n'eût point fait cette reflexion , & nous en remerciâmes le Ciel , comme d'un présage

favorable qui nous annonçoit une meilleure fortune. Cependant je reçus avant la fin du jour une nouvelle qui empoisonna ce court moment de satisfaction. Le Geolier entra dans notre chambre, & m'ayant pris en particulier, il me dit que par considération pour Madame Eliot, il s'étoit chargé de me rendre une lettre de sa part. La voici, me dit-il en me la donnant, mais promettez-moi que le service que je vous rends n'ira jamais à la connoissance du Ministre. Je le lui promis, & je jugeai par sa crainte de l'autorité que ce violent Ecclesiastique s'étoit acquise dans la Colonie, pendant qu'il sembloit affecter d'y établir la plus parfaite égalité. J'ouvris la lettre de Madame Eliot; chaque ligne fut un coup mortel qui me perça le cœur. Cette bonne Dame m'y parloit d'abord d'elle-même, comme de la plus malheureuse de toutes les meres. Elle passoit ensuite à me reprocher mon infidélité pour sa fille. Le bruit s'en étoit en effet répandu sur le rapport du Ministre, qui avoit donné cette explication à l'air honnête & tranquille avec lequel nous lui avions promis de nous rendre le lendemain à l'Eglise. Malgré cette accablante opinion, Madame Eliot me marquoit en-

core de la tendresse jusques dans le tour de ses reproches. Cruel Bridge ! me disoit-elle , vous abusez donc de la bonté de la mère & de la foiblesse de la fille ! Que vous avions-nous fait l'une & l'autre ? Hélas ! que pouvons-nous nous reprocher que de vous avoir trop aimé ! Enfin elle finissoit d'une manière encore plus triste, en m'apprenant que le Consistoire , par une horrible Sentence qu'il venoit de porter contre nos épouses , les avoit condamnées à être exposées publiquement à la sortie de l'Eglise avec différentes marques d'ignominie , à essuyer pendant une heure les regards & les injures de tous les habitans de la Colonie. O Gelin ! m'écriai-je tout tremblant après cette funeste lecture : ô Johnston ! c'est à présent qu'il faut mourir ou sauver nos pauvres épouses. Je leur donnai ma lettre à lire, tandis que je m'abandonnois aux cris & aux plaintes. Ils se joignirent bientôt à moi dans cette triste occupation. Gelin étoit transporté jusqu'à s'arracher les cheveux. Il se précipita vers la porte pour la rompre, en se tuant de répéter : Courons aux armes , mes chers amis , ne perdons pas un moment. Hélas ! je suis sûr que nous y serons trop tard. Le bruit qu'il faisoit

ayant servi à me rappeler un peu à moi-même, je le priai de s'arrêter. Nous sommes, lui dis-je, au moment décisif de tout notre bonheur, & peut-être de notre vie. Au nom de Dieu, cher Gelin, ne nous perdons pas par des transports imprudens. Mon intérêt est le même que le vôtre; il n'y a rien à quoi je ne sois disposé pour vous seconder, ou pour vous servir de guide; mais tâchons de recueillir nos esprits, & de prendre, s'il se peut, une résolution qui nous conduise à quelque chose d'assuré. Il recommençoit toujours à dire qu'il n'y avoit rien d'assuré que le parti de courir aux armes, & de nous venger par la mort de tous nos ennemis. Cependant je réussis à lui faire reconnoître qu'il falloit du moins attendre la nuit, que le jour pouvoit nous trahir, & qu'il étoit même surprenant que le Geolier, qui ne faisoit que sortir de notre chambre, en fût déjà assez éloigné pour n'avoir pas entendu le bruit que nous venions de faire. Je l'engageai ainsi à entrer dans une délibération moins tumultueuse, & je le fis consentir à prendre chacun de notre côté quelques momens pour digérer nos pensées avant que de nous les communiquer.



Nous nous retirâmes tous trois dans différentes parties de la chambre : nous y passâmes environ un quart-d'heure à méditer. Nos seuls soupirs interrompoient notre silence. Enfin Gelin fatigué de cette contrainte , s'écria que nous cherchions inutilement une voie plus sûre que celle des armes , & qu'il n'en vouloit point d'autre. Je crois, lui répondis-je , que c'est effectivement la seule qui nous reste , mais comme elle est sans retour, si nous la prenons hautement, & qu'après avoir levé une fois le masque , il n'y ait plus de paix ni de reconciliation à espérer avec le Ministre & les Anciens , il seroit à souhaiter que nous pussions la prendre en gardant des mesures. Ne pourrions - nous pas nous armer , par exemple , sans laisser voir nos armes ? Nous nous mettrons ainsi en état d'en faire usage si nous sommes contraints d'en venir à cette extrémité , & nous ne serons pas même soupçonnés de les avoir prises, s'il arrive que votre harangue produise sur le peuple l'effet dont nous nous flattions il y a quelques momens. L'impatient Gelin rejetta d'abord cette proposition. Ne me parlez plus de harangue , me dit-il , ni de mesures ou de ménagemens. Tous vos adoucissemens nous

seront plus funestes que mes vivacités. Aux armes, aux armes! c'est à coup d'épée & de fusil que je veux demain m'expliquer. Je laissai à ce transport le tems de se dissiper, & connoissant déjà assez bien son caractère pour sçavoir le ménager, je lui représentai, comme je le pensois dans le fonds, qu'il nous seroit infiniment plus glorieux & plus agréable de ne devoir le succès de nos desirs qu'à la force de son éloquence & à la justice de notre cause, qu'à la violence des armes. Le peuple se remue facilement, ajoutai-je. Notre jeunesse, celle de nos épouses, la douceur & l'honnêteté avec laquelle nous nous sommes conduits depuis notre arrivée dans l'Isle, tout parle en notre faveur. Je suis persuadé que nous triompherons de tous les efforts du Ministre. Or il seroit extrêmement triste qu'ayant tant d'espérance de réussir par une voie tranquille, nous en prissions une qui va mettre infailliblement toute la Colonie en feu, & qui nous empêchera nous-mêmes de vivre jamais en repos dans cette Isle. J'ajoutai quelques autres raisonnemens de cette nature, qui firent enfin l'impression que j'espérois sur Gelin.

Je m'étois convaincu moi-même de



leur solidité pendant le quart-d'heure que j'avois employé à réfléchir. S'il étoit certain que le Consistoire eût publié sa Sentence contre nos épouses, tous nos efforts ne pouvoient point empêcher qu'elle ne l'eût été; il ne s'agissoit plus que d'en arrêter l'exécution. Je me promettois beaucoup de la harangue de Gelin & de la bonne disposition de l'assemblée, qui étoit composée en partie des parens & des amis de nos épouses. L'autorité Souveraine résidant dans le corps de la Colonie, toutes les Sentences du Consistoire pouvoient être abrogées en un moment. Si avec les efforts de Gelin & la justice de nos droits, nous étions assez malheureux pour ne rien obtenir, j'étois résolu d'être le premier à recourir aux armes, & je ne doutois nullement qu'un seul homme, le pistolet à la main, ne fût capable d'écarter une populace désarmée, qui avoit passé vingt ans sans entendre le bruit de la poudre. Mon projet étoit donc de prendre le tems de la nuit pour sortir de notre prison, & pour nous armer chacun de deux pistolets. Je ne craignois plus que le Geolier s'aperçût au matin de la violence qu'il nous falloit faire à la porte; je me croyois le maître de sa discrétion de-

puis qu'il m'avait remis la lettre de Madame Eliot, & qu'il m'avoit conjuré si instamment de n'en laisser rien savoir au Ministre, sans compter qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût former le moindre soupçon du dessein qui nous auroit fait sortir de notre chambre. Je communiquai ce plan à Gelin & à Johnston. Ils l'approuvèrent. Nous attendîmes impatiemment le tems de l'exécuter.

Il arriva. Nous avions de la lumière pour nous éclairer. La serrure de notre porte ne résista pas long-tems à nos efforts réunis. Elle fut brisée sans que le désordre parut considérable. Nous montâmes au Magasin d'armes. Nous y trouvâmes des pistolets en bon état; nous choisîmes ceux qui pouvoient tenir commodément dans nos poches, & nous en prîmes avec les nôtres trois paires pour nos compagnons. En considérant les fusils & les autres armes à feu que nous laissons après nous, il me tomba dans l'esprit que pour assurer davantage le dessein que nous étions à la veille d'exécuter, il eût fallu trouver quelque moyen de rendre tant d'armes inutiles à ceux qui voudroient les employer contre nous. J'étois d'avis que nous employas-

sions le reste de la nuit à démonter les batteries, & que nous les cachassions dans quelque endroit où elles ne pussent être trouvées facilement, mais Gelin fit une reflexion qui nous épargna cette peine. Au moment, dit-il, que nous serons forcés d'en venir aux armes, il suffira qu'un seul des nôtres se détache pour retourner promptement au Magasin, & en garde l'entrée jusqu'à ce qu'il nous voye paroître. Nous nous y retirerons sans doute, puisque nous n'avons point d'autre lieu où nous puissions conduire plus sûrement nos épouses. Nous y serons les maîtres, non - seulement de la poudre & des armes, mais encore de toutes les provisions de l'Isle, & en état par conséquent de donner la loi de toute manière à nos ennemis. Cet avis nous parut d'une si grande utilité, qu'il attira nos louanges & nos remerciemens à Gelin. Nous descendîmes après avoir préparé les armes, & nous être munis d'une provision de poudre. Il ne nous restoit plus qu'à chercher le moyen d'entretenir un moment nos trois compagnons. Nous avions non-seulement des pistolets à leur mettre entre les mains, mais des reproches & des exhortations à leur faire. Il nous fut aisé de trouver leur prison, & de

de leur faire entendre notre voix au travers de leur porte. Le seul embarras étoit de leur donner leurs armes. Nous les animâmes tellement par nos discours, que ne pouvant se priver plus long-tems du plaisir de nous embrasser, ils n'attendirent pas que nous les pressassions de faire à leur porte ce que nous avions fait à la nôtre. Elle fut enfoncée en un instant. Ils répandirent des larmes de joie en se jettant entre nos bras. J'usai de l'autorité de chef qu'ils m'avoient accordée, pour leur reprocher la foiblesse avec laquelle ils s'étoient laissés surprendre par les artifices du Ministre. Ils apportèrent pour excuse la crainte qu'ils avoient eu de s'avancer trop en faisant des aveux, dont ils appréhendoient les conséquences. Je leur fis sentir combien leur malheureuse timidité nous avoit été pernicieuse. Ils se confessèrent coupables, & ils nous prièrent de pardonner leur faute à la droiture de leur intention. Je ne doute point qu'ils ne fussent en effet droits & sincères, mais ils étoient d'un caractère si lent & si timide, que j'en avois toujours eu quelque défiance. L'avenir n'acheva que trop de la justifier. Nous les quittâmes après leur avoir exposé le détail de nos projets, & nous



être assurés de leur constance & de leur fermeté par le renouvellement de toutes leurs promesses. Je leur conseillai de répondre naturellement au Geolier, lorsqu'il trouveroit leur porte brisée, qu'ils s'étoient servis de ce moyen pour se procurer la satisfaction de nous voir & de nous entretenir.

Le jour qui nous sembloit devoir décider de notre destinée ayant enfin commencé à luire, nous conjurâmes Gelin de se souvenir qu'avec ses intérêts il avoit à défendre ceux de cinq chers amis, qui remettoient leur bonheur & leur vie entre ses mains. Il n'avoit pas besoin de cet avertissement pour s'animer. L'heure vint d'aller à l'Eglise. Quelques Anciens s'étant assemblés à notre prison pour nous servir de gardes & de conducteurs, nous les suivîmes sans balancer, & nous affectâmes un air tranquille & satisfait pour prévenir jusqu'aux moindres soupçons. Je portois néanmoins dans le cœur un poids de douleur secrète, qui n'étoit pas tant causée par l'incertitude de mon sort & de celui de mon épouse, qui étoit sur le point de se fixer heureusement, que par le déplaisir mortel que je ressentais en me représentant l'inquiétude de Madame Eliot. J'a-

vois été tenté la veille de faire un mot de réponse à sa lettre , pour me plaindre de l'injuste opinion qu'elle avoit de moi , & pour l'assurer de la constance de mes sentimens , mais Gelin & Johnston m'en avoient détourné par une crainte excessive de quelque trahison du Geolier qui eût pu nuire à notre entreprise. Je la cherchai des yeux en arrivant à l'Eglise. Je ne l'apperçus point. J'appris ensuite qu'elle étoit demeurée en sa maison & qu'elle y étoit dangereusement malade d'un excès de tristesse & d'abattement. Nous fûmes introduits au milieu de l'Eglise , où la plus grande partie des habitans étoit déjà assemblée. On y avoit préparé un banc particulier vis-à-vis d'un autre, qui étoit pour ces filles odieuses dont on vouloit faire nos épouses. Elles y furent amenées un moment après nous. Nous les saluâmes honnêtement. Notre civilité fut remarquée de tous les assistans , & nous eûmes lieu de juger , par les différentes marques de contentement ou de chagrin que nous apperçûmes sur les visages , de quelle manière chacun étoit disposé par rapport à la cérémonie qu'on attendoit. Le Ministre ne tarda point à paroître. Nous étions incertains si nos chères épouses vien-



droient faire partie de cet étrange spectacle, & nous n'osions nous en informer. Quelque empressement que j'eusse de revoir la mienne, je ne sçavois si je devois souhaiter qu'elle parût aux yeux du public & de son orgueilleuse rivale, avant que notre sort fût éclairci, mais le Ministre ayant commencé la prière sans penser à elles, je jugeai qu'il se proposoit de les laisser en prison jusqu'à l'heure marquée pour leur ignominie. Aussitôt que les prières ordinaires furent achevées, le Ministre monta en chaire. C'étoit le moment décisif. Mes compagnons se sentirent sans doute aussi émus que moi, & toute l'assemblée ne paroissoit pas plus tranquille. Nous étions convenus que pour ôter à notre action tout air de légèreté & d'emportement, Gelin ne commenceroit à parler que lorsque le Ministre auroit fini. Nous appréhendions peu l'effet de son discours, nous comptions sur la force de celui de Gelin pour le détruire. Il nous sembloit que nos raisons n'avoient besoin que d'être exposées pour se faire approuver.

Le sermon roula sur les devoirs d'un mariage chrétien. Le Ministre les expliqua fort éloquemment, mais il n'entra dans aucune application particulière. Il

n'y eut que sa péroration qui nous fut adressée directement ; elle étoit composée pour nous. Il nous rappella d'abord par des figures pompeuses le jour auquel il prétendoit que nous avions engagé notre foi dans le même lieu. Il le traita de jour à jamais mémorable par une cérémonie si auguste & si sainte. Quels fruits toute la Colonie n'en avoit-elle pas attendu ? Mais l'esprit ennemi du bien, qui exerce particulièrement sa séduction & sa tyrannie sur les jeunes gens, avoit rompu le cours d'une si douce espérance ; il avoit soufflé dans nos cœurs un amour déréglé qui étoit capable de produire tous les effets de la haine, c'est-à-dire, le trouble, la division & la ruine de cette heureuse paix qui avoit fait jusqu'alors un séjour si aimable de leur Isle. Graces à la protection du Ciel, le mal se trouvoit arrêté dans sa source, mais le péril avoit été extrême, & c'étoit un miracle de la Providence de l'avoir détourné dès sa naissance, en nous ramenant si promptement au devoir, qu'on auroit bientôt peine à se souvenir que nous nous en étions écartés. J'aurois pardonné au Ministre de parler de notre mariage comme d'un désordre, & de notre silence comme

d'une marque de repentir, s'il ne fût point sorti de ces bornes modérées; mais sous apparence de nous traiter avec douceur, & de vouloir nous ménager en diminuant notre faute, sa haine envenimée contre Madame Eliot trouva adroitement le moyen de se satisfaire. Il fit remarquer qu'il étoit aisé de reconnoître à la douceur de notre air & de notre manière, que nous avions reçu de la nature un caractère excellent, & que nous ne serions point entrés dans une voie d'égarement, si nous eussions été sans guide, ou si nous n'en eussions eu que de vertueux & de fidèles. Mais où est l'homme sage, ajoûta-t-il, qui résistera aux artifices & aux insinuations d'une femme sans vertu, qui se fait un étude de le séduire? Sexe dangereux & capable de tous les excès, lorsqu'il s'écarte une foi de la pudeur & de la modestie! S'il ne nomma pas Madame Eliot après cette exclamation zélée, il la désigna si bien en parlant de ces mères foibles qui prennent part aux désordres de leurs filles par une indulgence criminelle & trop souvent par leurs conseils, lorsque l'âge ne leur permet plus de le faire par leurs exemples, que toute l'assemblée témoigna par un murmure

de mécontentement qu'elle entendoit le sens de cette satire, & qu'elle ne l'approuvoit point. Madame Eliot étoit une femme respectable par mille excellentes qualités. Une accusation comme celle du Ministre, hasardée sans preuve & sans vraisemblance, produisit un effet tout contraire à ses vues malignes; elle inspira de la compassion pour cette vertueuse Dame qu'on maltraitoit si injustement dans son absence, & elle disposa peut-être le peuple à regarder notre cause d'un œil plus favorable. Quoique je m'apperçusse fort bien de ce qui se passoit à notre avantage, & que je le prisse pour un heureux augure, ce ne fut point sans effort que je me rendis assez maître de mon ressentiment pour écouter cet injurieux discours jusqu'à la fin. Le premier mouvement de mon indignation me fit porter la main sur un de mes pistolets, & j'aurois peut-être oublié que j'étois dans une Eglise, si je ne me fusse souvenu que l'intérêt de Madame Eliot demandoit que je lui sacrifiasse cette ardeur de la venger.

Lorsque le Ministre eut cessé de parler, & qu'il parut prêt à descendre pour achever la cérémonie à laquelle il sembloit nous croire disposés, Gelin leva la



voix modestement. Vous trouverez bon, Monsieur, lui dit-il, que j'ajoute quelques mots à votre éloquente harangue, & que je rende compte moi-même à l'assemblée de mes sentimens & de ceux de mes compagnons. Cette nouvelle scène à laquelle personne ne s'attendoit, excita une rumeur confuse, chacun tâchant de s'approcher, & marquant autant de surprise que de curiosité. Gelin, loin de se déconcerter, n'en parut que plus animé à prendre le ton & les graces qui convenoient à son discours. Je lui conseillai de monter sur un banc où nous étions assis, pour être entendu plus facilement de tout le monde. Son exorde fut simple, mais cette simplicité renfermoit beaucoup d'art. Il fit entendre d'abord que son dessein étoit d'exposer naturellement à la Colonie toutes les circonstances de la conduite que nous avions tenue depuis que nous avions été admis dans l'Isle, persuadé, a ôûta-t-il, que s'il nous étoit échappé quelque désordre ou quelque foiblesse, notre âge & l'innocence de nos vûes nous attireroient de la bonté des habitans beaucoup plus de compassion que de colère & de haine. Cette manière ambiguë de préparer ses auditeurs eut tout l'effet qu'il en avoit attendu



attendu. Elle empêcha le Ministre de troubler son discours , parce que ne lui découvrant point notre véritable dessein , elle lui donnait lieu de croire que nous entrions dans ses vûes , & que c'étoit sans doute le repentir qui nous alloit arracher l'aveu de nos fautes. Elle ne réussit pas moins à l'égard des habitants, car en les laissant incertains si nous allions nous opposer ou nous soumettre à la Sentence du Consistoire , elle les empêchoit de former ces premiers préjugés qui naissent presque toujours pour ou contre un accusé , qu'il se prétend innocent , ou qu'il se reconnoît coupable , & Gelin s'étoit bien promis qu'agissant ensuite sur des cœurs qui seroient comme suspendus , il auroit l'adresse de nous les concilier insensiblement par une exposition adroite & touchante de l'équité de notre cause & de l'injustice de nos ennemis. Il raconta donc sans affectation ce que nous avions pensé de la cérémonie du sort , lorsqu'elle nous avoit été proposée la première fois ; les conférences que nous avions tenues ensemble sur cette importante matière ; quelle répugnance nous nous étions sentie à obéir ; avec quel courage néan-

moins nous avons cru devoir faire violence à nos inclinations , pour donner à la Colonie une preuve de notre respect & de notre docilité. Il confessa qu'à ce motif il s'étoit joint un peu d'espérance que le Ciel récompenseroit notre soumission en dirigeant le sort favorablement pour nos desirs; que cette pensée nous avoit soutenus jusqu'au moment de la cérémonie , & qu'on avoit pû juger de notre sincérité par l'air tranquille avec lequel nous avions paru d'abord à l'Eglise , mais que les personnes attentives avoient pû remarquer au changement de nos visages, qu'il s'en étoit fait tout d'un coup un très-considérable dans nos cœurs; que les desseins de Dieu ne se déclarant jamais plus sensiblement que par ces mouvemens indélébiles, auxquels la volonté de l'homme ne contribue de rien , nous les avions expliqués dans le sens le plus naturel, c'est-à-dire, comme une marque que le Ciel nous destinoit à épouser les jeunes personnes pour lesquelles il nous inspiroit tout d'un coup la plus vive affection; que nous nous étions flattés pendant quelques momens que cette disposition seroit confirmée par le sort, mais que l'ayant trouvé contraire à nos desirs , nous n'avions

pas été les maîtres de revenir à l'indifférence, en effaçant de notre cœur les premières impressions qu'il avoit reçues; que nous n'avions fait que nous prêter sans goût & sans attention au reste de la cérémonie; que loin de penser à contracter quelque engagement avec les filles que le sort nous avoit présentées, nous avions eu besoin de rappeler toute notre présence d'esprit, & la considération de ce que nous devions à leur mérite & à la présence de l'assemblée, pour leur donner par un embrassement le seul témoignage qu'elles devoient attendre désormais de notre estime; que nos sentimens s'étoient assez déclarés par le délai que nous avions demandé avec tant d'instance, & que nous avions paru si contents d'obtenir. Gelin ajouta que le mariage supposant un consentement de volonté, nous avions donc pû nous regarder comme libres en sortant de l'Eglise; que nous avions toujours raisonné sur ce principe, & que nous étant assemblés immédiatement après la cérémonie pour délibérer en commun sur les intérêts de nos cœurs, il nous étoit si peu tombé dans l'esprit qu'on pût nous croire engagés, que cet article n'avait pas même eu de part à nos délibérations;

que nous n'avions été arrêtés que par la crainte de déplaire peut-être à la Colonie en disposant de nous mêmes autrement qu'elle n'avoit paru le souhaiter, mais que cette crainte avoit bientôt fait place à l'espérance, lorsque nous étions venus à penser qu'on ne nous avoit point fait venir d'Europe pour nous rendre malheureux, & que la Religion, la douceur & l'équité étant les qualités dominantes de tous les habitans de l'Isle, ils ne nous contraindroient jamais par la violence à prendre un parti opposé à nos inclinations. Notre Orateur assura l'assemblée que c'étoit sur ce fondement que nous avions formé le plan d'un innocent artifice, dont le but avoit moins été de tromper la Colonie, que d'épargner à elle & à nous d'inutiles explications, qui eussent fait traîner en longueur l'exécution de nos desirs. Il rapporta la manière dont chacun de nous s'y étoit pris pour arriver au terme que nous nous étions proposé; les difficultés que nous avions eues à surmonter pour nous faire écouter de nos épouses, & pour ébranler leur modestie; les raisons par lesquelles nous avons réussi à les convaincre qu'elles pouvoient se donner à nous sans la blesser; l'ordre & les mesures de



sagesse & de vertu que nous avions gardées la nuit de notre engagement. Enfin il répéta jusqu'à la formule du serment que nous avions prononcé pour nous unir ; elle étoit conçue , comme j'ai dit , en termes si forts & si expressifs , qu'ils en avoient quelque chose d'effrayant. Je remarquai que l'impression qu'ils produisirent sur l'assemblée nous étoit favorable , & comme Gelin alloit entrer dans la partie la plus touchante de son discours , je ne doutai point qu'il n'achevât de mettre à la fin tous les assistans dans nos intérêts.

En effet , changeant le ton simple & indéterminé qu'il avoit gardé jusqu'alors , il fit bientôt sentir à ses auditeurs que l'éloquence est un don de la nature , quin'est attaché ni à l'âge , ni à la robe & à la profession. Ses gestes , son attitude , l'air de ses yeux & de son visage , tout devint expressif & animé dans sa personne. Il s'affligea , il s'attendrit , il parut éprouver tour-à-tour toutes les passions qu'il vouloit inspirer. Il ne s'emporta point en invectives contre le Ministre , mais il représenta si vivement la malignité de sa conduite , il la mit si bien en contraste avec notre ingénuité & notre innocence , il fit une peinture si tou-

chante des charmes de nos épouses , de leur modestie, & la tendresse infinie que nous ressentions pour elles ; enfin il donna un tour si révoltant & si odieux à la violence dont on avoit usé à notre égard & sur-tout à l'horrible Sentence qui, avoit été portée contre ces chères & malheureuses moitiés de nous-mêmes , que le plus barbare Américain n'auroit point entendu son discours sans émotion. A la fin , comme s'il fût revenu à soi après s'être laissé emporter par son ardeur : Ah ! chers concitoyens , ajouta-t-il d'un air tendre & pénétré , vous qui paroissez touchés de notre infortune & de la grandeur de nos peines , nous y laisserez-vous succomber sans compassion ? C'est à vous que notre innocence a recours , c'est à votre tribunal qu'elle appelle. Nous n'avons ici ni pères tendres , ni freres affectionnés , dont nous puissions implorer le secours. Nous les avons abandonnés pour venir habiter cette Isle avec vous ; s'il nous reste quelque ressource , elle n'est plus que dans les amis de la justice & de la vertu. Hélas ! ne nous avoit-on pas dit que vous faisiez tous profession de l'être ? N'est-ce pas ici ce séjour tranquille , où l'on nous a promis tant de satisfaction & de

bonheur ? Quel autre motif avons-nous eu pour abandonner notre Patrie , que l'espoir de mener parmi vous une vie paisible & vertueuse , & d'y être sans cesse animés par vos exemples ? Les douleurs qu'on nous a fait espérer n'étoient donc que de l'opprobre , des emprisonnemens , de la violence & le désespoir accablant de nous voir ravir ce que nous avons de plus cher ? Ah ! croyez-vous qu'on nous le ravisse sans avoir commencé par nous ôter la vie ? Nous a-t-on cru capables de renoncer à nos épouses avant que d'avoir versé tout notre sang pour les défendre ? Non , non , ne vous promettez ni notre séparation , ni le spectacle de leur honte qu'on vous prépare ; il n'y a que notre mort qui puisse assurer l'exécution de cette Sentence barbare. N'ayez point de honte de nous la donner , si vous n'en avez point de déshonorer nos chères épouses ; vous mettrez par-là le comble au triomphe de nos ennemis. Mais pourquoi souilleriez-vous vos mains dans notre sang ? Que vous avons-nous fait ? Quelle offense avez-vous reçue de nous ? Si notre droiture & notre invincible attachement pour nos épouses sont des vertus qui vous déplaisent , laissez-nous quitter

vosre Isle, nous fuirons avec les compaignes de notre sort, nous irons chercher des climats où l'on ne fasse point un crime de la constance & de la fidélité. Accordez-nous seulement une chaloupe, nous ne vous demandons ni voiles, ni gouvernail; la vertu & l'amour nous rendront tranquilles au milieu des mers; nous n'avons point besoin d'autres guides. O chers concitoyens! ne rejetez point nos prières, ne vous endurcissez point contre nos pleurs. Voyez à quoi nos tristes prétentions se réduisent! Nous vous demandons la mort ou la liberté de l'aller chercher avec nos épouses dans ce vaste Océan qui environne vosre Isle.

Il étoit tems que Gelin achevât son discours. Le bruit qui commençoit à s'élever dans l'assemblée n'auroit plus permis de l'entendre; chacun paroïssoit ému, comme s'il eût eu de l'inquiétude pour une personne chère dont il eût appréhendé la perte. On parloit de tous côtés avec chaleur, & quoique personne ne se fît entendre distinctement, il étoit aisé de voir que tout ce mouvement se faisoit en notre faveur. J'étois toujours près de Gelin; je lui dis sans perdre de tems: Votre discours a produit son ef-



fet ; mais si vous n'ajoutez quelques  
 mots qui puissent déterminer le peuple  
 à s'expliquer hautement, je crains que  
 personne n'ose lever la voix & se déclara-  
 rer pour nous. Gelin, qui n'avoit pas  
 besoin de préparation pour s'exprimer  
 facilement, reprit aussitôt : Je vois,  
 chers concitoyens, que le Ciel n'aban-  
 donne point notre innocence, puisqu'il  
 vous inspire en notre faveur les senti-  
 mens qui se déclarent dans vos yeux &  
 sur vos visages. Mais songez que ce n'est  
 point assez de nous plaindre, il faut nous  
 secourir. Vous savez que c'est dans vo-  
 tre assemblée que réside l'autorité Sou-  
 veraine ; n'annulez-vous pas la cruelle  
 Sentence qui a été prononcée contre  
 nos épouses, & ne leur rendez-vous pas  
 la liberté ? Il eut à peine fini ce dernier  
 mot, qu'on entendit retentir de toutes  
 parts dans l'Eglise, *Liberté, liberté, la*  
*Sentence est nulle.* La joie inexprimable  
 que nous ressentîmes tout d'un coup,  
 nous rendit pendant quelques momens  
 si incapables de réflexion, qu'elle nous  
 fit commettre une faute irréparable.  
 Trop occupés de l'heureuse délivrance  
 de nos chères épouses, nous ne pensâ-  
 mes point à profiter sur le champ de la  
 bonne volonté du peuple pour en obte-

nir de même la confirmation de notre mariage. Le Ministre sentit plutôt que nous notre imprudence, & sa malignité en profita habilement. Il avoit joué un personnage fort embarrassant pendant la dernière partie de la harangue de Gelin ; & dans le tems que le peuple nous accordoit la liberté de nos épouses. Tout le monde paroissant si déclaré pour nous, il n'avoit pas osé ouvrir la bouche, ni donner même la moindre marque de mécontentement. Mais lorsqu'il se fut apperçu que nous négligions la partie de nos intérêts qu'il avoit le plus à cœur de détruire, je veux dire l'article de notre mariage, il se hâta de nous ôter le pouvoir d'y revenir en congédiant aussitôt le peuple. Il affecta même de le faire d'une manière obligeante pour nous : Allez, dit-il à l'assemblée, ne laissez point un moment davantage ces pauvres filles dans leur prison, puisque vous avez jugé à propos de leur rendre la liberté. Tout le monde s'empressa de sortir pour les aller délivrer, & notre aveuglement fut tel que nous ne fîmes pas même alors l'attention que demandoient les circonstances & la nécessité de nos affaires.

Il ne demeura dans l'Eglise avec nous

que les Anciens du Consistoire & le Ministre. Nous ne tardâmes point à nous appercevoir de la faute que nous avions commise, & nous la déplorâmes amèrement, tandis que le Ministre s'entretenoit avec les Anciens. Comme il nous avoit empêché de sortir avec la foule, nous nous attendions bien qu'il avoit quelque nouvel ordre à nous intimer, mais nous étions fort éloignés de prévoir que ce seroit celui de retourner en prison, ou plutôt de nous y laisser conduire. Nous étions sans contredit les plus forts, indépendamment de nos armes que nous tenions cachées avec soin, & l'on conçoit bien que douze ou quinze Vieillards n'auroient point entrepris de faire violence à six jeunes gens résolus. Ce fut cette pensée même qui nous empêcha de nous emporter contre eux en recevant leur ordre par la bouche du Ministre. Je ne demandai qu'un moment pour parler à part à mes compagnons. Notre folie, leur dis-je, est extrême d'avoir oublié le plus essentiel de nos intérêts, mais dans l'état où sont les choses, nous en commettrions encore une plus grande en refusant de retourner au Magasin. Il faut espérer que l'occasion que nous avons perdue aujourd'hui re-

naîtra un autre jour , & puis que nous avons obtenu le liberté de nos épouses & l'abolition de leur Sentence , nous devons regarder notre retour en prison comme un petit mal. Gelin faisoit quelque difficulté de me croire. Il demandoit quelles pouvoient être les vûes du Consistoire dans cette nouvelle injustice ? Les mêmes , lui répondis-je , qu'ils ont eues la première fois , c'est-à-dire , de prévenir le commerce qu'ils appréhendent que nous avons avec nos épouses. Il est clair que leur première Sentence qui regarde notre mariage subsiste encore , & qu'ils continueront de la vouloir exécuter. Mais venez , ajoutai-je , en le prenant par la main , & suivez-moi sur la parole que je vous donne que notre prison ne sera point nuisible à nos affaires. Il eut assez de confiance en moi pour me suivre. Les Anciens parurent satisfaits de notre promptitude à obéir , & quelques-uns se détachèrent pour nous accompagner.

Nous fûmes renfermés dans les mêmes chambres. Le Géolier s'étoit aperçu dès le matin que nous avions forcé la porte , & s'étant contenté de l'excuse que nous lui avions apportée , il avoit eu soin de réparer le désordre aussitôt. Quoiqu'il



nous fût aisé de nous procurer la liberté de sortir de la même manière, lorsque la nécessité l'exigeroit, je crus que les Anciens ne nous refuseroient pas la permission de voir de tems en tems nos compagnons, si je la leur demandois honnêtement. Ils nous l'accordèrent en effet, & ils commandèrent au Geoler de nous donner cette satisfaction une fois le jour, pendant un certain tems dont ils lui marquèrent la durée. Je brûlois d'impatience de les entretenir en liberté pour leur communiquer la raison que j'avois eüe de ne pas regarder notre retour en prison comme un mal. Savez-vous, leur dis-je aussitôt qu'il nous fut permis de nous rejoindre, quel est le nouveau projet que je médite? J'espère que vous l'approuverez, parce que tout lent qu'il sera dans l'exécution, le succès m'en paroît sûr, tranquille, & à couvert de toute violence. Le Ministre affecte de croire que nous n'avons pas usé des droits du mariage avec nos épouses, & c'est apparemment cette persuasion qu'il a communiquée au Consistoire, qui lui a fait trouver tant de facilité à en obtenir la malheureuse Sentence de notre divorce. Pourquoi nous donner tant de mouvement pour le détromper?

N'est-ce point une vérité qui se développera bientôt d'elle-même ? Faisons-nous la violence de passer trois ou quatre mois en prison, il est impossible que de six que nous sommes il n'y en ait pas du moins quelques-uns dont l'amour ait produit des fruits qui paroîtront. La grossesse de quelques-unes de nos épouses suffira sans doute au Ministre pour le persuader de la réalité de notre commerce, & il faudroit le supposer le plus méchant de tous les hommes, pour le croire capable après cela de s'obstiner encore à nous séparer. Tâchons de vivre tranquilles, ajoutai-je, en comptant ainsi sur l'avenir. Il m'en coûtera plus qu'à personne d'être éloigné si longtemps de ma chère Angélique; mais quelles peines ne sont point adoucies par l'espérance? Il y a une objection à me faire, c'est qu'on nous pressera sans doute d'en venir à l'exécution de la Sentence du Consistoire. Mais c'est une affaire où nous n'avons point à redouter la violence: on peut nous empêcher malgré nous d'habiter avec nos chères épouses, mais on ne s'avisera point d'employer la contrainte pour nous faire vivre avec des filles que nous refuserons constamment d'admettre entre nos bras.

Si l'on nous interroge sur les motifs de notre conduite, nous nous défendrons civilement de les expliquer, & nous nous embarrasserons peu qu'on les pénétre.

Mes compagnons goûterent tellement ce conseil, qu'ils m'embrassèrent mille fois en témoignage de reconnoissance. Le vif Gelin y applaudit lui-même, malgré le tourment qu'il se faisoit déjà d'une si longue absence de son épouse. Dans le fond c'étoit un parti raisonnable, & qui devoit naturellement réussir; mais le même ascendant qui s'étoit opposé jusqu'alors à mon bonheur, se préparoit à consommer ma ruine. Le conseil que j'avois donné à mes chers amis pour notre utilité commune, me devint si funeste, qu'il me semble que le Ciel l'a puni comme un crime, en faisant tomber sur moi seul tous les effets déplorables qu'il a produits.

Cependant le peu d'apparence qu'il y avoit qu'il pût tourner si malheureusement, l'ayant fait recevoir avec joie de mes compagnons, nous commençames dès le même jour à l'exécuter. Nous parlâmes de notre prison à quelques Anciens qui nous visitèrent, comme d'un séjour qui nous déplaisoit si peu, que

nous nous sentions disposés à y passer volontiers quelques mois. Ils nous en demanderent inutilement la raison; nous ne répondîmes à leur question qu'en badinant. Nous gardâmes la même conduite à l'égard du Ministre & de toutes les personnes dont on nous permit de recevoir la visite. Il ne se passa point de semaine sans que le Consistoire ne nous fit renouveler ses persécutions, pour nous porter à nous soumettre à sa Sentence, mais les envoyés reçurent de nous les mêmes réponses. Nous jouissions, pour parler ainsi, de leur inquiétude & de leur embarras. Ils ne comprenoient rien à nos manières mystérieuses, & la plupart étant des vieillards qui se piquoient de sagesse & d'expérience, ils ne pouvoient cacher le chagrin qu'ils ressentoient de voir le dessein de six jeunes à l'épreuve de leurs conjectures & de leur pénétration. Nous n'eûmes point cette réserve avec nos épouses. Un de nos premiers soins fut de les informer du secret de notre conduite, autant pour prévenir la défiance qu'elles auroient pu concevoir de notre fidélité, que pour les prier d'agir de concert avec nous, & de ne pas nous laisser ignorer les



les premieres marques qu'elles auroient de l'état où nous souhaitions qu'elles pussent se trouver. Le Geolier qui n'étoit pas aussi intraitable que la plûpart des gens de son espèce, consentit à nous rendre ce service. J'écrivis tous les jours à Madame Eliot & à ma chere épouse. Mon cœur se satisfaisoit du moins dans mes lettres. Je recevois aussi leurs réponses. L'amour & l'amitié n'ont point d'expressions tendres & passionnées qui n'ayent été employées dans ce doux commerce, qui fit pendant près de cinq mois toute ma consolation. Mes compagnons obtinrent la même faveur du Geolier. Nous nous communiquions les uns aux autres les lettres que nous écrivions, & celles que nous avions reçues. L'amitié qui nous unissoit étoit si sincere, que nous n'apportions pas plus de soin à nous déguiser nos pensées que nos actions. Chacun laissoit lire dans son cœur, & lisoit dans celui de ses compagnons, qu'il regardoit comme ses chers freres & ses fideles amis. On ne nous laissa point manquer de livres, ni de tout ce qui pouvoit servir à nous délasser. Les Anglois s'occupèrent principalement à apprendre la Langue François, & les François à se perfectionner

dans la nôtre. Nous tirâmes ainsi un fruit considérable de notre captivité. Mais hélas ! il ne m'a jamais été permis d'en faire l'usage pour lequel j'avois taché de l'acquérir. Ma premiere vue en apprenant le François, étoit de pouvoir entretenir ma chere épouse avec plus de douceur dans sa langue naturelle, & le Ciel impitoyable m'avoit condamné à ne la revoir jamais.

Trois mois s'étoient à peine écoulés, lorique je reçus une lettre de Madame Eliot, qui m'apprenoit l'heureuse nouvelle de la grossesse d'Angélique. Elle me l'assuroit comme une chose certaine. Nous en fîmes une fête dans notre prison. Mes compagnons me féliciterent de l'apparence qu'il y avoit que je serois le premier d'entre nous qui porteroit le nom de pere, & ils regarderent cette disposition du Ciel comme une confirmation de la petite autorité qu'ils m'avoient accordée sur eux. Nous examinâmes si nous attendrions plus long tems à faire annoncer cette nouvelle au Confistoire. Ils furent tous d'avis de ne pas différer: Je fus seul d'une opinion différente, & je demandai si instamment qu'elle fût suivie, qu'ils y consentirent par complaisance. Ce fut en effet leur

unique motif, car je n'avois point de raison solide à leur apporter, & je ne trouvois pas non plus que je pusse m'en rendre une bonne à moi même : j'agissois par un instinct aveugle, ou si l'on veut, par une espece de pressentiment secret que je ne pouvois éclaircir. Il me sembloit qu'il y avoit du danger pour mon épouse à passer pour mere avant ses compagnes. Mon inquiétude ne tomboit encore que sur elle; je m'imaginois que ce n'étoit qu'une envie de ménager la pudeur, en attendant à déclarer la grossesse jusqu'à ce que mes compagnons eussent leurs épouses dans le même cas. Quelque sujet que nous eussions de présumer avantageusement de la disposition du peuple en notre faveur, je sçavois qu'un regard, une marque de surprise, une raillerie douce même & innocente touche une fille vertueuse, qui se trouve dans un certain état auquel on lui fait connoître qu'on ne s'est point attendu, & mon dessein, autant que je pouvois me l'expliquer à moi même, étoit d'épargner à ma chere Angélique le moindre sujet de chagrin & de confusion. Il semblera peut-être que ce raisonnement, tout vague & tout indéterminé qu'il étoit, avoit pu suffire pour

me faire prendre le parti auquel je m'arrêtai , mais il est certain qu'il entroit quelque chose de plus fort & de plus pressant dans ma résolution. Je le sentois sans le concevoir ; c'étoit un reste d'influence heureuse de mon étoile qui me présageoit des malheurs prochains , auxquels mes idées ne pouvoient encore s'étendre. Comment les aurois-je prévus , puisqu'il n'y avoit qu'une malignité détestable qui pût les faire naître , & que même en les éprouvant , j'ai eu longtemps peine à les croire ?

Je marquai donc à Madame Eliot dans ma réponse , qu'il me paroissoit à propos de cacher soigneusement la grossesse de sa fille , jusqu'à ce que les épouses de mes compagnons nous eussent découvert quelque chose de semblable. Plusieurs semaines se passèrent dans cette attente. La nouvelle que je desirois si ardemment n'arrivoit point. Cependant le Ministre & le Consistoire , qui comprenoient moins que jamais le dessein de notre conduite , & qui avoient fait mille efforts inutiles pour nous en arracher le secret , renouvelèrent leurs instances avec de nouvelles persécutions. Ils employoient quelquefois la douceur & l'honnêteté pour nous persuader de nous



rendre à leurs ordres, mais plus souvent c'étoit des reproches & des menaces qu'ils mettoient en usage. Le Ministre sur-tout qui nous rendoit de fréquentes visites, ne sortoit jamais sans nous avoir traité d'indociles & de rebelles, & sans nous avoir fait craindre de la part du Ciel & de la Colonie quelque châtimement sévère, qui nous remettrait malgré nous dans le devoir. Ce fut un jour à la fin d'une de ces apostrophes violentes, que n'ayant plus la patience d'esluyer ses brusqueries & ses emportemens, je pris tout d'un coup, & sans y avoir fait assez d'attention, le parti de lui déclarer nettement qu'il perdoit ses paroles & ses peines. Voulez-vous que j'épouse deux femmes, lui dis-je? J'y consens, si cela est nécessaire pour le bien de la Colonie; mais si vous n'êtes point capable de me proposer des crimes, ne me parlez plus de quitter Angélique Eliot, qui est réellement mon épouse, qu'elle est prête à mettre au monde le fruit de notre mariage. Il fut si frappé de ce discours, que je fus obligé de le répéter deux fois pour lui en faire comprendre le sens. J'y ajoutai toutes les explications qu'il desira. Et vos compagnons, me dit-il après un moment de

silence , ont-ils commis la même faute que vous ? Je lui répondis d'un ton badin , que nous étions en société de vertus & de crimes , & que nous attendions les mêmes récompenses ou les mêmes châtimens. Il se retira sans nous faire connoître ce qu'il pensoit. Quoique je lui eusse fait cet aveu sans délibération , je ne crus pas devoir m'en repentir , & mes compagnons qui l'avoient souhaité ardemment , en furent au comble de la joie. Nous étions déjà au cinquième mois de notre prison. Il n'y avoit plus à compter sur la grossesse de leurs épouses , puisqu'elles avoient été si long-tems sans en ressentir les marques. L'espérance que cinq mois d'attente nous avoient fait concevoir , rouloit désormais toute entière sur Angélique & sur moi. Il nous tarδοit de sçavoir de quelle manière le Consistoire & la Colonie prendroient une preuve aussi incontestable de notre mariage que celle que je venois de donner au Ministre. J'écrivis sur le champ à Madame Eliot pour la prévenir. Elle reçut ma lettre , & moi sa réponse , qu'elle m'envoya vers le soir. J'y trouvai quelques sujets de confiance & de joie ; elle m'apprenoit qu'elle avoit eu la visite du Ministre ;

qu'il avoit demandé à voir mon épouse; qu'il s'étoit informé de la vérité de sa grossesse, & qu'en ayant été convaincu, il étoit sorti d'un air tranquille & satisfait.

Cependant nous vîmes le lendemain avec le dernier étonnement, que nous étions sous la garde d'un autre Geolier, & qu'on prenoit plus de soin qu'on n'avoit fait jusqu'alors de fermer la porte de la prison. Nous en demandâmes inutilement la raison au nouveau Maître de notre demeure. Il se contenta de nous répondre que ce changement s'étoit fait par ordre du Consistoire. Nous ne doutâmes point qu'on n'eût soupçonné l'autre d'avoir servi au commerce de lettres que nous entretenions avec nos épouses. Mais cette première rigueur n'étoit qu'un prélude. L'heure étant venue à laquelle on nous permettoit de sortir de notre chambre pour nous entretenir avec nos trois compagnons, le Geolier nous déclara que cette satisfaction ne nous seroit plus accordée, & il refusa avec obstination de nous apprendre la cause de cette rigoureuse conduite. Elle ne pouvoit manquer de nous allarmer beaucoup. Nous tâmes conseil. Toute la pénétration de Gelin ne put nous faire

voir clair dans une telle obscurité. On ne nous traitoit pas avec cette rigueur par un ménagement d'indulgence & de bonté, cela étoit clair; mais que prétendoit-on par cette nouvelle violence? & supposant même que la grosseur de mon épouse en fût le prétexte, comment étions-nous plus coupables depuis que le Ministre s'en étoit assuré par ses yeux, que lorsque je lui avois fait cinq mois auparavant des aveux qui avoient dû la lui faire prévoir? Il est vrai qu'il avoit toujours fait difficulté de les croire sincères, mais c'étoit cette pensée même qui éloignoit tous les soupçons que je devois former de ses cruels desseins; elle avoit même servi jusqu'alors à me faire trouver ses injustices excusables. Il est peut-être persuadé, disois-je, que nous voulons le tromper, il ne lui manque que d'être assuré de la consommation de notre mariage, car plus il a d'affection pour sa nièce, moins il est vraisemblable qu'il voulût lui donner un époux qu'elle ne pourroit accepter avec honneur, en supposant que je pusse prouver les faveurs que j'ai reçues d'Angelique. Elles sont à présent prouvées sans réplique; il ne voudroit plus de moi pour l'époux de sa nièce,

&amp;



& il n'a plus d'intérêt par conséquent à rompre les liens qui m'attachent à mon épouse. Ce raisonnement eût été juste si le Ministre n'eût agi qu'en oncle tendre, & en Pasteur vertueux & charitable ; mais toutes ses vûes étoient celles d'un ennemi cruel & artificieux qui cherchoit à satisfaire son ressentiment contre Madame Eliot, contre sa fille & contre moi ; il n'avoit point eu d'autre but dans les violences qu'il nous avoit déjà fait essuyer. Mes compagnons ne les avoient partagées que parce qu'il ne pouvoit me perdre sans les associer à ma ruine. La vengeance étoit sa seule passion, ou du moins toutes les autres s'y rapportoient. Madame Eliot le connoissoit bien, lorsqu'elle m'avoit représenté son caractère, & elle avoit eu raison sans doute de me dire qu'il avoit sollicité la mort de sa belle-sœur dans la seule vûe de se venger de Guiton, qu'il ne pouvoit perdre qu'en la faisant périr avec lui. Ce trait étoit digne de ce qu'il a fait depuis contre moi, car je ne vous rapporte rien de cet odieux Ministre, qui ne soit trop confirmé par ce qui me reste à vous raconter.

La difficulté que nous trouvâmes à pénétrer dans ses desseins, nous obligea

de recourir à la consolation ordinaire des malheureux , c'est-à dire , à la patience & à l'invocation du secours du Ciel. Tout éloigné que j'étois de me défier du malheur qui me menaçoit , je ne pouvois me défendre d'une mortelle inquiétude pour Angélique. Cette chere épouse m'étoit sans cesse présente. Quels tristes fruits d'une affection si tendre & si innocente ! Elle s'allarme pour moi , disois-je , au moment que je tremble pour elle ! Qui de nous deux est le plus à plaindre ? Hélas ! je sçais bien que mes peines les plus sensibles ne sont pas mes propres peines , mais je meurs mille fois de celle de ma chere Angélique. Nous demeurâmes encore un mois dans la plus étroite captivité. Nous reçûmes trois ou quatre fois la visite d'un Ancien , qui nous exhorta en général à bien espérer , mais nous ne pûmes tirer de lui la raison du cruel traitement qu'on nous faisoit essuyer. Il refusa même de satisfaire aux questions qui regardoient nos épouses. Gelin , que cette dureté piquoit jusqu'à l'indignation & au transport , me proposa plus d'une fois de recourir aux armes , comme au seul moyen de finir tant d'indignités. Nous avions non seulement nos trois pistolets , mais encore

ceux de nos compagnons que nous avions jugé à propos de reprendre d'eux, parce que notre chambre étant la plus grande & la plus commode, il nous étoit plus facile de les y tenir cachés. Je répondois chaque fois à Gelin, que c'étoit sans doute une ressource à laquelle il ne falloit pas absolument renoncer, mais que je n'en voyois point encore la nécessité; que nous devions attendre du moins quelques lumières sur notre sort, & ne pas prendre le parti du désespoir avant que d'avoir perdu toute espérance.

Nous étions à la fin du sixième mois de notre prison. Un jour au matin nous vîmes entrer dans notre chambre le Ministre avec quelques Anciens. Leur visage me parut embarrassé. Sortez, dit le Ministre à Gelin & à Johnston, & laissez-moi seul avec M. Bridge. Mes chers compagnons sortirent, conduits par les Anciens, & je demurai effectivement seul avec mon ennemi. Il m'ordonna impérieusement de m'asseoir, & s'étant assis lui-même, il me fit tout à la fois deux questions. Qui êtes-vous, me dit-il, & dans quel dessein êtes-vous entré dans cette Isle? Surpris du ton brusque dont il me parloit, je le regardai pen-

dant quelque tems sans répondre. Il réitéra son interrogation. Je me déterminai à le satisfaire honnêtement, mais en lui faisant sentir néanmoins que j'étois capable de quelque fermeté. Quoique j'ignore, lui dis-je, dans quelle vue & par l'ordre de qui vous m'interrogez avec tant de hauteur, si vous ne sçavez point encore qui je suis, je ne refuse point de vous l'apprendre. Mon nom est Bridge. Je suis fils du Protecteur d'Angleterre. Pour le motif qui m'a conduit dans cette Isle, c'est l'espoir d'y trouver des hommes justes & amis de la vertu; plaise au Ciel que mon attente ne soit point trompée ! Il n'y avoit assurément rien d'insultant dans ma réponse; cependant il plût au Ministre de me la reprocher comme un manque de respect. Sa haine se satisfit d'abord par quelques mots injurieux, & prenant ensuite un ton plus modéré en apparence, il me dit qu'il étoit difficile de croire qu'un jeune homme capable des infâmies dans lesquelles j'étois tombé, fût né d'un pere tel que je me l'attribuois; qu'il n'étoit pas plus vraisemblable que j'eusse jamais eu le moindre sentiment d'honneur & de vertu, puisque j'en avois violé toutes les loix, mais que s'il étoit vrai que



j'eusse crû trouver dans l'Isle de l'amour pour l'ordre & pour la justice, il venoit me confirmer dans cette idée, en m'apprenant que le vice y étoit puni avec rigueur, & en m'annonçant que j'en serois moi-même un exemple. Nous ne souffrons ici, continua-t-il, ni l'adultère ni la séduction. Un mari qui manque de foi à son épouse est digne de mort. Votre condamnation est déjà prononcée par nos loix. Cependant comme c'est à la Colonie qu'appartient le droit de porter une Sentence de mort, je vous laisse avec l'espérance qu'elle pourra vous être favorable. Ne vous y fiez pas néanmoins, ajouta-t-il d'un air railleur, & pensez à vous réconcilier avec le Ciel; car elle n'a point épargné dans le même cas des personnes qui valoient mieux que vous. Je voulus ouvrir la bouche pour me justifier, ou plutôt j'étois si troublé, qu'en l'ouvrant pour m'expliquer, je sçavois à peine ce que j'allois dire, mais il me prévint, en me priant de remettre à parler pour ma défense devant ceux qui seroient nommés pour l'entendre. Il ajouta en se levant qu'il n'avoit été envoyé en ma prison que pour remplir le devoir de son ministère, c'est-à-dire, pour m'avertir de penser à la pénitence, &

de faire un usage chrétien de mon châ-  
timent. Il sortit aussitôt. Mes compa-  
gnons ne reparurent point. Je demurai  
seul un instant , & le Geolier étant en-  
tré avec deux valets qui se saisirent de  
moi , je me vis en un instant chargé de  
chaînes pesantes , & traité comme le  
plus criminel de tous les hommes

J'avoue que le courage & la fermeté,  
dont je me croyois rempli , ne purent  
me soutenir contre les premières im-  
pressions d'un événement si terrible & si  
imprévu. Je conçus tout le système de la  
vengeance du Ministre. L'exemple tra-  
gique de Guiton se présenta d'abord à  
mon esprit. Je crus ma mort inévitable ,  
& je passai plus d'une heure à me plain-  
dre du Ciel & à gémir de la rigueur de  
mon sort. Mais lorsqu'après ces premiers  
mouvemens de douleur qui n'avoient  
point d'autre objets que ma propre in-  
fortune , je vins à penser qu'Angélique  
seroit sans doute enveloppée dans ma  
ruine , & qu'elle subiroit le même sup-  
plice, j'achevai de perdre le peu de conf-  
tance qui me restoit , & je tombai dans  
un état qui faillit à dérober à mes enne-  
mis par ma mort le cruel plaisir de me  
faire souffrir plus long-tems. A peine  
avois je la force de pousser en dehors

quelques paroles qui se trouvoient comme étouffées par l'agitation tumultueuse de mes esprits. Mon désespoir néanmoins ne pouvoit se contenir au-dedans de mon cœur : j'aurois voulu parler , crier à haute voix , & faire entendre mes plaintes à tout ce qui pouvoit y être sensible. Il m'en échappoit quelques-unes entrecoupées de mille soupirs ; je les adressois à Angélique , à Madame Eliot , à mes compagnons , & je prenois le Ciel & la Terre à temoins de mes malheurs & de mes peines.

Mon aimable épouse , dont toute ma douleur ne pouvoit me faire prononcer le nom sans tendresse , étoit pendant ce tems-là dans un état peu différent du mien. Je n'en appris les circonstances que plusieurs mois après. Quelque insupportable que fût pour moi l'incertitude où l'on me laissa de son sort , elle l'étoit beaucoup moins sans doute que ne l'eût été la connoissance de ce qu'elle avoit à souffrir. Ce fut du généreux Gelin que j'en eus les premières nouvelles , en même-tems que celles de la conduite qu'on avoit tenue à l'égard de mes compagnons , & de tout ce qui étoit arrivé à lui & à eux jusqu'au moment où il me fut permis de les revoir. Pour en régler

le récit par le tems de mes connoissances, je devrois le remettre après celui de ma propre aventure, mais ma narration vous paroîtra plus claire en suivant l'ordre des évènements.

Après la maniere dont je me suis expliqué sur le caractère du Ministre & sur sa malignité, lorsqu'il étoit question de vengeance, vous pouvez concevoir d'où venoient mes chaînes & cette extrémité de misere où je fus précipité tout d'un coup. Ecoutez l'horrible plan de sa haine. Il n'eut pas plutôt appris de moi la grossesse d'Angélique, qu'il se rendit chez Madame Eliot, comme je vous l'ai rapporté, pour se faire confirmer ce fait important par le propre témoignage de mon épouse. Il alla de même chez les épouses de mes compagnons, & par la maniere adroite dont il leur parla de la mienne, il réussit à tirer d'elles assez d'éclaircissemens pour s'assurer qu'elles n'étoient point dans le même cas. Il se crut alors au comble de ses desirs, & le maître absolu de sa vengeance. Ses victimes s'étoient livrées à lui d'elles-mêmes. Il résolut de laisser désormais mes compagnons en repos, & de faire tomber tous ses traits sur Angélique & sur moi. Par la Sentence du Consistoire la



cérémonie du sort devoit être regardée comme un mariage saint & solennel : or j'avois eu depuis un commerce averé avec une autre femme que celle que le sort m'avoit donnée ; j'étois donc dans le cas de Guiton , c'est-à-dire coupable d'adultere , & par conséquent digne de mort. Tel fut son raisonnement. Il prévint bien que mes compagnons , & surtout Gélín , pourroient lui causer quelque obstacle en se reconnoissans atteints du même crime ; mais comme il avoit déjà sçu persuader aux Anciens que cette confession étoit un artifice, il s'imagina bien qu'il lui seroit facile de les confirmer dans la même opinion , en leur faisant remarquer qu'il n'étoit pas vraisemblable que de six jeunes gens qui eussent le même commerce avec de jeunes filles de leur âge , il n'y en eût qu'un qui fût devenu pere. Effectivement il y avoit quelque chose de si extraordinaire dans cet événement , que j'étois embarrassé moi-même à l'expliquer. Je le regarde encore comme une preuve sans réplique de la réalité de quelque puissance maligne qui s'est comme emparée de mon sort , & qui change le court même de la nature pour assurer ma perte.

Quelque infailible que ce projet parût au Ministre , il le tint caché dans son cœur jusqu'au sixième mois de notre prison. Le but de ce délai étoit de vérifier de plus en plus que nous étions Angélique & moi les seuls coupables. Il eut seulement la précaution de nous faire resserrer plus étroitement dans nos chambres , pour empêcher sans doute qu'il ne me revînt quelque chose qui pût me faire soupçonner son dessein , & me porter à prendre , de concert avec mes compagnons , des mesures pour le prévenir. Pendant près d'un mois qu'il nous tint dans cette contrainte , il affectoit en public de ne pas croire la grossesse d'Angélique réelle. A Dieu ne plaise , disoit-il , que ces horreurs se renouvellent dans la Colonie ! L'exemple de Guiton & de ma belle-sœur est un frein qui retiendra éternellement nos filles dans les bornes de la modestie & de la vertu. Ces affectations hypocrites durèrent pendant quelques semaines. Enfin la grossesse de mon épouse étant si visible qu'elle n'étoit pas ignorée de personne , il leva le masque tout d'un coup. Il fit assembler le Consistoire. Là , par une harangue artificieuse , il anima tellement les Anciens contre moi , qu'il

n'y en eut presque pas un qui fût prêt dans le premier moment à souscrire à ma mort. Son éloquence empoisonnée s'exerça principalement sur deux articles : premièrement, à bien établir la solidité de notre prétendu mariage du sort , & la justice du Consistoire à le confirmer par sa Sentence : en second lieu , à détruire le penchant que quelques Anciens pourroient avoir à croire mes compagnons aussi criminels que moi , supposé que je le fusse , & à leur persuader que j'étois seul dans le cas de l'adultère. Mon crime & la nécessité de ma punition suivoient nécessairement le premier de ces deux articles. L'autre m'ôtoit tout espoir de pardon , car le grand nombre des coupables excite quelquefois l'indulgence , au lieu que c'est ordinairement du crime d'un particulier qu'on prend l'occasion de donner un exemple de sévérité pour le maintien des loix , & naturellement il sembloit qu'après ce qui étoit arrivé à Guiton , un jeune homme tel que moi , sans crédit & sans protection , avoit peu de droit de prétendre à des graces. Le Ministre fit donc remarquer qu'outre la preuve claire & évidente qu'on pouvoit tirer en faveur de mes compagnons de

ce qu'Angélique se trouvoit seule enceinte, il y avoit d'autres témoignages qui ne déclaroient pas moins leur sagesse & leur innocence; que ceux qui étoient dans une prison différente de la mienne avoient nié d'abord avec fermeté d'avoir commis la moindre indécence avec les filles qu'ils avoient prétendu épouser dans la prairie; qu'ils avoient fait cette première déposition volontairement & sans contrainte; qu'ayant changé ensuite de langage après m'avoir parlé à l'Eglise, il étoit visible que c'étoit à ma sollicitation, qu'il paroïssoit aussi certain que ceux qui étoient renfermés avec moi ne s'étoient conduits que par mes conseils; que prévoyant les suites du commerce criminel que j'avois eu avec Angélique, j'avois fort bien senti que je ne pouvois me sauver, qu'en tâchant de grossir le nombre des coupables, & que j'avois eu l'adresse de persuader à mes compagnons que leur intérêt demandoit d'eux ce que je ne les engageois à faire que pour le mien; que les filles avoient aussi varié dans leurs dépositions; qu'étant captives, elles avoient protesté que jamais elles ne s'étoient écartées de leur devoir; qu'au moment qu'elles avoient



été libres, c'est à-dire, aussitôt que j'avois pû former leur langage par les conseils que je leur avois donnés dans mes lettres, elles en avoient tenu un tout opposé; qu'il avoit intercepté quelques-unes de ces lettres, soit de ma main, soit de celle de mes compagnons, & qu'il les avoit trouvées si malignes & si dangereuses, que c'étoit sur cette raison qu'il avoit sollicité le Consistoire de nous donner un Geolier dont la fidélité fût à l'épreuve de mes séductions. En un mot, tout ce qu'un ennemi violent & artificieux peut mettre en usage pour verser son poison dans le cœur des autres & y allumer la haine, le Ministre l'employa dans cette occasion, & son discours eut en effet tout le succès qu'il s'étoit proposé. Les Anciens me regardèrent dès ce moment, non-seulement comme atteint & convaincu d'adultère, mais encore comme l'unique auteur de ce que j'avois fait de concert avec mes compagnons, & rejetant sur moi la résistance qu'ils apportoit à leurs ordres, ils me jugerent le seul coupable.

Il n'y avoit pas loin de ce jugement à la résolution de me faire mourir. Elle fut prise par un accord unanime, & quoiqu'il se trouvât plusieurs personnes dans

l'assemblée, à qui la considération qu'ils avoient pour Madame Eliot faisoit souhaiter qu'on eut quelque indulgence pour sa fille, sa cause étoit liée trop nécessairement à la mienne pour la séparer de mon sort. On n'eût osé d'ailleurs solliciter pour elle en présence du Ministre, qui avoit été autrefois le plus ardent à demander la punition de sa sœur dans les mêmes circonstances. Sa perte & la mienne furent donc conclues. Cependant comme il n'appartenoit point au Consistoire de prononcer définitivement des Arrêts de mort, on se contenta, suivant la forme établie, de rédiger en article tous les chefs d'accusation du Ministre pour les exposer à la Colonie. L'usage étoit dans ces occasions d'attacher à la porte de l'Eglise une espèce de manifeste qui contenoit les crimes des personnes accusées. Chaque particulier les examinoit pour se mettre en état de porter son jugement avec connoissance. Tous les habitans de l'Isle s'assembloient ensuite après une proclamation publique, & l'on procédoit régulièrement à la Sentence. Nous fûmes donc regardés, mon épouse & moi dès ce jour, sinon comme des criminels déjà condamnés, du moins comme des ac-

cusés, dont le crime étoit si notoire & si certain, que notre condamnation paroïssoit infallible. Nous fûmes traités aussitôt comme nous devions l'être dans cette supposition. Angélique fut arrachée des bras de sa mere & renfermée dans une obscure prison. Je fus chargé de chaînes, & averti par le Ministre de penser de bonne-heure à me préparer à la mort. Pour mes compagnons, qui étoient en quelque sorte justifiés par mes crimes, ils furent mis en liberté. Le Ministre prit sur soi le soin de leur conduite, & raisonnant toujours sur les principes de sa haine, il assura le Consistoire que n'étant plus corrompus désormais par mes conseils, on pouvoit se répondre de leur sagesse & de leur docilité. Tels furent les préludes de la scène funeste qui se préparoit.

Gelin & Johnston se voyant libres, eurent peine à concevoir pourquoi l'on me retenoit captif après eux. Ces deux chers amis, qui étoient accoutumés par une longue société de miseres à m'aimer & à me souhaiter du bien, ne purent cacher la douleur qu'ils ressentoient de me voir excepté de la grace qu'on paroïssoit leur accorder. Ils la témoignèrent hautement dès le même

jour. Mais leur colere égala leur étonnement, lorsqu'ils apprirent par le bruit qui ne tarda point à se répandre, que mon épouse avoit été arrêtée, & qu'elle & moi ayant déjà été déclarés digne de mort par le Consistoire, on ne parloit plus que d'assembler les habitans de la Colonie pour la confirmation de cette Sentence. Gelin se rendit chez le Ministre sans perdre un moment. Il lui parla de ce qu'il venoit d'entendre avec une vigueur qui le déconcerta, & lui ayant fait connoître que quelque respect qu'il eût pour le Consistoire & la Colonie, il n'y auroit jamais de considérations qui pussent le détacher de mes intérêts; il lui déclara nettement qu'avant que de rien entreprendre contre ma vie, il falloit le mettre en état de ne pouvoir sacrifier la sienne pour me défendre. Mon ennemi, qui s'étoit attendu que le plaisir de se revoir en liberté rendroit mes compagnons moins sensibles à mon malheur, eut besoin de toute son adresse pour calmer l'emportement de Gelin. Le parti auquel il s'arrêta fut de confesser que le Consistoire avoit pris des résolutions qui ne m'étoient point favorables, mais il ajouta que c'étoit une affaire qui ne pouvoit de



manquer de traîner en longueur, & que de quelque façon qu'elle tournât on ne devoit point appréhender qu'on en vint aux extrémités avant qu'Angélique fût délivrée de ses couches ; qu'il pouvoit arriver pendant cet intervalle mille changemens dans les dispositions du Confultoire & de la Colonie, & que ma cause enfin n'étoit point encore défefpérée. Cette réponfe étoit fincère en partie, car on ne pouvoit penfer à la condamnation d'Angélique, ni par conféquent à la mienne, avant le tems de fes couches, mais le but du Miniftre, en faifant faire cette réflexion à Gelin, étoit de l'appaifer fur l'heure, dans la penfée qu'il lui feroit facile de le gagner par fes caresses, lui & fes compagnons, ou de les tromper par fes artifices. S'étant même apperçu que fon discours avoit produit quelque effet fur Gelin, il en prit occafion de lui faire entendre que fa bonne conduite & celle de nos compagnons, pourroit contribuer plus que tout le refte à mon falut & à ma liberté.

Gelin avoit le défaut de tous les cœurs droits & généreux, il ne fe portoit point aifément à la défiance. On venoit de lui accorder la liberté, & le Miniftre n'avoit pas manqué de lui faire connoître.

tre que c'étoit à ses sollicitations qu'il en étoit redevable. Cette pensée, jointe à une apparence de bonté & de modération qu'il croyoit lui trouver en s'expliquant sur mon sujet, lui persuadèrent non-seulement qu'il n'étoit point notre ennemi, mais que le conseil qu'il venoit de lui donner étoit le plus avantageux pour moi, & qu'il ne pouvoit me servir mieux qu'en s'attachant à le suivre. Il fit entrer Johnston & nos autres compagnons dans ce sentiment. Tous s'accordèrent à se faire violence en ma faveur, jusqu'au point de souffrir sans murmurer qu'on continuât à leur interdire la vûe de leurs épouses, & qu'on en revint à les presser de prendre celles qu'on vouloit leur faire recevoir. Ils se contentoient de marquer avec douleur que leurs dispositions n'étoient point changées, & ils s'employoient incessamment à visiter le Ministre & les Anciens pour obtenir d'eux ma liberté. Je ne sçais s'il eût été à souhaiter pour mon intérêt qu'ils eussent tenu une autre conduite, mais il est certain que leur douceur & leur honnêteté n'étoient point des vertus qui pussent faire impression sur le Ministre, elles ne servirent qu'à lui donner occasion d'abuse

de leur foiblesse, en lui procurant le moyen de les gagner peu-à-peu comme il se l'étoit proposé, & de les rendre enfin parjures à leurs épouses & infideles à leur ami. Je parle de trois d'entr'eux seulement, car Gelin & Johnston pouvoient bien être trompés, mais ils étoient aussi peu capables que moi de parjure & d'infidélité.

Ce fut avec les trois que je ne vous ai point encore nommés, que cet adroit ennemi trouva bientôt de quelle maniere il falloit s'y prendre pour entrer en composition. L'un étoit François; il s'appelloit *Roussel*. Les deux autres étoient Anglois; l'un se nommoit *Green* & l'autre *Blakmore*. Je n'ai point sçu précisément par quelles espérances ils s'étoient laissés séduire; l'inconstance y eut sans doute plus de part que l'intérêt. On les obligeoit à voir sans cesse les filles dont on vouloit qu'ils fussent les époux, tandis qu'on leur interdisoit la vue de celles dont ils l'étoient véritablement; on ne se laissoit point de leur remettre la crainte du Ciel devant les yeux, & de leur faire valoir la solidité de leur premier engagement. Un nouvel amour, un scrupule d'esprit foible, les insinuations continues du Ministre, eurent enfin la force

de leur faire oublier ce qu'ils devoient à leurs sermens & à leur honneur. Ils consentirent à ce qu'on avoit en vain exigé d'eux depuis si long-tems ; & s'attachant à leurs nouvelles épouses, ils perdirent toute l'affection qu'ils avoient eue jusqu'alors pour leurs compagnons. C'étoit ce que le Ministre se proposoit principalement. Il fut facile d'en juger par les mesures qu'il garda dans la conclusion de leur mariage. Comme il appréhendoit Gelin & Johnston, qu'il avoit toujours trouvé inflexibles, il voulut que cette cérémonie se fît secrètement, de peur qu'ils ne s'y opposassent par leurs plaintes du moins, & par les reproches qu'ils auroient pû faire à leurs foibles amis. Ils ne l'apprirent donc que quelques jours après qu'elle fut achevée, ou plutôt ils la devinèrent à l'air & aux manières embarrassées de nos trois infidèles. Gelin, toujours vif & impatient, ne put s'empêcher de leur donner des marques éclatantes de mépris & d'indignation, mais elles ne servirent qu'à les aigrir contre nous, & à les mettre entièrement dans le parti de nos ennemis.

Quel triomphe pour le Ministre ! Il ne fut pas long-tems sans en recueillir le fruit. Ayant assez reconnu que rien



n'étoit capable d'ébranler la constance de Gelin & de Johnston, il crut qu'après avoir réussi à les mettre mal avec leurs compagnons, ils étoient trop foibles par le nombre, pour mériter désormais d'être ménagés. Il changea les manieres douces & obligeantes qu'il avoit affecté de prendre à leur égard. On lui rapporta quelques emportemens qui étoient échappés à Gelin en apprenant le mariage infâme de nos compagnons : il en prit droit de le traiter avec une hauteur qui lui fit comprendre aisément à quoi il devoit s'attendre dans la suite, & qu'on n'avoit plus dessein de garder des mesures avec lui. Cependant l'affection qu'il me portoit eut le pouvoir de lui faire souffrir cette insulte avec modération. Il m'a dit dans la suite qu'il avoit peine lui-même à concevoir comment il s'étoit trouvé capable de tant de patience : jamais le Ministre ne fut si proche de recevoir le traitement qu'il méritoit. Mais l'amitié de ce généreux François eut bientôt une matiere plus juste, & en même-tems plus triste à s'exercer. Elle lui fit exposer sa vie en désespéré pour sauver la mienne. Plus touché de la générosité que du bienfait, je confesse qu'elle lui a acquis sur moi des

obligations , auxquelles tout le sang qu'il m'a conservé ne sera jamais capable de satisfaire.

Le tems de la grossesse d'Angélique étant arrivé , elle mit au monde le fruit de notre amour. Malheureux pere ! Hélas ! j'étois alors languissant dans ma prison, & accablé sous le poids de mes chaînes ; j'ignorois jusqu'à la captivité de mon épouse. A peine fut-elle hors de ses premières douleurs , que le Ministre , qui croyoit n'avoir plus rien à ménager , fit assembler le Consistoire pour presser l'exécution de leurs premières délibérations. J'ai déjà dit que 'a grossesse de mon épouse avoit servi de prétexte pour la retarder. Les sentimens des Anciens se trouverent les mêmes , malgré tous les efforts que Gelin & Johnston avoient faits pour les fléchir. On résolut de faire attacher dès le lendemain à la porte de l'Eglise la liste de mes crimes, avec le Jugement du Consistoire. Gelin n'apprit cette nouvelle qu'avec le Public, c'est-à-dire , par la lecture de l'écrit fatal. Il ne tarda à l'arracher & à le mettre en pièces , qu'aussi long - tems qu'il en eut besoin pour le lire , & pour s'assurer qu'il y étoit question de moi & de mon épouse. Cette action hardie fut rap-

portée au Ministre , & elle donna lieu à une nouvelle assemblée du Consistoire ; mais on jugea à propos , pour éviter de nouveaux troubles , de la laisser impunie , en faisant semblant de l'ignorer. On n'en convoqua pas moins l'assemblée générale de la Colonie. Elle se tint dans l'Eglise peu de jours après. Le Ministre qui redoutoit l'éloquence de Gelin , & qui s'attendoit bien qu'il ne manqueroit pas de tenter dans cette occasion ce qui lui avoit déjà si heureusement réussi , obtint sans affectation un ordre du Consistoire , qui portoit défense à mes cinq compagnons de paroître à l'Eglise le jour marqué pour ma Sentence , & il commanda particulièrement aux Portiers de ne les pas recevoir. Gelin & Johnston employèrent toutes leurs forces & tout leur tems jusqu'à ce jour pour tourner l'esprit du peuple en ma faveur , & pour animer les parens & les amis de leurs épouses & de la mienne à entreprendre quelque chose pour ma défense. Leur zele fut inutile , on leur répondit que la Loi étoit claire & précise , que le crime étoit notoire & avéré , & que l'exemple de Guiton & de sa maitresse ne permettoit ni interprétation ni adoucissement. A l'objection

qu'on pouvoit leur faire naturellement en ma faveur , que je me croyois réellement marié avec Angélique , & qu'en supposant même la validité de mon mariage du sort , je n'étois coupable que d'une erreur , puisque je n'en avois jamais eu cette opinion , on répliquoit que c'étoit une excuse sans vraisemblance , puisque trois de mes compagnons venoient de faire connoître en se réunissant à leurs épouses , qu'ils n'avoient point ignoré leurs véritables engagements , & qu'il n'y avoit point d'apparence que je les eusse ignoré plus qu'eux. Ce fut ainsi que la lâcheté de ces trois perfides contribua plus que toute autre chose à ma perte. Gelin m'a dit néanmoins qu'il leur avoit été facile de reconnoître à la maniere dont le peuple se défendoit contre ses instances , que cette prévention étoit l'ouvrage du Ministre , qui s'étoit sans doute efforcé sourdement pendant trois mois de détruire tout le penchant que les habitans de l'Isle eussent pû avoir à la pitié.

Enfin le jour de l'assemblée générale étant venu , mon procès fut instruit régulièrement. On produisit mes aveux & ceux de mon épouse , on entendit la déposition



déposition des témoins ; toute ma cause fut expliqué par un Ancien, & lorsque le Peuple eut témoigné qu'il étoit suffisamment informé, on en vint aux voix, qui se donnerent suivant la méthode établie. Plus des deux tiers me furent contraires. Je dis à moi & à ma malheureuse épouse, car on ne mit point de différence entre nos causes. Nous fûmes déclarés coupables du même crime que Guiton, & condamnés au même supplice. Le jour de l'exécution fut marqué au lendemain, & pour finir cette affreuse cérémonie d'une manière digne de toute la procédure, le Ministre fit un discours touchant, dans lequel il marqua une vive compassion pour mon sort, & il exhorta toute la Colonie à profiter de l'exemple de ma mauvaise conduite & de ma condamnation.

A quoi pensez-vous que je m'occupois dans ma prison pendant qu'on décernoit si cruellement contre ma vie & contre celle de ma chere épouse ? Hélas, je commençois à me flatter d'un meilleur sort. Ma crédule espérance se fondeoit sur la longueur de ma captivité, & sur la bonté des habitans de l'Isle que je ne prenois point encore pour des hommes barbares & sans pitié. Je n'avois

presque vû personne depuis trois mois que je portois mes chaînes. Le Ministre seul m'avoit visité quelquefois. Ses premières visites avoient toujours eu quelque chose de rude & d'insultant, mais j'avois remarqué depuis peu que ses manieres s'étoient adoucies. Sa joie cruelle venoit apparemment de la proximité de ma condamnation & de mon supplice, & moi dans ma folle simplicité je l'expliquois comme un retour de bonté qui m'annonçoit ma délivrance. Cette opinion s'étoit si bien imprimée dans mon esprit, que j'avois cessé depuis quelques jours de me livrer aux plaintes & aux gémissemens, qui avoient fait jusqu'alors ma seule occupation. L'image même de mon épouse, dont la présence continuelle m'avoit fait verser tant de larmes, commençoit à se présenter à mon esprit sous une forme moins lugubre. Je la reverrai, disois-je, il me sera permis de la revoir & de l'aimer. Chere Angélique ! on ne s'opposera plus à l'amour le plus tendre & le plus innocent qui fût jamais. Je te posséderai tranquillement, & je passerai le reste de ma vie dans tes bras. Oui, dans le tems même qu'on portoit contre moi l'arrêt d'une mort injuste & cruelle, je me fai-

fois ainsi des idées chimériques de bonheur , j'étois le jouet de cette même puissance maligne qui m'a rendu malheureux dès ma naissance , & qui n'a pris soin de conserver ma vie que pour en faire un exemple de misère & d'infortune.

L'ombre de satisfaction qu'elle m'accordoit fut payée bien cher avant la fin du jour. L'obscurité ne faisoit que commencer , lorsque j'entendis un bruit terrible à ma porte. Je m'avançai pour prêter l'oreille. Je crus démêler la voix de Gelin , qui crioit d'un ton furieux & menaçant : Ouvre ou je t'étrangle de mes propres mains. Le tumulte qui continuoit me fit croire qu'il étoit accompagné de plusieurs personnes , & je ne pouvois comprendre à quoi devoit aboutir cette étrange scène. Ma porte s'ouvrit : je vis entrer Gelin , Johnston , mes fideles compagnons , mes chers amis , & j'avois à peine eu le temps de les reconnoître , qu'ils me retenoient dans leurs bras , en me serrant de la manière la plus tendre & la plus empressée. Ils étoient suivis de quinze hommes , qui remplirent ma chambre en un instant. Leur présence & les marques qu'ils me donnoient de

leur amitié, s'accordoient si bien avec les agréables idées dont je m'étois entretenu tout le jour, que je fus persuadé pendant un moment qu'ils m'apportoient la nouvelle de ma liberté. Dites-moi, chers amis, m'écriai je en leur rendant leurs embrassemens, suis-je libre ? L'êtes-vous ? Comment se porte ma chere épouse ? Quelques soupirs qui échapperent à Gelin avant que de me répondre, me firent trop connoître qu'il n'avoit rien que de triste à m'apprendre. Ah ! Bridge, me dit-il d'un ton funeste, je viens te percer le cœur. Je te connois, je t'apporte le coup de la mort. Et sans me donner le tems de repliquer, il ajouta que dans l'état où étoient les choses, il n'y avoit point de ménagemens à garder en m'apprenant mon malheur. Vous êtes condamné à mourir demain, continua t il en versant quelques larmes, vous & votre chere Angélique. Tout ce que je puis faire, mon cher ami, c'est de vous défendre jusqu'à la dernière goutte de mon sang, avec Johnston, & ces quinze braves gens qui m'ont promis leur secours. Il n'y a point un moment à perdre. Il faut du moins périr en gens d'honneur & de courage.



Ce discours ne peut vous paroître aussi étrange , qu'il fut terrible & accablant pour moi. Gelin vouloit délier ma chaîne , & me faire sortir sur le champ avec lui. Non , non , lui dis-je en le repoussant d'une main tremblante , mon cher Gelin , je veux être informé promptement de tous mes malheurs. Au nom de Dieu , ne me cachez rien. Si Angélique doit mourir , ah !..... Mais ne me cachez rien , repris-je en m'interrompant ; si elle est déjà morte , il n'est pas besoin que j'aille plus loin pour mourir. Il m'apprit alors en peu de mots une partie de ma misérable aventure , & le peu d'espérance qui me restoit si je n'entrois promptement dans les vues qu'il avoit pour ma défense. Je scûs de lui que mon épouse s'étoit délivrée heureusement d'un fils , & que mes barbares ennemis avoient à peine attendu pour la condamner à mourir avec moi , qu'elle fût remise de la douleur de ses couches. Cette nouvelle idée , jointe à l'horreur de sa condamnation & de la mienne , me mirent dans un état dont il est impossible qu'il y ait jamais eu d'exemple avant moi. Mon cœur étoit en proie tout-à-la-fois à la tendresse & à la fureur , déchiré par l'une & touché par l'autre jusqu'à

verser un ruisseau de larmes, en recommençant mille fois d'embrasser mes chers amis. Je ne trouvois point de paroles qui pussent suffire à ces deux transports, la fureur empêchoit ma tendresse de s'exprimer, & ma tendresse sembloit arrêter toutes les expressions de ma fureur.

Johnston & Gelin étoient pénétrés de pitié en voyant l'excès de ma douleur & de mon désespoir. Ils me dégagerent de mes chaînes, & ils m'expliquerent leur dessein. C'étoit de nous armer avant que de sortir du Magasin pour aller d'abord à la prison d'Angélique, & la tirer des mains de nos ennemis, & de-là à la maison de leurs épouses, qu'ils vouloient avoir aussi avec nous. Ensuite nous devions retourner au Magasin, nous y renfermer comme dans une forteresse, & ne mettre bas les armes qu'après avoir fait avec la Colonie des conditions qui pussent établir notre bonheur & notre tranquillité. Mon premier projet, me dit Gelin à l'oreille, n'étoit pas de traiter nos ennemis avec tant de modération, mais je n'aurois point obtenu sans cette promesse le secours des gens que je vous amene. Allons, chers amis, leur dis-je en commençant un peu à respirer,

allons nous mettre en possession de nos trésors. Pour ce qui regarde nos ennemis, ajoutai-je en parlant bas à Gelin, nous ne laisserons pas au Ciel tout le soin de nous venger. Je formois effectivement un dessein qui eût servi à punir le Ministre par l'endroit le plus sensible, en humiliant son humeur fiere & orgueilleuse, car toute mon indignation n'étoit point capable de me faire penser à tirer une autre vengeance d'un homme d'Eglise. Je voulois le prendre dans sa maison, l'amener avec nous au Magasin, & le contraindre pendant quelques jours à fléchir devant nous, & à être le témoin des caresses que nous ferions à nos épouses. Connoissant comme je faisois son caractère, j'étois sûr qu'il eût préféré la mort à cette espèce de châtement.

Nous ne perdîmes point de tems à nous armer, & nous ne nous contentâmes point de prendre des pistolets comme la première fois, nous prîmes chacun une épée & un fusil. Nous sortîmes du magasin en bon ordre, en y laissant trois hommes pour nous en assurer l'entrée à notre retour. A peine eûmes-nous fait quatre pas que nous entendîmes le bruit confus d'une foule de peuple qui

paroissoit assemblée au long des maisons. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût à notre occasion. Mes compagnons se souvinrent qu'il leur étoit échappé une précaution , dont le défaut nous pouvoit exposer à de grands embarras, ils avoient oubliés de s'assurer du Geolier après être entrés au Magasin. Nous jugeâmes que ce misérable en étoit sorti pour avertir le Ministre & les Anciens de la violence avec laquelle Gelin & sa troupe s'y étoient faits introduire , & que le bruit qui s'en étoit aussitôt répandu caufoit de la crainte & de l'émotion parmi les habitans. Cependant comme ce n'étoit point une raison qui pût nous empêcher d'avancer , nous continuâmes notre marche. Cinquante pas plus loin nous reconnûmes le Ministre qui venoit vers nous un flambeau à la main , à la tête d'un gros d'environ cent hommes , & ce qui nous surprit le plus , fut de les voir armés la plupart de bâtons ou d'instrumens domestiques. J'avoue que dans le premier mouvement que me causa la vûe de mon cruel ennemi , je me sentis porté à le mettre d'un coup de fusil hors d'état de renouveler jamais ses trahisons & ses injustices. Je doute que le Ciel m'eût puni d'un



crime qui eût empêché ce méchant homme d'en commettre peut-être une infinité d'autres. Je me fis néanmoins violence pour le laisser vivre, & pour redevenir bientôt l'objet de sa perfidie. Malgré la hardiesse avec laquelle il s'avançoit, il parut s'effrayer tout d'un coup lorsqu'il se vit abordé par quinze hommes armés d'épées & de fusils. Ses gens parurent aussi déconcertés que lui. Gelin prévint quelques paroles mortifiantes que j'avois dessein de lui dire, mais ce ne fut pas pour le traiter avec plus de douceur. Arrête, malheureux, s'écria-t-il en lui présentant le bout du fusil, & rends grace au Ciel qui nous a fait plus honnêtes gens que toi. Tu mériterois la mort que tu te préparois à donner à mon ami. Nous voulons te laisser vivre pour ta propre punition, car la vie doit être un fardeau pour un méchant qui a tant de crimes à se reprocher. Cependant si tu l'aimes, il faut commencer dès ce moment à réparer tes injustices. Ce discours, qui sembloit devoir ou achever d'effrayer notre ennemi ou l'irriter d'avantage, ne produisit ni l'un ni l'autre de ces deux effets. Il eut le tems de se remettre en l'écoutant, & se croyant certain par la manière dont

Gelin s'étoit exprimé, que nous n'en voulions point à sa vie, il eut assez d'adresse & de présence d'esprit pour ne marquer ni crainte ni colere. Il répondit tranquillement à Gelin qu'il ne concevoit pas pourquoi il le traitoit si mal. J'ai sollicité votre liberté, lui dit-il, & je l'ai obtenu. Si je n'ai pas rendu le même service à votre ami, c'est que nos Loix, la Justice & le Jugement du Consistoire & de la Colonie ne l'ont point permis. Mais il y a bien loin de la Sentence au supplice, & quoiqu'on en ait marqué le jour à demain, c'est une formalité qui n'entraîne point nécessairement l'exécution. En un mot, si l'on n'a pu s'empêcher de condamner votre ami, on peut lui faire grace après la condamnation. Je vous avoue même, continua-t il, que je m'étonnois de ce que vous ne pensiez point à la demander, & loin de vous sçavoir mauvais gré de ce que vous entreprenez pour sa délivrance, je vous promets de me joindre à vous pour l'obtenir. Votre action est hardie, mais elle marque un naturel excellent, & j'aurai soin de la représenter du côté le plus favorable. Pour vos compagnons, ajouta-t il, (je parle de nos habitans que je vois armés avec vous)

je confesse qu'il sera difficile de les excuser. C'est un attentat inoui qu'on ne leur pardonnera jamais, & pour moi je leur déclare dès ce moment que je les sépare de notre communion par le droit de mon ministère, à moins qu'ils ne mettent bas les armes à l'heure même. Je prévois ce qui arrivera, reprit-il en s'adressant à eux, nous allons faire grace à Bridge, & vous êtes en danger d'être punis à sa place. Quand vous pourriez éviter le supplice, vous voyez bien que vous allez vous rendre odieux & vous déshonorer à jamais dans la Colonie. Le repentir est encore de saison ; croyez-moi, reportez vos armes au Magasin,

Ce discours adroit & trompeur causa notre ruine. Il est vrai qu'il attira au Ministre le châtement qu'il méritoit, mais de quelle utilité peut être à des malheureux la punition d'un perfide ? Nos foibles compagnons d'armes s'étant consultés un moment, reprirent le chemin du Magasin malgré nos instances & nos reproches. Gelin se désespéroit. Il n'est pas question, me dit-il, de nous laisser tromper par de nouveaux artifices. Il faut périr ou sortir avec succès de notre entreprise. J'approuvai son avis. Nous nous serrâmes, lui, Johnston

& moi , & faisant connoître à notre air que nous ne nous laisserions approcher de personne , nous continuâmes notre route vers la prison de mon épouse. Le Ministre nous pressa en vain de nous arrêter en renouvelant ses perfides promesses. Nous lui répondîmes en nous éloignant , qu'il n'y avoit que la mort qui pût interrompre notre dessein , & qu'avant qu'on put nous la donner il y auroit d'autre sang répandu que le nôtre.

C'étoit notre résolution , & nous ne faisons que nous y confirmer en avançant. Il y avoit environ cent pas jusqu'au lieu où mon épouse étoit renfermée. Nous rencontrâmes en chemin quantité d'habitans qui couroient avec toutes les marques de la surprise & de l'effroi , comme il arrive dans une alarme publique ; mais ne s'en trouvant aucun qui s'opposât à notre passage , nos espérances alloient toujours en augmentant. Nous avons fait les trois quarts du chemin , lorsque nous entendîmes le bruit de plusieurs personnes qui accouroient derrière nous. Arrêtons , dis-je à Gelin , on nous poursuit. Quoiqu'il n'y eut point d'autre lumière que celle de quelques chandelles que des femmes effrayées tenoient à la porte de



leurs maisons, nous découvrîmes quinze ou vingt hommes armés qui nous joignirent en un moment. Il nous fut aisé de juger que leurs armes étoient celles de nos déserteurs que le Ministre leur avoit fait prendre. Ils nous dirent d'arrêter & de mettre armes bas. Plutôt périr mille fois, répondit vivement Gelin. Avance le plus hardi, il est mort sans quartier. Nous tenions en effet nos fusils prêts à tirer. Ils n'osèrent s'approcher davantage, ils se contenterent de nous exhorter à nous rendre, & à considérer que nous n'étions pas les plus forts. Leurs conseils nous touchoient aussi peu que leurs menaces. Nous demeurâmes dans la posture où nous étions jusqu'à l'arrivée du Ministre, qui parut bientôt escorté de ses cent hommes. Il avoit toujours son flambeau à la main, & la plupart des personnes qui l'accompagnoient en ayant pris en chemin, nous nous trouvâmes tout d'un coup environnés d'une grande lumière. Fier du nombre & irrité de nous trouver en défense, le Ministre traita ses gens armés de lâches, qui redoutoient trois jeunes gens de notre âge. Ce reproche les fit avancer brusquement. A toi donc, traître, puisque tu le veux, s'écria Gelin en ajus-

tant le Ministre , & il lui lâcha son coup qui le fit tomber mortellement blessé. Nous déchargeâmes aussi nos fusils, Johnston & moi. Nos deux coups blessèrent quelques personnes. Notre diligence à tirer nos épées ne peut égaler celle du peuple à fondre sur nous. Nous fûmes saisis & désarmés malgré notre furieuse résistance. Quelques Anciens qui se trouvoient dans la foule nous firent conduire sur le champ au Magasin. On nous enferma chacun dans une prison différente. Je ne pus faire entendre que deux mots à mes chers amis en me séparant d'eux. Adieu brave Gelin , m'écriai-je , adieu chers Johnston : puissent votre générosité & votre amitié n'être funestes qu'à moi ! Ce me fera du moins une douce consolation en mourant d'avoir eu deux amis si généreux & si fideles.

En effet , je ne pouvois m'attendre qu'à un prompt supplice , il ne me restoit pas la moindre espérance de le pouvoir éviter. Je me préparai à la mort en rappelant tout ce que de si cruels malheurs pouvoient me laisser de force & de constance. Que j'eus de peine à ramener mon esprit à la soumission aux ordres du Ciel ! Jamais on ne ressentit

de mouvemens si semblables au dernier désespoir. Mais le mien n'étoit-il pas excusable ? L'infortune a-t elle des traits terribles que je n'eusse point essayés ? Où prendre des motifs de patience contre les plus cruels de tous les maux, lorsqu'on a sujet d'en accuser également la rigueur du Ciel & la barbarie des hommes ? Telle étoit ma situation. Tout ce qu'on appelle biens naturels, avantage de naissance, tendresse de parens, douceurs de fortune, ce que le Ciel accorde presque à tous les hommes, je considérois qu'il me l'avoit refusé ; & la vie, telle que je l'avois reçue, étoit moins une faveur de sa main qu'un don funeste & empoisonné. Les hommes m'avoient-ils traité avec moins de rigueur ? Hélas ! repassez toutes les circonstances de ma triste histoire. Arraché des bras de ma mere presque en naissant, privé d'elle par un accident que je ne puis rappeler sans honte, sans horreur, élevé ensuite dans l'obscurité d'une affreuse caverne, mes premiers regards ont été lugubres, & mes premières idées funestes. J'ai désiré de voir mon pere, mon cœur s'en étoit fait une joie, je n'ai trouvé en lui qu'un ennemi cruel, qui s'est fait violence pour épargner mon sang & qui

s'étoit proposé en m'accordant la vie comme une grace , de la rendre si misérable , qu'il me fût impossible de jouir long-tems du bienfait. J'échappe enfin à sa cruauté , il se présente quelque ouverture à mes espérances , mais à quoi aboutissent les promesses qu'on me fait d'une vie plus heureuse ? à mettre le comble à mes miseres , en multipliant les causes de mes douleurs , & en me faisant trouver les plus cruelles peines dans ce qui fait ordinairement la félicité des autres. L'amour , l'amitié , tout se change pour moi en poison & en tourment. Un peuple entier qui faisoit profession de vertu devient barbare lorsqu'il est question de me rendre malheureux & de me perdre. Un amour tendre & innocent est regardé comme un crime , un saint mariage passe pour adultère , on me condamne au dernier supplice , & s'il me reste à l'extrémité deux amis fideles qui s'intéressent à mon sort , mon infortune se répand sur eux , & je les entraîne dans ma ruine.

Quelle constance n'eût point succombé sous de si affligeantes considérations ? Mais jusques-là mes plaintes ne supposoient que des maux de fortune. Foibles douleurs, quand je les comparois à celle  
de



de l'amour ! Il falloit perdre Angélique  
 La perdre par ma mort eût déjà été un  
 tourment plus cruel que tous ceux que  
 mes ennemis me préparoient, mais pen-  
 ser en mourant qu'elle étoit destinée au  
 même supplice , la voir peut-être expi-  
 rer à mes yeux ! Angélique , ma chere  
 épouse , tout ce que mon cœur aimoit !  
 Ah ! peines inexprimables , que nul au-  
 tre que moi n'a jamais éprouvées ! Je  
 me représentois cette chere personne ,  
 seule & languissante dans la prison ,  
 chargée peut-être de chaînes aussi pesan-  
 tes que les miennes , attendant la mort  
 qu'elle croyoit inévitable , & connois-  
 sant comme je faisois , le fond de son  
 cœur tendre , je n'avois que trop de rai-  
 sons de m'imaginer que son infortune  
 n'étoit pas la plus forte cause de ses lar-  
 mes. Elle s'afflige donc pour moi , di-  
 sois-je ; elle pleure ma mort , elle la  
 craint peut-être plus que la sienne , & je  
 ne pourrai pas même lui dire que je sens  
 toutes ses douleurs , lui dire seulement  
 que je l'adore , & que puisqu'elle est  
 condamnée à mourir , je mépriserois la  
 plus glorieuse fortune qui m'empêche-  
 roit de mourir avec elle. Je me la repré-  
 sentois foible encore , & à peine relevée  
 de la douleur de ses couches : c'étoient-

là de ces idées contre lesquelles , ni force d'esprit, ni Religion, ni approche de la mort, ne pouvoient soutenir un moment ma constance. Cruel Ministre ! barbares habitans ! quoi ! m'écriois-je , une femme de seize ans , une tendre & innocente créature, qui n'a point d'autre crime que de m'aimer & d'être aimable, ne vous inspire point de compassion dans cet état ? Etes - vous hommes ! Etes - vous des loups féroces , ou des tigres altérés de sang ? Protestans cruels ! est-ce là cet esprit de douceur & d'humanité que votre Religion vous inspire ? Ah ! retournez dans vos Patries, que le zèle de la vérité , dites - vous, vous a fait quitter. Soyez-y Turcs , Idolâtres & ne violez pas les saintes loix de la Nature , qui est la plus sacrée & la plus inviolable de toutes les Religions.

Je passai la nuit dans ces agitations violentes. La triste Madame Eliot avoit part aussi à mes plus tendres sentimens. Elle avoit eu pour moi ceux d'une mere avant que j'eusse droit au nom de son fils. J'étois sûr que la mort de sa fille ne la toucheroit gueres plus que la mienne. Si j'eusse pû du moins la remercier de tant de bontés ! s'il m'eût été permis de la voir encore une fois , & de lui deman-

der pardon des mortels désordres que je  
causois malheureusement dans la fa-  
mille ! Hélas ! bonne & sensible comme  
elle étoit , elle n'aura pas résisté long-  
tems à une suite continuelle de dou-  
leurs ! L'amertume & les larmes auront  
accompagné sa malheureuse vieillesse  
jusqu'au tombeau. Tout a péri sans  
doute , & la mere & la fille , & le triste  
fruit de mon mariage. Je ne me flatte  
plus de revoir jamais rien de ce qui m'a  
été cher , il faudroit pour cela des mi-  
racles du Ciel & de la fortune , & ce  
n'est point à un misérable comme moi  
qu'il est permis de les espérer.

Le jour qui succéda à cette accablante  
nuit devoit donc être , suivant mon at-  
tente , le dernier jour de ma vie & de  
celle d'Angélique. Quelque inquiétude  
que j'eusse pour Gelin & Johnston , je  
ne pouvois me figurer qu'ils fussent con-  
damnés à mort pour avoir entrepris de  
me mettre en liberté. Il y avoit appa-  
rence du moins qu'on ne se porteroit à  
cette extrémité qu'en cas que le Minis-  
tre mourût de sa blessure. J'avois cru re-  
marquer que le coup n'étoit pas mortel  
à la maniere dont il s'étoit soutenu lors-  
qu'on l'avoit relevé de sa chûte. C'étoit  
un tourment de moins pour moi , que de

pouvoir me flatter que la vie de mes chers amis n'étoient point aussi désespérée que la mienne. Je n'attendois que le moment de mon exécution. Le Geolier m'ayant apporté quelque nourriture, je refusai de la prendre, comme un secours inutile dans le peu d'instant qui me restoit à vivre. J'invoquois le Ciel autant que mon trouble me le pouvoit permettre, & les plus ardens de mes vœux regardoient ma chere épouse. Je tâchois de familiariser mon imagination avec son supplice, pour diminuer, s'il étoit possible, quelque chose de l'horreur que j'allois ressentir à cette vûe; supposant toujours que nous serions exécutés ensemble comme Guiton & sa maîtresse, je me mettois par avance dans toutes les situations où je croyois pouvoir me trouver lorsque je serois précipité dans la mer. J'examinois s'il n'y avoit point d'espérance que je pusse y être de quelque secours à mon épouse, la soutenir entre mes bras dans les flots, me dérober avec ce cher fardeau aux yeux de nos Exécuteurs, regagner le rivage avec elle, & sauver sa précieuse vie, ou du moins contribuer à lui rendre la mort plus douce, employer mes forces jusqu'au dernier soupir, & à lui



en déguiser les horreurs par les plus tendres témoignages de l'amour. Le jour se passa tout entier sans qu'il se présentât personne à ma prison. Admirez un des plus étranges effets de l'amour : je sentoïis une espèce d'impatience de voir arriver mes Gardes & mes Exécuteurs, non que la mort commençât à me paroître moins terrible ; mais l'ardeur pressante que j'avois de revoir Angélique, me faisoit oublier que ce plaisir ne me seroit accordé que pour m'être aussitôt ravi cruellement. Toute mon attention se réunissant sur elle & sur la douceur que j'allois trouver à lui parler & à l'entendre, je perdois de vue notre supplice, pour me livrer aux desirs d'une malheureuse & inutile tendresse.

Enfin l'obscurité ayant succédé au jour, je m'imaginai que notre exécution étoit différée au lendemain, & j'attribuai ce changement au trouble que nous avions causé la veille dans l'habitation. J'étois dans cette pensée, lorsque j'entendis ouvrir brusquement ma porte. C'étoient quatre Gardes, qui s'approchèrent de moi sans parler. Ils m'ôtèrent mes chaînes, mais ils avoient apporté une corde, dont ils se servirent aussitôt pour me lier étroitement les

maines. Je leur fis diverses questions, auxquelles ils refuserent constamment de répondre. Apprenez-moi du moins, leur dis-je, si c'est au supplice que vous me conduisez. Verrai-je mon épouse? Ne me fera-t-il pas permis de lui dire le dernier adieu? Ils me marquèrent quelque regret de s'être obligés par serment à garder le silence. Consolez-vous, me dit l'un d'entre eux, vous ne serez pas seul. Hé bien, lui répondis-je, je vous pardonne ma mort s'il m'est accordé d'expirer en présence d'Angélique. Ils me firent sortir du Magasin, & sans s'écarter de moi d'un seul pas, ils me firent prendre avec eux la route qui conduisoit à la mer. Je suis donc dans le chemin de la mort, leur disois-je en allant? ma vie & mes malheurs touchent à leur fin? J'en loue le Ciel. Mais où dois-je donc rencontrer mon épouse? Ils s'obstinèrent à ne me pas répondre. J'admire que la curiosité ou la compassion n'eussent amené personne sur mon passage pour être témoin de ma dernière scène. Cependant après nous être avancés environ l'espace d'un mille, je crus entendre le bruit de quelques personnes qui marchaient, les unes devant nous, les autres derrière. Je ne doutai point

qu'Angélique ne fût dans l'une ou dans l'autre bande. Mon cœur s'émut jusqu'à m'ôter presque entièrement le pouvoir de marcher davantage. Malheureuse épouse, m'écriai-je avec le plus amer sentiment que la douleur ait jamais produit ; voilà donc quel étoit le triste sens de nos promesses ! C'est en périssant ensemble que nous exécuterons le serment que nous avons fait de ne nous jamais séparer. Oh ! si la pitié, dis-je à mes Gardes, vous faisoit du moins consentir à me laisser les mains libres ! Si vous me permettiez de donner le dernier embrassement à ma chère épouse ! Que craignez-vous ? N'oseriez-vous être un peu moins barbares que vos maîtres ? N'osez-vous cesser d'être cruels pour un moment ? Ils ne me répondirent rien. Nous arrivâmes à l'entrée du chemin tortueux qui donnoit passage au travers du rocher. Nous le passâmes dans l'obscurité. Mais en sortant du côté qui touchoit à la mer, j'aperçus à la lumière de quelques flambeaux dix ou douze hommes au long du rivage, & je reconnus aussitôt Gelin parmi eux.

Il avoit les mains liées comme moi. C'étoit lui que j'avois entendu marcher devant nous avec les Gardes, & Johnf-

ton qui suivoit par derriere , ne tarda aussi qu'un moment à paroître. Je crus leur perte aussi infaillible que la mienne. Deux ruisseaux de larmes qui coulerent tout d'un coup de mes yeux , & le surcroit d'horreur imprévue dont je me sentis saisi , me firent connoître que je n'avois pas encore été si malheureux que je l'étois dans ce moment. Je m'approchai avec transport de ces chers amis, que mes liens ne me permirent pas même d'embrasser. Les mouvemens passionnés qui servirent d'abord d'expression à ma douleur , les persuaderent assez que ce n'étoit point l'approche du supplice qui me mettoit ainsi hors de moi-même ; l'amitié agissoit sur mon cœur aussi impétueusement qu'avoit fait l'amour. J'avois peine à trouver des paroles qui répondissent à mes sentimens. Gelin me prévint. Sa voix me parut ferme , quoique ses yeux n'eussent point leur vivacité ordinaire. Voilà une scène bien tragique , me dit il , mais il faut la soutenir en braves gens. Nous étions déterminés hier à mourir , il n'y aura que le genre de mort & l'heure de changés. J'ouvris la bouche pour lui répondre , & j'eusse été bien éloigné sans doute d'affecter autant de fermeté que lui.

Mes



Mes premieres paroles furent interrompues par un Ancien, qui étoit à donner quelques ordres sur la chaloupe à mon arrivée, & qui s'approcha de nous lorsqu'il nous vit tous trois réunis.

Ecoutez, nous dit-il, les ordres que j'ai commission de vous déclarer. Il est évident que vous méritez la mort. Bridge y avoit été condamné justement pour un crime qu'on n'a jamais pardonné dans cette Colonie, & Gelin & Johnston se rendirent hier si coupables, que le seul fait porte sa condamnation. Nous vivions paisiblement dans cette Isle avant que de vous y avoir reçus. Vous y avez mis le trouble en séduisant nos filles, en massacrant notre Ministre, & en voulant nous imposer des loix à force armée. Enfin, vous nous avez apporté toute la corruption de l'Europe, dont nous nous étions crus à couvert ici pour toujours. Voilà vos crimes, ils sont notoires, & nous n'avons point un habitant dans la Colonie qui n'ait opiné ce matin à votre supplice. Rien ne sembloit pouvoir vous sauver. Cependant le Ministre se voyant prêt d'expirer, a fait prier le Consistoire de s'assembler chez lui. Il a reconnu avec humilité qu'il avoit pû contribuer à vos fautes par une

rigueur dont il se reprochoit les motifs ; & le desir de faire la paix avec le Ciel l'a fait intercéder si vivement pour votre vie, qu'on n'a pû rien refuser à cet homme respectable, qui a servi pendant plus de vingt ans de pere à la Colonie. Il est mort, & vous êtes assurés de vivre. Cependant on a jugé qu'en vous faisant grace, il n'étoit point à propos de vous conserver plus long-tems parmi nous. Il n'arrive que trop souvent que les resentimens se raniment. Tout coupables que vous êtes, on doute que vous vous rendiez justice, & qui sçait ce qu'on peut craindre de trois jeunes gens aussi hardis & aussi entreprenans que vous ? D'ailleurs les difficultés de vos mariages sont d'une nature à ne se terminer jamais. Vous ne vous soumettez point à la Sentence du Consistoire, il n'est point disposé à la révoquer, ainsi le parti le plus avantageux, est pour nous & pour vous-mêmes, & de vous exiler pour jamais de cette Isle, & de vous mettre en état de retourner dans vos Patries. Tel est l'Arrêt du Consistoire, que je vous annonce ici par commission. Il a ordonné que vous fussiez conduits sans bruit à la mer, pour vous dérober aux regards du peuple, que la curiosité auroit sans

doute amené en foule sur vos pas. Et pour vous ôter toute raison de vous plaindre & de nous accuser peut-être de dureté, il m'a chargé de vous remettre une somme de dix mille écus que vous diviserez en trois parts égales. Elle est dans la chaloupe qui va vous porter à Sainte-Hélène. Partez, ajouta-t-il, vous ne tarderez point à trouver dans le Port un vaisseau qui fera voile en Europe.

Qui s'imaginera qu'après tant de transports & de douleurs dont j'ai fait le récit jusqu'à présent, il pût y avoir quelque chose de plus terrible pour moi que tout ce que j'avois éprouvé ? Non, la Sentence de ma mort & de celle d'Angélique, n'avoit pas fait sur moi l'impression que fit le fatal Arrêt de mon exil. Mes compagnons sentirent le coup aussi vivement que moi. La vie qu'on nous accordoit ne nous parut point une grace, c'étoit un châtiment plus cruel que la mort même. La mort eût terminé nos peines, & la vie qu'on nous condamnoit à passer loin de nos épouses, alloit être pour nous un supplice éternel. Non, non, m'écriai-je le premier, on ne me forcera ni à partir, ni à vivre. Je veux mourir, si je l'ai mérité : il n'y a que la mort qui puisse m'arra-

cher de cette Isle , où tout le bonheur de ma vie est attaché. Piroyable Vieillard , continuai-je en voyant l'Ancien qui s'éloignoit , & qui nous laissoit entre les mains de nos Gardes, ah ! laissez-vous toucher à la pitié. Voyez trois infortunés qui vous demandent la mort. O Dieu ! refuse-t-on le supplice à des criminels qui le demandent comme une faveur ? Arrêtez , écoutez-nous, ne nous forcez pas au dernier désespoir ! Il tourna la tête , pour nous dire qu'il étoit affligé de notre douleur, & la nécessité où il étoit d'obéir au Consistoire. Nous prîmes ce moment pour nous jeter tous trois à genoux , & nos prières furent si touchantes , qu'il est impossible qu'il les ait entendues sans compassion , mais étant bientôt entré dans l'ouverture du rocher , nous comprîmes en le perdant de vue qu'il ne nous restoit plus d'espérance. Gelin & Johnston , qui n'étoient pas moins troublés que moi , me demanderent quel parti nous avions à prendre. Vous êtes éloquent , dis-je à Gelin , faites un effort sur l'esprit de nos Gardes Il employa tout ce que peut la nature aidée de la douleur , mais on avoit choisi exprès pour nous conduire des inflexibles , ou plutôt des barbares ,



que rien ne fut capable d'amollir.

Cependant ils nous pressoient de nous mettre en mer, & si nous eussions refusé plus long tems de nous laisser mener à la chaloupe, ils paroïssent se disposer à nous y traîner violemment. Nos mains étoient toujours liées, ce qui nous rendoit incapables de la moindre résistance. Je dis secrettement à Gelin: Notre malheur est maintenant sans remede, ne nous exposons point à des violences que nous sommes hors d'état de repousser. Mais si l'on nous conduit à Saint-Helene, qui nous empêchera de retourner ici, & d'y rentrer en état de vous faire craindre? Avec dix mille écus nous leverions une armée. Quoiqu'on ait pu nous dire de la situation inconnue de cette Isle, nous la découvrirons, fût-elle au sein de la mer. Je fis entendre la même chose à Johnston, ils applaudirent tous deux à ce projet. Nous nous embarquâmes. La chaloupe étoit grande. Il y entra six de nos Gardes & deux rameurs. La nuit étoit si obscure qu'il falloit être aussi assuré qu'ils l'étoient de la route, pour oser se commettre à cette heure sur une mer parsemée de rochers. Nous voguâmes heureusement pendant quelques heures. Quoique nos Gardes n'eus-

sent plus les mêmes raisons de garder le silence, ils s'obstinèrent encore à refuser de répondre à toutes nos questions. Les miennes ne regardoient qu'Angélique. L'ardeur de mon transport m'avoit empêché, après le discours de l'Ancien, de lui demander du moins quelque éclaircissement sur le sort de cette chère épouse. Quelque apparence qu'il y eût qu'on ne l'avoit point exceptée du pardon, une simple vraisemblance ne suffisoit pas pour rassurer ma tendresse. Mes allarmes augmentèrent extrêmement, lorsque je vis mes Gardes sourds à mes interrogations. Ces insensibles eurent la dureté d'y fermer l'oreille jusqu'à la fin. Hélas! c'est cette funeste incertitude, dont rien n'a pu me faire sortir jusqu'aujourd'hui, qui cause encore mon plus cruel tourment.

Nous abordâmes au rivage de Sainte-Helene. L'obscurité de la nuit duroit encore. Nos Gardes nous mirent brusquement à terre, & tirant de la chaloupe le sac qui contenoit les dix mille écus en or, ils en firent trois parts, dont le poids plutôt que la valeur, étoit à peu près égal. Vous êtes liés d'intérêt & d'amitié, nous dirent-ils, vous ferez ensemble un partage fort exact de cette somme.

Nous ne vous la divisons que pour vous la rendre plus facile à porter. Ils en mirent notre part à chacun dans nos poches, & nous laissant sur le rivage, ils se hâtèrent de rentrer dans la chaloupe sans avoir délié nos mains. Quoi ! leur dit Gelin, vous ne nous ôterez pas ces liens qui vont nous faire passer ici pour des criminels & des infâmes ? Ils s'excusèrent sur les ordres qu'ils avoient reçus du Consistoire, & ils ne nous en cachèrent point la raison ; c'étoit la crainte que nous n'entreprissions de les retenir ou de retourner malgré eux dans la chaloupe pour regagner l'Isle avec eux. Nous leur promîmes en vain de ne pas mal user de notre liberté, s'ils vouloient nous l'accorder, il nous fut impossible de rien obtenir. Je pris la parole, en les voyant prêts à s'éloigner du rivage : Vous avez été sourds à nos questions, leur dis-je, & & insensibles à nos prières ; nous n'avons rien obtenu jusqu'à présent de votre bonté & de votre compassion ; mais si vous n'avez pas perdu tout sentiment d'humanité, accordez-nous du moins en nous quittant la seule grace qui nous reste à vous demander. Ainsi le Ciel puisse-t-il écouter tous vos desirs ! Quand vous serez retournés dans votre Isle, ah !

cette Isle heureuse ! quand vous y ferez retournés , allez voir nos cheres épouses , & dites leur que c'est de notre part que vous y venez. Apprenez leur , sinon tout l'excès de notre désespoir , qu'il vous est impossible de leur exprimer , du moins cette partie de nos douleurs dont avez été témoins. Représentez leur ce que vous nous avez vû faire , racontez-leur ce que vous avez entendu. Dites à ma chère Angélique qu'il n'y a point de Sentence barbare , ni de séparation cruelle qui puisse m'empêcher d'être à elle , & de porter le nom de son époux ; qu'elle me doit sa foi & sa confiance , qu'elle peut se reposer sur la mienne ; que je puis encore être trahi par des perfides & outragé par des cruels , manquer de succès dans mes desseins , périr dans mes entreprises , mais que tout le pouvoir de la fortune & la malignité des hommes ne l'effaceront jamais de mon cœur. Dites à sa malheureuse mere que je me reproche toutes ses peines , quoique je n'en sois , hélas ! que la cause innocente ; que je les ressens plus vivement qu'elle ; que j'en suis puni par un mortel désespoir. Dites-leur à toutes deux..... Ah ! dites-leur..... Mais nos barbares conducteurs étoient



déjà si loin, qu'il leur étoit impossible de m'entendre. Peut-être même n'avoient-ils pas prêté l'oreille à mes supplications lorsqu'ils étoient plus proches, & je n'ose me flatter que l'infortunée Angélique ait eu la consolation d'apprendre ces derniers soins de mon amour. J'avois lâché exprès les termes d'entreprises & de dessein. Elle & sa mere n'auront pas manqué d'en comprendre le sens, si on leur en fait un rapport fidele, & sans doute qu'elles accusent tous les jours la rigueur du Ciel qui en differe si longtemps l'exécution.

Je vous laisse à imaginer dans quelle étrange situation nous nous trou-vâmes après le départ de la chaloupe. Le jour ne commençoit point encore à luire, & nos Gardes ne nous avoient pas même accordé un flambeau pour nous éclairer. A peine la blancheur du sable pouvoit-elle servir à nous le faire appercevoir. Nous jugeâmes par le bruit des flots qui augmentoient incessamment que la marée remontoient, & nous fûmes obligés de marcher quelque tems dans l'obscurité pour éviter les vagues qui commençoient à mouiller nos pieds. Nous nous assimes lorsque nous crûmes le pouvoir avec sûreté, résolus d'attendre

la fin de la nuit dans cette situation. Les efforts que nous fîmes pour rompre nos liens furent inutiles, il fallut en perdre l'espérance, & nous résoudre à demander le lendemain ce service au premier inconnu qui se présenteroit. Je ne vous fatiguerai point du récit de nos gémissemens & de nos plaintes. Le jour commença enfin à paroître. Nous découvriâmes l'habitation à cent pas de nous. Ce ne fut pas sans honte que nous en prîmes le chemin, ne prévoyant que trop à quoi nous allions nous trouver exposés. Quelques Matelots qui étoient au long du rivage, furent les premiers qui nous apperçurent, & la nouveauté du spectacle les ayant attirés, ils nous considérèrent avec étonnement sans avoir la hardiesse de s'approcher. Il faut remarquer que l'Isle de Sainte-Helene n'étant habitée que sur les bords par un petit nombre de Portugais, parmi lesquels il se trouve quelques François & quelques Anglois mêlés, tous les habitans se connoissent parfaitement de nom & de visage, de sorte que la vue de trois hommes dans l'état où nous paroissions, devoit causer beaucoup de surprise. Nous prévinmes les Matelots, en les priant instamment de nous délier les mains.

Après s'être consultés un moment, ils nous répondirent en mauvais Anglois, que ceux qui nous les avoient liées ne l'avoient pas fait sans quelques raisons, & qu'il ne leur appartenoit point de les approfondir, mais qu'ils alloient nous conduire à leur Gouverneur, avec lequel nous pourrions nous expliquer. Nos instances redoublées ne les firent point changer de sentiment. Ils nous forcèrent de les suivre. Etant obligés de traverser l'Habitation, nous nous vîmes en un moment environnés de la plus grande partie du peuple. Notre douleur & notre confusion étoient extrêmes. Cependant le Gouverneur s'étant rencontré sur notre chemin, la première chose que nous lui demandâmes, fut d'écarter la populace, & de nous faire entrer dans quelque maison pour nous écouter. Il nous accorda cette faveur. Quoique Portugais, il parloit facilement les Langues Françoise & Angloise. Nous lui racontâmes le fond de notre aventure. Il l'entendit avec admiration, & trouvant sans doute dans notre jeunesse & dans les expressions naturelles de notre douleur, de quoi s'exciter à la bonté & à la pitié, il nous donna tous les témoignages que nous pouvions souhaiter de l'une & de

l'autre. Son nom est *Dom Pedro Cotelilla*.

Ce ne fut pas le premier jour que nous lui découvrîmes nos véritables desseins. Nous le laissâmes long-tems dans la pensée que nous n'attendions que le passage de quelque vaisseau qui voulût nous porter en Europe. Gelin, qui est insinuant, s'employoit pendant ce tems-là à nous concilier son estime & son amitié, pour le rendre peu à-peu favorable à nos entreprises. Il y réussit. Dom Pedro conçut à la fin tant d'inclination pour nous, que nous ne fîmes plus difficulté de lui demander son secours & celui de ses gens pour nous faire retrouver nos épouses. Nous nous étions souvent entretenus avec lui de cet Isle inconnue, que nous avions quittée avec tant de regret, & à laquelle notre cœur étoit si attaché. Il avoit pris plaisir à nous faire raconter les circonstances de notre aventure, & à se faire expliquer l'origine & l'état de la Colonie, mais il ne nous avoit jamais marqué que la curiosité le portât à tenter de la découvrir. Ce sont des gens, nous disoit-il, qui veulent être cachés, je n'ai pas d'intérêt à les connoître. Je les vois venir ici, mais plus rarement aujourd'hui



qu'autrefois , pour acheter de nous certains secours dont ils paroissent manquer. Ils ont besoin de fer & d'outils pour le travail. Ils nous laissent le choix d'être payés en argent comptant ou en bestiaux & en fruits de leurs terres. Je sçais qu'il y a dans cette mer quantité de petites Isles , il faut qu'ils en habitent une. Dom Pedro ajoutoit que son prédécesseur avoit fait quelques tentatives inutiles pour parvenir à la connoissance de leur retraite ; qu'il les avoit fait observer , & qu'en ayant retenu un jour quelques-uns prisonniers , il avoit employé les prieres & les menaces pour leur arracher leur secret , mais que n'ayant pu ébranler leur fidélité & leur discrétion , il avoit pris le parti de les laisser tranquilles ; que depuis dix ans qu'il commandoit à Sainte-Helene , il tenoit aussi la même conduite ; que leurs visites étoient fort rares depuis un certain tems ; qu'il y avoit environ un an qu'une de leurs femmes avoit fait le voyage d'Europe ; qu'elle étoit venue s'embarquer à Sainte Helene sur un vaisseau de passage , & qu'elle y étoit retournée après quelques mois d'absence , mais qu'il n'avoit pas eu la satisfaction de la voir & de lui parler , parce que ses gens , qui

ſçavoient à peu peu près le tems de ſon retour , ayant paſſé quelques ſemaines à l'attendre , avoient diſparu avec elle au moment de ſon arrivée.

Quoique les relations du Gouverneur ne nous euſſent rien appris dont nous ne fuſſions informés, elles avoient bien ſoutenu notre eſpoir. Nous ne fûmes pas plutôt aſſurés qu'il nous vouloit aſſez de bien pour ſe prêter à nos deſſeins , que nous lui propoſâmes de nous accorder une de ſes plus grandes barques , avec quelques Soldats armés & quelques Marelots expérimentés pour nous conduire. Il y conſentit. Nous quittâmes Sainte-Hélène. Nous paſſâmes plus de ſix ſemaines à parcourir toutes les parties occidentales de la Mer d'Ethiopie , au hazard de périr mille fois dans un ſi petit bâtiment , qui étoit preſque ſans déſenſe contre les vents & les flots. Nous viſitâmes quantité d'Iſles connues , mais inhabitées, telles que Martin Vaz , Agofra , Los Picos , & nous en découvriâmes pluſieurs qu'on n'avoit point encore aperçues. Le danger qui augmentoit tous les jours par le dépériſſement de notre barque , n'auroit pas rallenti l'ardeur de nos recherches , ſi nous n'euffions eu , mes deux compagnons & moi , que notre miſérable vie à ménager ; nos Soldats

& nos Matelots , qui sentoient le péril & qui en frémissaient continuellement , nous déclarerent qu'ils étoient résolus de gagner Sainte-Helene. Ils nous représenterent qu'il y avoit peu d'apparence que l'Isle que nous cherchions fût si éloignée ; qu'elle devoit être aux environs de Sainte-Helene , puisque nous confessons nous-mêmes que nous n'avions été que trois heures en mer lorsque nous en étions sortis ; que c'étoit dans cette supposition que le Gouverneur nous avoit prêté sa barque , & qu'il leur avoit donné ordre de nous accompagner. Il nous fut impossible de leur communiquer une étincelle de notre hardiesse & de notre résolution. Cependant comme nous les avons payés si libéralement qu'ils avoient quelque affection à notre service , ils s'engagerent à seconder jusqu'à la fin notre entreprise , si nous pouvions nous procurer un bâtiment sur lequel il y eût plus de sûreté pour eux & pour nous-mêmes. Nous revinmes ainsi de notre première course , avec le chagrin de voir nos espérances plus reculées que jamais.

Dom Pedro fut affligé de l'inutilité de notre voyage. La longueur de notre absence lui en avoit fait prendre une meil-

leure opinion. Il étoit disposé à nous accorder tout ce qui dépendoit de lui pour nous en faire entreprendre un plus heureux, mais il n'y avoit point un seul vaisseau dans le Port, & toutes les autres barques ne surpassoient point la nôtre en grandeur. L'Isle de Sainte-Helene n'est point un lieu de commerce. Elle est située favorablement pour les vaisseaux qui ont fait le tour de l'Afrique en revenant des Indes Orientales, & pour ceux qui retournoient en Europe des parties les plus méridionales de l'Amérique; elle se trouve sur leur passage, & elle peut leur fournir toutes sortes de rafraîchissemens. C'est ce qui lui a fait donner le nom d'Hôtellerie de la mer. Mais à la réserve des bâtimens qui y passent quelquefois de cette manière, il n'y a dans son Port qu'un petit nombre de chaloupes & de mauvaises barques. Le Gouverneur nous donna un conseil que nous eussions pu goûter, si nous eussions eu moins d'impatience, c'étoit d'attendre en repos que le besoin amenât quelques habitans de la Colonie à Sainte - Helene. J'ordonnerai, nous dit-il, qu'on leur cache avec soin que vous êtes encore parmi nous. Ils ne se défieront de rien; j'ai le secret d'un Phosphore merveilleux, que je ferai attacher



attacher sans qu'ils s'en apperçoivent à la queue de leur chaloupe. Vous vous tiendrez prêt dans ma barque pour le moment de leur départ, & j'espère que malgré l'obscurité qu'ils choisissent toujours pour partir, vous pourrez les suivre à quelque distance sans les perdre de vue. Cette espérance, toute puérile & toute incertaine qu'elle étoit, fut le seul fondement de notre patience pendant plus de six mois. Mais loin de pouvoir recueillir le fruit d'une si longue attente, nous eûmes le chagrin de ne voir même arriver personne de la Colonie dans tout cet espace, comme si nos ennemis se fussent défiés que nous étions encore à Sainte-Helene, & que leur haine eût cherché à nous éloigner d'eux, autant que l'amour nous portoit à nous en approcher.

Nous étions presque incessamment sur le rivage à tourner nos regards inquiets vers toutes les parties de la mer où ils pouvoient s'étendre. Quelque éloigné que put être l'objet de nos desirs, nous n'eussions gueres tardé à le découvrir si la vivacité de nos yeux eût égalé celle de nos sentimens. Un jour que nous étions dans cette occupation, nous apperçûmes un vaisseau qui s'avançoit pesamment

vers le Port. Il nous fut aisé de remarquer qu'il avoit été battu de la tempête, & qu'il étoit menacé du naufrage. En effet, le Capitaine qui le commandoit ayant fait descendre quelques-uns de ses gens dans sa chaloupe, les envoya promptement à la ville pour supplier le Gouverneur de lui faire donner du secours. Son bâtiment faisoit eau de toute part, à peine espéroit-il qu'il pût résister jusqu'au Port. On fit partir sur le champ toutes les barques pour recevoir l'équipage & une partie des marchandises. Cette diminution de poids ayant soulagé considérablement le vaisseau, il vint heureusement surgir au rivage. C'étoit un vaisseau Hollandois. Cependant comme il n'étoit point en état de se remettre en mer pour achever un aussi long voyage que celui de Hollande, sur tout avec une charge de deux cens mille écus, le Capitaine qui ne vouloit rien risquer, prit le parti d'en faire construire un autre à Sainte-Helene. Il ne manquoit point d'Ouvriers, & l'Isle fournit du bois excellent. Son dessein n'eut pas plutôt été publié, que je remerciai le Ciel de lui avoir inspiré. Rien ne pouvoit être plus favorable au succès du nôtre. Je formai celui d'acheter son

vaisseau brisé, & d'employer une partie de notre argent à le faire réparer. Quelque délabré qu'il fut, je crus qu'il pourroit servir à des voyages moins longs & moins dangereux que celui du Capitaine Hollandois, sans compter la différence du fardeau, qui le rendoit encore de meilleur usage. Je proposai cette idée à mes compagnons. Ils l'approuverent. Je ne perdis pas un moment à conclure le marché avec le Capitaine, & par l'entremise du Gouverneur nous composâmes fort raisonnablement. J'employai aussitôt les Ouvriers au travail. On fut presque aussi long-tems à réparer le vieux Navire qu'à construire le nouveau, mais enfin notre ardeur surmonta toutes les difficultés. Le Capitaine fit transporter sa cargaison & son canon, & il nous mit en possession de tout le reste.

J'aurois peine à vous exprimer avec quelle joie nous nous mêmes en mer. Ce précieux vaisseau faisoit non-seulement une partie de nos richesses, mais le fond de nos plus solides espérances. Nous obtînmes du Gouverneur quinze Soldats bien armés, avec huit Matelots, & nous étant fournis de vivres pour long-tems, nous nous promîmes que si l'Isle de la Colonie n'étoit point un fantôme, &

toute notre aventure une illusion, nous viendrions à bout de découvrir l'objet de tant de desirs & de recherches. Cependant le Ciel ne nous a point encore permis d'en approcher. Il y a près de trois mois que nous parcourons les mers. Nous avons fait cent fois le tour de Sainte-Hélène, à cinq ou six lieues de distance, rien ne s'est présenté à nos yeux. O Ciel ! est ce vous qui nous aveuglés par des rigoureux desseins que nous ne saurions comprendre, ou si vous laissez à la fortune la disposition de notre misérable destinée, qui nous tourmente sans relâche & sans pitié ? Il y a donc trois mois que nous voguons au gré de quelque puissance ennemie qui nous pousse sans cesse du côté opposé à ce que nous cherchons ; aujourd'hui proche de Sainte-Hélène, demain éloignés de cent lieues, selon qu'il plaît aux vents, aux flots, aux tempêtes & à la fortune. C'est par un orage extraordinaire que nous avons été poussés cette nuit sur votre route. Nous avons éprouvé pendant huit ou dix heures ce que l'élément où nous sommes a de plus affreux & de plus terrible. Précieuse faveur néanmoins, & la plus douce que j'aye reçue dans toute ma vie, puisque je dois à cet accident la sa-



atisfaction de trouver un cher frere , & le bonheur de l'avoir sauvé des mains de son ennemi.

Bridge m'embrassa de nouveau en finissant ce récit , & son cœur aussi attendri par ma présence que par le souvenir de son infortune , se soulagea par une abondance de larmes qui furent accompagnées des miennes. Il me raconta ensuite dans quel embarras il s'étoit trouvé en recevant la visite du Capitaine Wille. Il a commencé, me dit-il, par me demander si je retournois en Angleterre. Je me suis servi de cette question comme d'une ouverture pour lui répondre. Je lui ai dit que c'étoit mon dessein , si la fortune & le vent ne s'y opposoient pas. Il m'a proposé , sans rien approfondir davantage , de me charger d'un ennemi du Protecteur , qu'il avoit découvert dans son vaisseau , & il m'a révélé en peu de mots une partie des secrets que vous lui avez confiés. Sa perfidie m'a fait horreur. Mais plus j'étois porté à vous secourir , plus j'ai jugé qu'il étoit besoin de dissimulation. C'est ce qui m'a porté à vous traiter jusqu'à son départ avec quelque apparence de dureté. Mon cœur saignoit de votre inquiétude , car quoique je n'eusse été

Instruit qu'à demi par ce traître, la Nature m'avertissoit que c'étoit à mon cher frere que j'allois être utile. Hélas ! je n'apperçois que trop qu'il n'est pas plus heureux que moi. Nous sommes nés du même pere, nous portons le châtiment de ses crimes. Mais mon récit, ajouta Bridge, a duré trop long-tems. Il me tarde de vous faire connoître Gelin & Johnston, qui sont surpris sans doute de me voir renfermé depuis deux heures avec vous. Je vous prie de commencer à les aimer un peu pour l'amour de moi, ces chers & fideles amis ! Vous allez convenir qu'ils méritent bien aussi votre affection pour l'amour d'eux-mêmes. Il les fit prier aussitôt de nous venir joindre.

J'ai donné à cette narration une étendue qu'elle n'auroit point si je l'eusse rapportée sur le seul secours de ma mémoire. J'avertis mes Lecteurs qu'elle n'est point de moi. Elle est de mon frere, qui a eu dans la suite assez de complaisance pour la mettre par écrit, à ma priere ; & je n'ai fait que l'insérer dans mon Histoire. Ainsi c'est lui-même effectivement qui a raconté ici sa propre aventure.







Livre IV.





LE  
PHILOSOPHE  
ANGLAIS;  
HISTOIRE  
DE MR.  
CLEVELAND.



LIVRE QUATRIÈME.

QUOI QUE la présence continuelle de mes peines ne me laissât guères de goût pour la joie, le bonheur d'avoir rencontré un frere si aimable, son récit, ses caresses & l'attente de voir Gelin & Johnston, que je me représentois sous une idée avantageuse, suspendirent ma

tristesse pour quelques momens. Ils entrèrent ; & moi , pour marquer à Bridge que j'avois déjà pour eux les sentimens qu'il desiroit , j'allai au devant d'eux , & je les embrassai avec un air d'ouverture & de tendresse qui les surprit. Ils regarderent Bridge , pour lui faire connoître leur embarras : Rassurez-vous , leur dit-il , en s'attendrissant de nouveau ; ce captif est mon frere. Je l'ai déjà instruit de nos infortunes ; il m'aidera à reconnoître les obligations que je vous ai. Il fallut leur expliquer en peu de mots mon aventure , & j'eus peine après cela à suffire à l'ardeur de leurs caresses & de leurs embrassemens. Gelin portoit dans ses yeux & dans ses mouvemens tout ce que mon frere m'avoit dit de sa vivacité. Il n'étoit pas besoin de me le nommer , pour le faire connoître. En un moment il fut aussi familier avec moi , que s'il n'eût point eud'autre compagnon toute sa vie. Ses manieres étoient aisées & sa figure prévenante. Johnston paroissoit plus timide & plus retenu. Il parloit peu , mais dans cette réserve il étoit aisé de remarquer un esprit judicieux , avec toutes les apparences d'un excellent naturel. Si vous êtes malheureux en amour , dis-je à mon frere , vous êtes partagé bienheureusement

bienheureusement du côté de l'amitié. Vos peines sont grandes & vos consolations le sont aussi. Pour moi tout est extrême dans mon infortune, & je n'y vois ni adoucissement, ni remède.

Il me répondit qu'il ne connoissoit point encore assez mes peines, pour me proposer des remèdes; mais que si je croyois l'amitié propre à les adoucir, c'étoit une consolation que j'allois avoir désormais comme lui. Ses compagnons me dirent aussi mille choses obligeantes, sur le fonds que je devois faire sur leurs services & sur leur affection. Je voyois bien qu'ils pouvoient m'être utiles; mais les services que je pouvois attendre d'eux étoient d'une nature à n'oser presque les demander. Il eut fallu premièrement, que, sans écouter trop la prudence, & sans considérer le mauvais état de leur vaisseau & l'inégalité du nombre, ils m'eussent prêté leur secours pour délivrer Madame Lallin des mains du perfide Will. Le sort de cette bonne Dame me touchoit jusqu'au fond du cœur, & j'aurois cru une partie de mon sang bien employée pour lui procurer la liberté. Au défaut de cette première faveur, que je ne pouvois les presser raisonnablement de m'accorder, j'aurois souhaité

qu'ils m'eussent conduit sur ses traces jusqu'à la Jamaïque , pour me plaindre au Gouverneur Anglois de la violence du Capitaine Will , & lui demander justice. Enfin, cette seconde démarche n'étant point encore sans danger , parce que le Capitaine Will , qui sçavoit tous mes desseins , ne manqueroit point de prévenir contre moi le Gouverneur ; j'aurois voulu du moins qu'ils m'eussent conduit à la Martinique , où j'espérois de pouvoir trouver encore Mylord Axminster , & qu'ils se fussent joints à ce Seigneur & à moi , pour sauver d'abord Madame Lalin , & pour favoriser ensuite l'exécution des ordres du Roi. Voilà les seuls services qui convenoient à mes peines, & qui pouvoient les adoucir.

Mais quelle apparence de les obtenir , ou de pouvoir même les proposer ? Mon frere & ses amis avoient leurs propres infortunes , qu'ils croyoient aussi pressantes que les miennes. Ils avoient besoin , comme moi , d'assistance & de consolation , & ils attendoient peut-être de moi les secours que je pensois à leur demander. Cependant je pris le parti de les fonder dès le premier jour , & de leur laisser entrevoir quelque chose de mes desirs, ne fût-ce que pour leur ôter



l'espérance que je pusse consentir à les accompagner long-tems. Je leur appris les motifs de mon départ de France ; les raisons d'honneur & d'amour qui m'appelloient à la suite du Vicomte d'Axminster ; les obligations que j'avois à Madame Lallin , qui ne permettoient pas de tarder à la secourir : enfin , la résolution déterminée où j'étois de profiter des premières occasions de continuer ma route vers l'Amérique. Il est bien triste pour moi , leur dis-je , que la satisfaction de vous voir me soit ravie presque aussitôt qu'elle m'est accordée ; mais je me dois aux plus indispensables & aux plus saints de tous les engagements. Comparez ma situation à la vôtre. Vous brûlez d'ardeur de revoir des épouses , dont vous êtes sûrs d'être aimés , pour lesquelles vous n'appréhendez rien , & dont l'absence est la seule raison qui vous afflige. Il ne vous manque qu'un heureux coup de vent qui vous pousse sur les bords de leur Isle. Vous êtes sûrs, dites-vous , ou de les enlever la nuit , ou de les obtenir de jour à force ouverte ; vous n'êtes point allarmés des obstacles , vous n'avez besoin que d'un peu de patience pour découvrir ce qui ne sçauroit échapper tôt ou tard à vos recherches. Heu-

reux amans ! de quoi accusez-vous donc la fortune & l'amour ? C'est à moi que les plaintes conviennent. Je cherche mon épouse : hélas ! je lui donne un nom qu'elle n'a point encore. Si j'étois assuré du moins qu'elle dût le porter quelque jour ! Je la cherche , & je suis sûr de la trouver irritée. J'ignore si mes justifications auront le pouvoir de l'apaiser. Son pere me hait & me méprise ; la mort me seroit moins insupportable que son mépris & sa haine. Quelle voie prendrai-je pour le retrouver , & pour me remettre dans son estime. Le Ciel m'en avoit offert une , dans cette Dame généreuse qui étoit la compagne de mon voyage : j'ai perdu son secours , par une perfidie sans exemple. J'ai peut-être à me reprocher son malheur , auquel elle s'est exposée en partie par tendresse & par estime pour moi. Je suis un ingrat & un misérable , si je perds un moment pour la secourir , & si je préfère quelque chose à un devoir si juste. Ainsi voyez quel doit être le désordre de mon cœur & la division de mes sentimens ; appelé des deux côtés par l'amour , l'honneur & la reconnoissance , & retenu ici par la présence & l'amitié d'un frere , que je ne quitterai qu'avec un mortel regret.

Bridge me répondit , qu'il concevoit aisément que mes peines ne devoient point être inférieures aux siennes , & qu'il étoit vivement affligé de ne se trouver capable de rien pour ma consolation. Je fus fâché qu'il eût compris si mal le but de mon discours. Peut-être n'aurois-je osé m'expliquer plus clairement , si Gelin ne m'en eût donné l'occasion , en me proposant de les accompagner à la recherche de leur Isle. Je ne sçaurois me persuader , me dit-il , que nos efforts soient toujours inutiles. J'explique même votre rencontre comme un heureux présage. Nous touchons peut-être au moment de voir ce que nous cherchons. Or si ce bonheur arrive aussitôt que je l'espère , je consens de bon cœur à remonter en mer avec vous , & à vous seconder dans toutes vos entreprises. Bridge & Johnston me firent la même promesse. Ils ajoutèrent que leurs épouses seroient du voyage , & que nous pourrions nous établir tous ensemble dans quelque une de nos Colonies ou retourner de compagnie en Europe.

Je baissai les yeux en silence , en méditant sur ce projet. Bridge s'aperçut bien que je ne le goûtois point , & il m'en

demanda la raison. Je lui dis naturellement qu'il m'étoit impossible d'y consentir. Mais, reprit-il, où espérez-vous trouver un vaisseau qui vous porte en Amérique ? Je lui répondis : Cher Bridge, je ne vous cacherai pas mes espérances ; je les fonde sur votre généreuse amitié & sur celle de vos compagnons. Un délai de quelques mois ne sçauroit mettre de changement dans votre sort & dans celui de vos épouses. Elles vous aiment ; l'amour vous les conserve, elles vous seront fidelles. Je vous conjure d'interrompre vos recherches pendant quelques jours, pour me conduire à la Martinique. Attendez, continuai-je, en levant la voix, pour prévenir le premier mouvement qui les eût pu porter à rejeter ma demande, mes chers amis, attendez, & ne refusez pas d'entendre mes raisons. Brigde & Johnston, vous êtes Anglois, vous êtes dans le parti du Roi Charles, notre légitime Souverain ; songez quel honneur vous pouvez vous acquérir, & à quelles récompenses vous devez vous attendre en vous employant avec Mylord Axminster à l'avancement de ses intérêts. Ce Seigneur a besoin d'être soutenue par des personnes de résolution. Le courage fera plus que le nom-



bré. En Amérique vingt braves Soldats font une armée. Vous pouvez ainsi rendre au Roi & à toute l'Angleterre un service de la dernière importance, & cela sans vous exposer beaucoup : car Mylord Axminster est aimé dans nos Colonies ; il lui suffira de se présenter pour être obéi , & à vous de le conduire & de l'accompagner. Il ne sera pas plutôt reconnu dans sa Commission , qu'il vous accordera la liberté de retourner à votre entreprise, avec tous les secours qui pourront vous en assurer le succès ; & je m'engage à retourner moi-même alors avec vous. Considérez, que ce que je vous propose est aussi avantageux que facile. Gelin n'est pas Anglois , mais il est généreux ; & en travaillant pour sa gloire, il voit bien qu'il travaillera aussi pour sa fortune, & par conséquent pour celle de son épouse. Si le souvenir de Madame Riding, continuai-je, en m'adressant à Brigde, pouvoit ajouter quelque chose à de si grands motifs, je vous parlerois de la tendresse infinie qu'elle a pour vous, & de la reconnoissance que vous lui devez. Quel joie ne lui causeroit point votre présence, & quelle occasion plus favorable aurez-vous jamais de satisfaire à une partie de vos obliga-

tions, pour le soin généreux qu'elle a pris de votre enfance.

Je ne sçais si ce fut la force de ces raisons ou le ton de mes paroles qui firent impression sur Brigde; mais je remarquai qu'il réfléchissoit profondément sur ce qu'il avoit entendu. Gelin fut le premier à répondre, qu'il trouvoit de la solidité dans ma proposition, & que sans compter l'honneur de rendre un service considérable au Roi d'Angleterre, & la satisfaction de m'obliger, il croyoit, comme je l'avois dit, que je leur ouvris une voie de fortune & d'établissement. Ils s'accorderent enfin tous trois à penser la même chose; & la seule difficulté qui parut les arrêter, fut la longueur du tems qu'une telle entreprise sembloit demander. Ils en revinrent à me presser de tourner avec eux vers leur Isle, & d'employer encore à leurs recherches un certain nombre de jours que nous limiterions; au bout desquels, si le Ciel ne les favorisoit pas plus qu'il n'avoit fait jusqu'alors, ils me donnoient leur parole de me conduire à la Martinique, & de seconder Milord Axminster dans tous ses desseins. Cette spécieuse promesse ne m'ébranla point. Je renouvelai mes instances, & je leur représentai

si vivement la différence de nos situations, c'est-à-dire, le peu de risque qu'il y avoit pour eux à différer leur recherche, & l'importance dont il étoit pour Mylord d'être promptement secouru, qu'ils se rendirent à mes desirs & à mes sollicitations. Charmé de cette victoire, je les enflammai par de nouveaux motifs, & pour ne pas laisser à leur ardeur le tems de se refroidir, je les engageai à tourner leurs voiles sur le champ vers l'Amérique. Leurs Matelots & leurs Soldats marquerent d'abord quelque mécontentement de notre résolution; mais il nous fut aisé de les apaiser, en leur promettant des récompenses proportionnées à leurs services.

Bridge & ses compagnons me firent valoir infiniment le sacrifice qu'ils m'avoient fait. Je confessai volontiers qu'il surpassoit toutes les marques qu'ils pourroient recevoir de la reconnoissance de Mylord Axminster & de la mienne. Cependant il étoit vrai dans le fond qu'ils ne pouvoient prendre de parti plus avantageux, à ne consulter même que leurs seuls intérêts. Ils eurent lieu de le reconnoître encore mieux dans la suite, & de se reprocher l'inconstance qui les fit changer de résolution. Nous voguâmes

avec un vent si favorable , que nous n'employâmes point un mois à gagner la Martinique. Notre Pilote n'avoit malheureusement qu'une connoissance incertaine de ces Mers & des Isles dont elles sont remplies. Il savoit la situation de la Martinique ; mais n'en ayant jamais fait le voyage , il n'en connoissoit point les côtes ni les Ports : de sorte qu'au lieu de prendre sa route vers la partie occidentale de cette Isle , qui étoit alors alors la seule habitée par les François , il tourna tout-à-fait vers l'Orient , qui étoit encore un côté désert , où peuplé seulement de Sauvages. On les nomme communément *Caraites*. Après un circuit de cinq ou six heures autour de la côte , nous arrivâmes à l'embouchure d'une belle riviere , au long de laquelle les yeux pouvoient s'étendre fort loin dans les terres. Nous y entrâmes sans balancer , & la campagne nous offrant des deux côtés des perspectives fort riannes , nous ne doutâmes point que ce quartier de l'Isle ne fût un des plus habités. Il l'étoit en effet , mais par les Caraïbes. Ces Peuples sont cruels Il n'y eut qu'un bonheur extrême qui pût nous faire échapper de leurs mains. Comme la riviere se rétrécissoit à mesure que



nous avançons, le Pilote qui craignoit que nous n'y trouvassions point partout assez d'eau, nous conseilla de prendre terre sur l'une ou l'autre rive, & de chercher à pied des traces d'hommes, & des marques d'habitation. Son conseil fut suivi. Johnston demeura seul sur le vaisseau avec les Marelots, & six Soldats; & nous en sortîmes bien armés, au nombre de douze. Nous suivîmes le bord de la rivière environ l'espace d'une lieue, toujours persuadés qu'un pays agréable ne pouvoit être sans quelque Colonie de l'Europe. Une multitude de cabanes que nous découvrîmes dans un vallon, nous confirma agréablement dans cette pensée. Notre ardeur à marcher redoubla, & nous fûmes en un moment à portée de distinguer ce que nous n'avions apperçu qu'avec confusion dans l'éloignement. Je suis trompé, nous dit un de nos Soldats, si ces cabanes ne sont point habitées par des Sauvages. Il nous assura qu'ayant fait plusieurs fois le voyage d'Amérique, il connoissoit la structure de leurs logemens. Cet avis nous engagea à nous tenir sur nos gardes. Nous continuâmes néanmoins d'avancer, jusqu'à ce que nous apperçumes plusieurs

hommes nus , que nous reconnûmes alors clairement pour les Habitans naturels de l'Isle.

Ils prirent la fuite à notre vue. Nous étions si biens armés , que nous n'appréhendions point des gens qui nous paroissent sans défense. Ainsi nous résolûmes d'entrer dans l'habitation , & de nous informer par des signes , si nous ne pouvions nous faire entendre autrement , de quel côté il falloit chercher l'Etablissement des François. A cinquante pas des premières cabanes nous passâmes une haie qui bouchoit l'entrée d'une grande prairie , au milieu de laquelle l'habitation étoit placée. Nous étions sans défiance , lorsqu'en tournant la tête au long de la haie , du côté intérieur de la Prairie , nous découvrîmes plus de deux cens Sauvages qui étoient assis tranquillement , & qui se leverent en poussant un grand cri , lorsqu'ils nous eurent apperçus. Toute notre résolution ne nous empêcha pas d'être effrayés. Quoique nus , la plupart avoient des armes. C'étoient des arcs & de grands bâtons pointus , à-peu-près semblables à nos piques. Ils furent quelque tems à nous considérer , sans faire le moindre mouvement. Leur embarras étoit

peut-être égal au nôtre , car nous demeurâmes de notre côté aussi immobiles qu'eux. Cependant comme il falloit prendre une résolution & que ce soin paroissoit me regarder , puisque c'étoit pour me rendre service que mes compagnons se trouvoient exposés au danger , je leur dis ? Je crois qu'il y a un milieu à prendre ici entre l'abattement & la témérité. Il faut voir s'il y a quelque chose à espérer de l'humanité de ces Sauvages. Je me charge volontiers d'aller à eux. Tenez vos armes en état , & ne quittez point la place où vous êtes. Ils ne s'allarmeront point sans doute , lorsqu'ils me verront venir seul avec des apparences tranquilles. Je n'attendis pas la réponse de mes compagnons , parce que j'appréhendois à tout moment qu'il ne prit envie aux Sauvages de fondre sur nous. Nous n'étions éloignés d'eux que de vingt pas ; je m'avançai. Peut-être aurois-je eu moins d'assurance , si j'eusse eu le tems de faire plus d'attention au péril. Je conservai néanmoins assez de présence d'esprit pour observer en marchant la contenance des Sauvages , qui ne me parut point menaçante , & je découvris parmi eux un homme couvert d'une longue robe noire , que

je crus reconnoître pour un Européen. Les ayant abordé, je les saluai par une profonde inclination. Ils s'assemblerent en un instant autour de moi, & ils tâterent mes mains & mes habits, comme pour s'assurer que je n'avois point de mauvaises intentions. Je tâchai de me faire entendre par divers signes: ils me répondoient sans doute dans leur langage; mais je ne pouvois rien démêler des sons qui ne me paroissent pas même articulés. L'homme vêtu de noir, qui avoit passé quelque tems à me considérer, s'approcha de moi, & je fus surpris de l'entendre me demander en François, de quelle Nation j'étois, & si je sçavois la Langue? Je la sçais, lui dis-je, & je regarde votre rencontre comme un bonheur extrême. Apprenez-moi ce que nous avons ici à craindre ou à espérer. Il me répondit qu'il y avoit peu de fonds à faire sur le caractère farouche & capricieux des Peuples de l'Isle, & qu'il admiroit notre hardiesse de nous être hasardés à venir parmi eux en si petit nombre. La vôtre est bien plus grande, repris-je, puisque vous y êtes seul, & que vous paraissez vivre sans crainte avec eux. Il m'apprit qu'il étoit Missionnaire François, & que



le desir de donner quelques idées du Christianisme à ces Peuples barbares , lui faisoient compter pour rien les périls auxquels sa vie étoit exposée à tout moment. J'admire votre zele , lui dis-je , si vous n'avez point d'autre intérêt en vue que celui de la Religion. Mais étendez votre charité jusqu'à nous , & tâchez de nous concilier l'esprit de vos Sauvages. Dites leur que nous ne leur demandons rien , & que nous n'avons point d'autre dessein que de savoir d'eux où sont les Habitations des François.

Il se mit à discourir avec eux pendant quelques momens , & revenant à moi , il me rendit un fort bon compte de sa négociation. Il avoit obtenu d'eux qu'ils me laisseroient retourner avec lui vers mes compagnons , pour nous informer lui-même de ce que nous desirions d'apprendre , & qu'ils nous permettroient de regagner notre vaisseau , sans nous faire la moindre insulte. Je les quittai avec le Missionnaire , qui voulut m'accompagner Gelin , charmé de rencontrer un homme de sa Nation , vouloit l'interroger sur quantité de choses qui eussent allongé beaucoup notre entretien ; mais cet honnête homme , qui connoissoit le naturel des Sauvages , &

& qui ne nous croyoit pas encore échappés tout - à - fait du péril , nous conseilla de profiter promptement de l'heureuse disposition où il les avoit mis , en nous faisant entendre qu'elle pouvoit changer. Nous nous contentâmes alors de lui demander quelques lumieres sur la situation de la Colonie François ; & par un bonheur que nous n'espérons point , ses réponses servirent à nous éclaircir sur le principal objet de notre voyage. Après nous avoir dit que le Fort-Royal , qui étoit alors la plus considérable Habitation des François , ne pouvoit nous échapper , si nous continuions de côtoyer l'Isle , il nous apprit que n'en étant parti lui-même que quinze jours auparavant , il y avoit vu arriver un vaisseau de France , sur lequel étoit un Seigneur Anglois avec sa famille. Il étoit clair que ce ne pouvoit être un autre que Mylord Axminster. Cette pensée me causa toute la joie qu'on peut s'imaginer. Je me hâtai de faire une infinité de questions au Missionnaire. Quoiqu'il ne fût point informé des desseins du Vicomte , ni du terme de son voyage , il nous rendit un service inestimable , en nous apprenant que ce Seigneur avoit trouvé , peu de  
jours

jours apres son arrivée au Fort-Royal , un vaisseau Espagnol sur lequel il s'étoit embarqué pour l'Isle de Cube. La Martinique n'avoit rien après cela qui put nous arrêter. Je remerciai cent fois le Missionnaire , & je pressai mes compagnons de retourner au vaisseau. Nous n'eûmes point de peine à le retrouver , Gelin eût souhaité que son compatriote nous eût accordé son entretien jusqu'au bord de la riviere ; mais il nous refusa cette faveur pour nous rendre un service plus important. La connoissance qu'il avoit des Sauvages lui fit craindre qu'ils ne nous laissassent point retirer aussi tranquillement qu'ils l'avoient promis ; & il crut devoir retourner à eux , pour les entretenir dans les sentimens où il avoit tâché de les mettre.

Nous remontâmes en mer , avec l'espérance presque certaine de joindre Mylord Axminster à la Havana , qui est la capitale de l'Isle de Cube. L'éloignement n'étoit point extrême , & suivant le rapport du Missionnaire , il n'avoit pas sur nous plus de quinze jours d'avance. Je conçus aussitôt par quel motif il avoit pris le parti de se rendre à la Havana. Il espéroit y trouver encore l'ancien Gouverneur, pere de son épouse,

& tirer peut être de lui quelques secours pour l'exécution de les entreprises. Mes vœux ardens nous obtinrent du Ciel un tems favorable. Nous gagnâmes la Havana, & nous fûmes reçus sans difficulté dans le Port. Mais ce n'étoit que la moindre partie de mes desirs, & le succès m'en devint fort indifférent, lorsque je ne vis point l'autre accomplie. Mylord étoit déjà parti. Nous apprîmes cette triste nouvelle en touchant la terre. Mon sang se glaça tout d'un coup, & je tirai un mauvais augure de ce premier renversement de mes espérances.

Nous entrâmes néanmoins dans la ville. Don Francisco d'Arpez en étoit encore Gouverneur. Nous demandâmes l'honneur de lui être présentés, & il nous reçut humainement. Je lui dis que je cherchois son gendre. Je suis aussi fâché qu'il soit parti d'ici, me répondit-il, que vous l'êtes de ne l'y pas trouver. J'ai fait mille efforts inutiles pour le retenir. Don Francisco ne s'expliqua ainsi d'abord que d'une manière vague; mais m'étant ouvert à lui davantage, lorsque j'eus reconnu qu'il étoit bien disposé pour Mylord, il ne fit pas difficulté de m'apprendre ce qui s'étoit passé entre ce



Seigneur & lui, dans le peu de séjour qu'il avoit fait à la Havana. Je l'ai vu arriver avec joie, me dit-il ; & quoique je dusse peut-être conserver encore quelque ressentiment de l'ancien outrage qu'il m'a fait en enlevant ma fille, la présence, & les caresses de la petite Fanny m'ont fait tout oublier. Il m'a raconté ses malheurs, & le dérangement de sa fortune ; je lui ai offert ici un asyle, avec la moitié de mon bien : mes instances & mes offres n'ont point été capables de le retenir. Il m'a parlé de je ne sçais quelle commission dont il s'est chargé pour le service du Roi son Maître, & il m'a proposé de lui donner quelques secours d'armes & de Soldats. Mais, outre que je n'ai point ici présentement de vaisseaux de guerre dont je puisse disposer, je n'ai pas cru que sans un ordre particulier de mon Roi, il me fût permis de rien entreprendre au préjudice de la République d'Angleterre, qui est alliée maintenant à l'Espagne. Mon refus l'a chagriné. Il a pris l'occasion d'un vaisseau François, qui faisoit voile vers le Nord pour se remettre en mer, après avoir tiré promesse du Capitaine qu'il relâcheroit dans quelque une des Colonies Angloi-

ses, dont son pere étoit autrefois Gouverneur. Je n'ai pû lui faire changer cette résolution , ajouta Don Francisco, quoique je lui en aye représenté tous les dangers ; & je n'ai pas réussi mieux à lui persuader de me laisser du moins la fille , qui n'est gueres propre à l'accompagner dans une entreprise si périlleuse.

Quoi ! dis-je au Gouverneur, vous ne sçavez point à quel Port il avoit dessein d'aborder , ni quelle route nous devons prendre pour suivre ses traces ? Il m'assura qu'il l'ignoroit entierement ; mais que suivant ses conjectures il s'arrêteroit dans quelque partie de la Floride Angloise , & qu'il s'imaginait que ce seroit à la Caroline ou dans la Virginie , à moins qu'il ne prit le parti d'aller droit jusqu'à la Nouvelle Angleterre. Des lumieres si peu certaines ne pouvoient servir qu'à augmenter notre embarras. Ce fut néanmoins l'unique éclaircissement que nous tirâmes dans l'Isle de Cube. En redoublant mon inquiétude , elles enflammerent mon ardeur ; & sans penser à faire un plus long séjour à la Havana , je pressai mes compagnons de remettre promptement à la voile. Nous gagnerons le continent,

leur dis-je , & nous mouillerons à chaque Port pour y prendre langue. Il ne me parut point le premier jour qu'ils fussent éloignés de ce sentiment. Nous nous retirâmes le soir, dans le dessein de remonter dès le lendemain en mer. Si je passai une nuit inquiet & agité , ce ne fut point la crainte de leur infidélité qui causa mon insomnie ; je n'en avois jamais eu la moindre défiance : au contraire , le fonds que je faisois sur leur amitié étoit ma seule consolation , & je ne me croyois point encore haï du Ciel , puisqu'il me laissoit trois amis généreux & fideles. Cependant soit qu'ils eussent déjà commencé à se repentir du voyage qu'ils avoient entrepris , soit qu'ils fussent effrayés de la longueur & de l'incertitude de la nouvelle route que je leur proposois , ils prirent cette nuit même la plus cruelle de toutes les résolutions. Ce fut Gelin qu'ils députerent au matin pour me l'annoncer.

Il entre seul dans la chambre où j'avois couché. Après un prélude de civilités Françoises , il me déclara qu'il étoit chargé par ses compagnons de me marquer le regret qu'ils avoient de ne pouvoir m'accompagner plus long-tems. C'étoit pour eux , me dit il, un si mortel

chagrin, qu'ils avoient passé toute la nuit à délibérer de quelle manière ils devoient m'apprendre cette fâcheuse nouvelle, & qu'ils avoient senti tous la même répugnance à en accepter la commission. Mais l'état de leur propre fortune & l'importance extrême dont il étoit pour eux de ne pas différer trop long-tems à retourner à la recherche de leurs épouses, ne leur permettoit pas de s'engager dans une entreprise aussi douloureuse & d'une aussi longue durée que la mienne. Ils m'offroient leur bourse & tous les secours qu'ils étoient capables de m'accorder dans l'indigence où ils se trouvoient eux-mêmes. S'ils étoient assez favorisés du Ciel pour voir exaucer leurs desirs, ils me promettoient de reprendre la route d'Amérique avec leurs épouses, & de se rendre au lieu qu'il me plairoit de leur assigner, pour me servir de tout leur pouvoir, & aux dépens même de leur vie. Enfin, dans la nécessité où ils étoient de me quitter, ils seroient au désespoir si je ne leur faisois point la justice de reconnoître, que c'étoit la raison & l'honneur qui leur imposoit cette loi, & si je ne conservois pas pour eux autant d'estime & d'affection qu'ils m'en promettoient pour tout le reste de leur vie.



J'écoutai l'éloquent Gelin avec un serrement de cœur, dont tous mes efforts ne purent lui cacher qu'une partie. Je demandai si sa résolution étoit bien certaine, & si ses compagnons pensoient comme lui? Elle est inébranlable, me répondit-il vivement, & nous pensons tous de la même manière. Le ton seul dont il fit cette réponse, me persuada qu'il étoit l'auteur du dessein, comme il en avoit été l'interprète; j'avoue que je conçus dès ce moment contre lui une aversion qu'il m'a été ensuite impossible de surmonter. On verra combien j'ai eu depuis de nouvelles raisons de l'augmenter, & de quels accidens funestes elle a été l'occasion. Je n'ajoutai ni plaintes, ni prières à la question que je lui avois faite; mais continuant toujours de compter beaucoup sur Bridge, dont le caractère s'accordoit mieux avec le mien, je me rendis à sa chambre, où je le trouvai avec Johnston. Il vint au devant de moi d'un air triste & attendri. Accusez-en votre mauvais sort & le mien, me dit-il en m'embrassant, & croyez qu'après ma chère épouse, vous êtes ce que j'aime le mieux. Je vais périr pour elle, s'il est nécessaire; mais tout ce qui me restera de sang & de force après

l'avoir délivrée, comptez que je l'emploierai à votre service. Que dites-vous? interrompis - je : hélas ! je ne vous demande pas tant. Mes intérêts n'ont pas besoin d'un secours qui puisse vous coûter du sang. Qu'ai-je à souhaiter de vous pour moi-même? que vous me conduisiez seulement dans quelque lieu d'où je puisse espérer de me rendre auprès de Mylord Axminster. Si je vous ai proposé quelque chose de plus dangereux, c'est pour l'intérêt de votre Roi, c'est pour votre propre honneur & pour votre avantage. Cette glorieuse entreprise a-t-elle des difficultés qui vous épouvantent? renoncez-y, à la bonne heure. Mais pourquoi refuseriez-vous d'achever ce que vous avez commencé en ma faveur? Il ne vous reste presque rien à faire. Aidez moi du moins à gagner le continent. Mettez-moi dans le premier Port de la Caroline. Je vous rends alors votre foi & vos promesses. Vous m'abandonnerez sans infidélité. Mais l'honneur & l'amitié vous permettent-ils de me laisser dans cette Isle? Cher Bridge! ajoutai-je en l'embrassant tendrement, êtes-vous encore mon frere? Est-ce là ce que j'attendois de votre générosité & de votre affection?

Gelin,

Gelin, qui avoit été peut-être un peu piqué de ce que je l'avois quitté si brusquement dans ma chambre, prit la parole avec feu, sans laisser à mon frere le tems de me répondre. Il me demanda quel sujet j'avois de me plaindre, & si je ne devois pas être satisfait de ce qu'ils avoient fait jusqu'alors pour mon service ? N'avoient ils pas fait violence à leur plus chere inclination, en interrompant la recherche de leurs épouses ? N'avoient-ils point oublié leurs propres intérêts pour s'attacher aux miens, qui n'étoient ni plus pressans, ni d'une autre nature que les leurs ? Nous devons trouver Mylord Axminster à la Martinique, je ne leur avois pas proposé d'abord d'aller plus loin ; ils avoient eu néanmoins la complaisance de pousser jusqu'à la Havana : de quoi pouvois-je les accuser ? S'étoient-ils engagés à parcourir toutes les côtes de l'Amérique, & à m'accompagner jusqu'au fond de la Nouvelle Angleterre, où je ne manquerois pas de vouloir être conduit si nous ne rencontrions point Mylord sur la route ? Quand ils eussent pu négliger jusqu'à ce point leurs cheres épouses, le mauvais état de leur vaisseau leur permettoit-il raisonnablement de recom-

mencer un voyage de six ou sept cens lieues, sur-tout vers les mers du Nord, où la navigation est plus difficile? Non, non, mon cher M. Cleveland, ajouta le disert Gelin en branlant la tête, vous n'avez point de reproches à nous faire, & peut-être avez-vous quelques actions de grâces à nous rendre. Considérez que nos sommes Amans, comme vous, & que nous avons les mêmes empressements & les mêmes desirs. Nos devoirs ont même quelque chose de plus indispensable que les vôtres: il est question de nos épouses, & votre inquiétude n'est que pour un Amant. Pour ce qui regarde le Roi d'Angleterre, nous aurions souhaité de pouvoir être utile à ses intérêts; mais il nous est encore moins possible de rendre service à lui qu'à vous. Il nous tiendra compte de notre bonne volonté, s'il peut savoir quelque jour combien elle étoit sincère.

Après une explication si nette & si positive, je sentis bien qu'il me restoit peu de chose à espérer. Bridge entreprit néanmoins d'adoucir ce que la réponse de Gelin avoit eu de trop dur. Il me fit excuses, il m'embrassa plusieurs fois, il répandit même des larmes, & il m'offrit pour conclusion de passer encore la mer



de Bahama , & de me conduire jusqu'à la pointe de la Presqu'Isle de Tegesta , d'où je pouvois pénétrer par terre jusqu'au fond du continent. Ma douleur , & un juste sentiment de fierté me firent prendre le parti de refuser cette offre , d'autant plus que la Presqu'Isle étant habitée par les Espagnols , & sa distance de l'Isle de Cube n'étant que d'environ trente lieues , je comptois de trouver facilement à la Havana l'occasion d'un vaisseau pour le passage. Partez , leur dis-je , je ne puis vous retenir malgré vous : mais si je juge bien de la situation de votre fortune & de vos véritables avantages , le parti que vous prenez ne vous paroîtra pas toujours le meilleur , & vous regretterez peut-être quelque jour de m'avoir manqué de parole. Ils vouloient entrer de nouveau en justification , & me prouver qu'ils avoient rempli toute l'étendue de leur promesse ; mais je me retirai aussitôt en refusant de les entendre. Ils me laisserent seul dans ma chambre pendant quelques momens. J'étois résolu de les laisser passer sans les voir davantage. Cependant Bridge se présenta à ma porte un moment après. Il me renouvela , d'un air triste , les assurances du regret qu'il

avoit de me quitter , & il me pria de lui accorder deux choses, sans lesquelles il se croiroit , me dit-il , le plus coupable & le plus malheureux de tous les hommes. L'une étoit de recevoir cent pistoles qu'il m'offroit pour faciliter mon voyage ; & l'autre de lui marquer exactement dans quel lieu du monde il pouvoit se flatter de me rejoindre , aussitôt qu'il auroit réussi dans la nouvelle recherche qu'il alloit entreprendre. Je n'acceptai son argent qu'après de longues instances. Pour sa seconde priere je le fis convenir qu'il m'étoit impossible d'y satisfaire. Je vois moins clair que vous , lui dis-je , dans la destinée qui m'attend. C'est le hasard qui va régler ma course ; & je n'ai rien de certain à attendre , que beaucoup d'inquiétudes & de nouvelles douleurs. Adieu donc , reprit-il avec un air de tristesse dont je fus touché : je souffre mortellement de la nécessité de vous quitter ; mais mon cœur se doit tout entier à l'amour. Si le Ciel me prépare quelque bonheur, je ne lui demande que celui de vous revoir après avoir retrouvé mon épouse. Ils partirent le même jour. Dans le fond je crus leurs regrets sinceres. L'engagement qui les appelloit étoit plus fort que toutes les loix

& toutes les promesses. Je jugeai d'eux par moi-même, quelle raison assez forte, quel pouvoir eût été capable de me faire perdre de vûe un seul moment Mylord Axminster & sa fille ?

Je demeurai donc seul à la Havana , avec ce motif pour me consoler , que j'étois libre du moins , & que je pouvois prendre les mesures qui conviendroient le mieux à mes desseins. Je faisois beaucoup de fond sur la bonté du Gouverneur. Ce fut à lui que je m'adressai , non-seulement pour sçavoir dans quel tems je pouvois compter qu'il s'offriroit une occasion de quitter son Isle, mais pour prendre aussi son conseil sur la route que je devois choisir , & pour l'intéresser à me prêter quelque assistance. Je n'espérois pas qu'il fît pour moi ce qu'il avoit refusé de faire pour Mylord Axminster & pour sa fille ; mais je ne lui demandois pas tant. Aussi ne fit-il pas difficulté de m'accorder tout ce qui dépendoit de lui. Il me fit présent d'un Negre , qui étoit depuis long-tems son esclave , & dont il connoissoit la fidélité. Ce n'étoit point tant un valet qu'il avoit dessein de me donner , qu'un guide & un interprête , parce que cet Esclave avoit parcouru une grande partie du conti-

nent de l'Amérique, & qu'il sçavoit les principales Langues qui y sont en usage. Le Gouverneur ajouta à ce présent une somme d'argent considérable & quelques passeports en maniere de recommandation, pour me procurer une réception favorable de tous les Espagnols entre les mains desquels il pourroit m'arriver de tomber. Pour ce qui regardoit ma route & le tems de mon départ, il me marqua beaucoup de regret de ne pouvoir me donner d'éclaircissement ni de secours. Je fus obligé d'attendre à la Havana le passage de quelque vaisseau qui fit voile vers les Colonies Angloises, & de remettre toute la conduite de mon voyage au hasard. Deux mois se passerent dans cette attente: je les employai à l'étude de la sagesse, comme au seul moyen d'adoucir le chagrin d'un si long retardement, & de modérer l'impatiente ardeur que j'avois de rejoindre tout ce que mon cœur aimoit. Enfin le Ciel exauça une partie de mes desirs. Il amena un vaisseau de Saint-Domingo, qui portoit diverses marchandises dont il devoit faire le débit au long de la côte même où je souhaitois d'aborder. Je n'eus point d'autre grace à demander au Capitaine, que de me recevoir sur



son bord. Je partis avec mon Esclave. & les libéralités du Gouverneur d'Arpez, qui me fit promettre, en me conduisant au vaisseau, d'employer tout mon crédit auprès de Mylord Axminster pour le porter quelque jour à retourner dans l'Isle que je quittois.

Nous traversâmes heureusement le Canal de *Bahama*, & lorsque nous eûmes passé la pointe de la presqu'Isle de *Tegeste*, nous ne fîmes plus que cotoyer le rivage, en prenant terre dans tous les Ports & dans toutes les Habitations où le Capitaine pouvoit se défaire de ses marchandises. Nous mouillâmes d'abord dans quelques petits Ports Espagnols qui se rencontrent les premiers sur la côte; mais ce fut en vain que j'y demandai des nouvelles de ce que je cherchois. Je ne fus pas plus heureux dans une habitation de Presbitériens François, que nous trouvâmes plus loin. Ils ne connoissoient pas même le nom de Mylord. Cependant ils m'apprirent que quelques mois auparavant un vaisseau de leur Nation qui venoit de *Cuba* s'étoit arrêté pendant deux jours dans leur Rade, & qu'ils y avoient remarqué quelques Anglois qui ne paroissent point des personnes du commun : je suivis le pen-

chant que tous les malheureux ont à se flatter, & j'osai croire que c'étoit Mylord même & sa suite, dont on me parloit. Ces foibles raisons ne laissèrent point de relever extrêmement mon espérance. Nous gagnâmes de-là quelques petits Ports de la *Caroline* : mais quoique nous eussions affaire à des Anglois, de qui je devois attendre naturellement plus de lumieres, je n'en reçus aucune pendant l'espace de plus de cent lieues de côtes. Mes inquiétudes commencèrent à devenir plus fortes : j'avois peine à concevoir que Mylord qui ne cherchoit qu'à prendre terre dans un Port Anglois, en eût passé un si grand nombre sans s'arrêter. Ce qui redoubloit ma crainte, étoit la résolution du Capitaine Espagnol, qui m'avoit déclaré plusieurs fois que son dessein n'étoit pas d'aller plus loin que la Baye de *Chesapeak*. Mylord ne s'étant point arrêté à la *Caroline*, il y avoit apparence qu'il avoit poussé jusqu'à la *Virginie*, ou peut-être même jusqu'à l'extrémité de nos Colonies dans la *Nouvelle Angleterre* : & quel espoir pouvoit-il me rester de le rejoindre, si j'étois obligé de retourner sur mes pas avec le vaisseau Espagnol, ou d'attendre dans quelque Port désert & sans

nom la commodité d'un autre vaisseau qui ne pouvoit s'y rencontrer que par hasard ? Il fallut avancer pendant quelque tems avec ces allarmes. Nous avions déjà gagné les côtes de la Virginie , & nous approchions de la Baye de Chesapeake , lorsqu'à l'entrée même de cette grande Baye , dans un petit Port nommé *Risvey* , où notre Capitaine se proposoit de finir son voyage , j'appris enfin ce que je desirois si impatiemment d'entendre , c'est-à-dire que Mylord Axminster , fils de l'ancien Gouverneur de tous ces pays , y avoit abordé peu de mois auparavant ; que le vaisseau qui l'y avoit apporté ayant continué sa route vers le Nord , Mylord s'étoit pourvu d'une grande barque , avec laquelle il étoit entré dans la Baye pour se rendre à Jamestown , qui est une des principales villes de la Virginie ; qu'il y étoit arrivé heureusement avec sa suite , & que je pouvois compter absolument sur ce rapport , puisque je l'entendois faire par les personnes mêmes qui avoient conduit sa barque , & qui étoient revenues à Risvey peu de jours après lui avoir rendu ce service.

Je bénis le Ciel à la fin de ce récit ; & le transport de ma joie fut si visible ,

que tous ceux qui en furent témoins marquerent de l'admiration. J'observai que quelques-uns des principaux habitants du bourg paroissoient après cela me regarder avec plus d'affection, & qu'ils s'entretenoient en jettant les yeux sur moi, comme s'ils eussent pris quelque intérêt à ma personne. Je ne doutai point qu'ils ne fussent occupés à former leurs conjectures sur le sujet de mon voyage & sur celui de ma joie; je m'imaginai même, que la part qu'ils y paroissoient prendre venoit de quelque cause secrète que j'expliquai à l'avantage de Mylord Axminster. Je ne me trompois point. Ce Seigneur, qui avoit trouvé la mémoire de son pere & la sienne vivantes dans le cœur de ce petit nombre de bons Anglois, n'avoit pas balancé à se faire connoître d'eux, & à leur annoncer sa commission. Ils s'étoient soumis jusqu'alors au nouveau Gouvernement établi en Angleterre; mais c'étoit moins par choix & par inclination, que par un mouvement aveugle qui entraîne ordinairement le peuple sans examen & sans liberté : de sorte que n'ayant point d'intérêt particulier qui les attachât à la personne du Protecteur, ils ne firent point difficulté de reconnoître l'autorité



du Roi , & de rentrer promptement dans leur devoir , lorsqu'ils y furent rappelés par le fils de leur ancien Gouverneur , dont ils avoient autrefois suivi si volontiers les ordres. Cette petite habitation fut donc la première conquête que Mylord Axminster fit pour son Maître , & elle ne lui coûta que la peine de se nommer & de déclarer ses intentions. Il en obtint ensuite fort facilement tout ce qui lui étoit nécessaire pour gagner Jamestown ; les habitans n'eussent pas même refusé de le suivre en corps , & de former une compagnie pour sa défense , s'il eut cru avoir besoin de ce secours. Je fus informé de ce détail par toutes les personnes du bourg , auxquelles j'eus occasion de parler ; & je n'en trouvai point une seule qui ne fût disposée favorablement pour Mylord & pour moi-même.

Ils m'offrirent de me faire conduire aussi à Jamestown. J'acceptai leurs offres , & quittant le Capitaine Espagnol qui retournoit vers Saint-Domingo , je me remis entièrement à la bonne-foi de mes compatriotes. Ils m'accorderent une barque & quatre Matelots. Nous entrâmes dans la Baye , où le vent s'accorda mal , pendant quelque tems , avec

l'impatience de mes desirs. Cependant comme je n'appréhendois plus d'autre obstacle , je comptois pour rien un léger retardement. Lorsqu'étant à l'embouchure de la riviere de *Powhatam*, qui se décharge dans la Baye , & par laquelle il falloit remonter pour gagner Jamestown , qui est situé sur les bords , j'apperçus un vaisseau de guerre prêt à sortir de cette riviere , & qui paroissoit faire voile vers la grande mer. Je ne doute point que ce ne fut un vaisseau Anglois ; mais la joie que cette rencontre auroit pu me causer , se changea dans une crainte & une tristesse mortelles , aussitôt que je crus le connoître pour le vaisseau du Capitaine John Will.

Ma conjecture ne se trouva que trop certaine ; c'étoit le vaisseau de ce perfide. Hélas ! c'étoit lui-même ; & le frémissent que j'éprouvai tout d'un coup , m'annonça aussitôt que sa vue , le précipice où j'allois tomber. Mais pourquoi parler de mes propres périls ? Quelque inévitable que ma perte dût me paroître , le Ciel sçait que ce ne fut point la premiere pensée qui m'occupa. J'avois à m'alarmer pour quelque chose de plus cher & de plus précieux que ma vie & ma liberté. Le Capitaine Will ve-

noit de Jamestown ; il y avoit sans doute renconrré Mylord : un perfide ne l'est jamais à demi , je ne crus pas devoir douter un moment qu'il n'eût mis le comble à l'horrible traitement qu'il m'avoit fait , en achevant de me perdre dans la personne de ce Seigneur. Je ne voyois rien qui put l'en avoir empêché : son vaisseau étoit si bien armé , qu'il n'y avoit point d'apparence que Jamestown eut été capable de lui résister , de sorte qu'en supposant que le Vicomte eut été reçu dans cette ville aussi favorablement qu'à Riswey , il n'étoit pas vraisemblable qu'il eut pu se mettre assez tôt en état de défense pour repousser notre ennemi par la force. Je conclusois donc qu'il avoit été opprimé , & peut-être saisi par ce traître , qui le tenoit apparemment prisonnier sur son vaisseau , & qui le conduisoit en triomphe à Londres pour le livrer au Protecteur.

J'eus le tems de faire ces réflexions , à cause de l'éloignement du vaisseau. Elles me causerent toute la douleur qu'on peut s'imaginer. Cependant elles ne m'ôtèrent point la force & la liberté d'esprit dont j'avois besoin dans une si dangereuse conjoncture. C'est en quoi je puis dire que j'ai toujours été différent

des autres hommes, & ce que je puis nommer véritablement le fond de mon caractère. Je ne sçais si l'on trouvera qu'il y ait de l'ostentation à le publier; mais quand j'aurois quelque gloire à espérer de ces sortes d'aveux, elle m'auroit coûté trop cher pour me faire naître un sentiment aussi frivole que celui qu'on appelle vanité. Il est donc vrai que j'ai toujours sçu prendre assez d'empire sur mes peines pour conserver l'usage libre de ma raison; mais il ne l'est pas moins, que cette fermeté d'esprit qui a pu contribuer à la sagesse de ma conduite, n'a jamais servi de rien à la tranquillité de mon ame. Les malheureux peuvent être distingués communément en deux classes. L'une, de ceux qui succombent en quelque sorte sous le poids de leurs miseres, & qui y deviennent quelquefois moins sensibles, par cette raison même qu'ils n'y résistent point; à peu près comme un arbre est moins blessé par le vent, lorsqu'il cede à l'impétuosité de son souffle. L'autre classe est de ceux qui se roidissent contre le malheur, & qui parviennent aussi de cette maniere à en diminuer le sentiment; ne fut-ce que par cette raison que l'effort qu'ils font pour résister, oc-



cupant une partie de l'attention & de la force de leur ame , il lui en reste moins pour sentir ce qui doit l'affliger. Pour moi, je puis me placer dans une troisième classe , & je suis peut-être le seul individu de ma malheureuse espece. J'ai combattu toute ma vie contre la douleur , sans que mes combats aient jamais pu servir à la diminuer , mon ame ayant toujours eu assez d'étendue pour être capable tout à la fois , & de l'effort qu'il faut pour résister à l'infortune , & de l'attention qui la fait sentir. Je souffris donc mortellement de toutes les pensées qui m'agitoient ; mais je n'en fus point abattu jusqu'à ne pouvoir prendre une résolution. La première à laquelle je m'arrêtai sans balancer , fut de me livrer volontairement au Capitaine Will , si je pouvois découvrir que Mylord & sa fille fussent sur son vaisseau. Il n'y avoit point de prison , ni de sort cruel qui ne parussent doux si je les partageois avec eux. Mais comme je n'étois point absolument certain de leur malheur , je crus qu'il falloit employer l'adresse pour m'en éclaircir. J'avois heureusement changé d'habits dans l'Isle de Cuba. Il me parut facile d'achever de me déguiser , en défigurant mon visage. Je fis

l'ouverture de mon dessein aux Matelots qui me servoient de guides. Ils consentirent volontiers à me rendre service. Je pris de l'un d'eux une mauvaise perruque, dont je me couvris la tête ; & m'étant sali le visage & les mains avec la vase qui étoit au fond de la barque, je me mis dans un état qui n'auroit pas permis à mes meilleurs amis de me reconnoître. Ensuite, n'appréhendant plus de paroître aux yeux du Capitaine Will, je priai mes Matelots de me conduire droit au vaisseau. Nous nous en approchâmes à la portée de la voix. J'aperçus le Capitaine qui étoit sur le pont. Il nous fit signe de la main de nous approcher davantage ; & le tems étant devenu fort doux, nous n'eûmes pas de peine à gagner le pied des échelles. Mon dessein étoit de monter sur le vaisseau moi-même. Cependant je fis reflexion, que ce seroit une imprudence, supposé que Mylord n'y fut point ; & j'aimai mieux m'en éclaircir d'abord par le rapport de mes compagnons, étant toujours libres, à leur retour, de suivre la résolution que j'avois prise, si ce cher Seigneur étoit dans les prisons du Capitaine. J'instruisis en peu de paroles le plus sensé de mes Matelots, & j'attendis  
l'éclaircissement

l'éclaircissement de mon sort dans la barque, pendant qu'il alloit subir les interrogations du Capitaine. Il revint en moins de quatre minutes. Consolez-vous, me dit il, Mylord est sans doute en sûreté, car le Capitaine ignore ce qu'il est devenu. Je suis trompé s'il ne le cherche, ajouta le Matelot. Il m'a demandé d'un air chagrin si je n'avois pas entendu parler de lui. Il a voulu sçavoir où nous allons & d'où nous sommes partis. Je l'ai satisfait, & il m'a ordonné de me retirer.

Ce récit fit renaître l'espérance & la joie dans mon cœur. Nous ne perdîmes point un moment pour nous éloigner. Le seul chagrin qui me resta jusqu'à Jamestown, me vint du souvenir de Madame Lallin, que je croyois toujours entre les mains de son ravisseur. Je la recommandai de nouveau à la protection du Ciel, & quoique je destinasse ma vie au service de Mylord & de sa fille, je sentis que la reconnoissance me l'auroit fait exposer volontiers pour secourir cette Dame. Nous arrivâmes enfin à Jamestown. En arrivant, il nous apparut qu'il y avoit quelque confusion sur le Port, & que les habitans y étoient dans l'attente de quelque événement extraor-

dinaire. Une grande partie d'entr'eux vint avec empressement jusqu'au bord du rivage pour y recevoir notre barque; & je remarquai qu'ils témoignèrent de la surprise, de n'y appercevoir qu'un inconnu, avec un Negre & quatre Matelots de Riswey. Ils nous demanderent si nous n'avions point rencontré le vaisseau du Capitaine Will; & ils n'ajoutèrent rien à cette question. J'entrai dans la ville, sans pouvoir m'assurer encore si je pouvois les regarder comme nos amis, sans avoir osé les interroger sur ce qu'il m'importoit le plus de sçavoir. La crainte de nuire aux intérêts de Mylord par quelque indiscretion, me fit prendre un nom différent du mien. Je feignis d'être amené à Jamestown, par des raisons de commerce, & je me logeai dans une maison fort simple, en prenant la précaution de me faire accompagner par mes quatre Matelots que je voulois ne pas perdre de vue, jusqu'à ce que je visse plus clair parmi tant d'obscurités.

L'Anglois chez lequel je me trouvai logé, étoit heureusement un zélé Royaliste, qui gémissoit de ce qui s'étoit passé tout récemment à Jamestown. A peine fus-je entré chez lui, que m'épargnant



l'embarras de l'interrogen, il me demanda lui même si j'étois informé de ce qui venoit d'arriver, & ce que je pensois du nouveau Gouverneur d'Angleterre. Il me fit cette question d'un air à me faire pénétrer dans ses desirs. Je lui fis une réponse dont il fut satisfait; de sorte que ne gardant plus de mesures dans le reste de notre entretien, il s'emporta avec violence contre le Protecteur & le Parlement, & sur-tout contre le Capitaine Will. Je pris occasion de ses invectives contre le dernier, pour me faire instruire de ce qu'il avoit fait à Jamestown. Voici ce que je pus recueillir de son récit.

Mylord Axminster étoit arrivé heureusement dans cette ville deux mois auparavant. Il n'y avoit pas trouvé moins de penchant à la soumission, qu'à Riswey. Le Gouverneur & le plus grand nombre des habitans l'avoient reçu avec le même zèle qu'ils eussent pû marquer pour la personne du Roi. Il avoit passé quinze jours dans cette ville, occupé à prendre des mesures pour ramener le reste du pays à l'obéissance, & se croyant sûr en particulier de la fidélité de ceux de Jamestown, il en étoit sorti pour se rendre à *Powhacam*, qui est une ville con-

fidérable, située comme Jamestown sur la rivière qui porte son nom, mais beaucoup plus enfoncée dans les terres. Il y trouva la même facilité à se faire reconnoître en qualité de Gouverneur pour le Roi Charles : de sorte que son entreprise eut réussi par-tout paisiblement, s'il n'eut point eu d'autre obstacle que de la part des habitans du Pays. Les choses étoient en cet état, lorsque le vaisseau du Capitaine Will étoit arrivé à l'impourvu au Port de Jamestown. J'ai déjà dit qu'il étoit trop bien armé pour trouver beaucoup de résistance dans une ville qui ne s'attendoit point d'être attaquée, quoiqu'elle soit d'ailleurs une des plus fortes places du pays. Le Gouverneur avoit été contraint d'ouvrir ses portes au Capitaine, ce qu'il avoit fait avec d'autant moins de regret, que ne s'attendant point d'avoir long-tems un si mauvais Hôte, il espéroit de se retrouver après son départ dans la liberté de retourner à son devoir & de suivre ses inclinations. Mais s'il étoit sincèrement attaché aux intérêts du Roi, avec le plus grand nombre de ses habitans, il s'en trouvoit néanmoins quelques-uns qui étoient dans d'autres sentimens. Ceux-ci ne tarderent point

à découvrir à John Will l'arrivée de Mylord & le progrès des affaires du Roi. C'étoit tout ce que ce perfide desiroit d'apprendre, & ce qui l'avoit porté à venir de la Jamaïque à la Virginie, pour se faire un mérite en Angleterre de son zele pour le Protecteur. il fit donc au Gouverneur & aux Habitans de Jamestown des reproches fort vifs de leur changement, & il se hâta de prendre des mesures pour opprimer l'ennemi de la République d'Angleterre.

Pendant ce tems Mylord étoit tranquille à Powhatan; & cette Ville étant beaucoup moins capable de défense que Jamestown, rien n'étoit plus facile que de l'y surprendre. Le Capitaine Will fit prendre terre à deux cens hommes, de troiscens qu'il avoit sur son vaisseau; il se mit à leur tête, sans perdre un moment, & il se fit conduire par terre à Powhatan. C'étoit fait sans doute de Mylord, qui ne pouvoit échapper de ses mains, s'il eût été pris au dépourvû. Mais le Gouverneur de Jamestown eut la générosité de lui dépêcher secrètement un de ses domestiques, pour l'avertir du péril qui le menaçoit. Quelque diligence que put faire ce Messager, il eut beaucoup de peine à prévenir

Jonh Will, de sorte que ce ne fut point sans un secours particulier du Ciel, que le Vicomte trouva le tems & le moyen de s'éloigner de la ville avec sa suite. Il n'avoit point d'autre voie de salut à choisir, étant destitué d'armes, & hors d'état de résister à deux cens hommes de troupes réglées. Will eut ainsi le regret d'avoir fait une démarche inutile. Cependant il n'épargna rien pour découvrir les traces de Mylord, & il employa plus de quinze jours à le faire chercher, soit à Powhatan, soit aux environs. Voyant qu'il n'en pouvoit avoir de nouvelles, il revint à Jamestown, où il demeura encore plus d'un mois à continuer ses recherches, & à envoyer une partie de ses Soldats de différens côtés. Enfin s'imaginant que Mylord auroit peut-être regagné la mer pour prendre la route d'une autre Colonie, il prit le parti de quitter Jamestown, & de le chercher dans tous les établissemens des Anglois. J'avois rencontré son vaisseau le jour même de son départ. Pour la confusion que j'avois remarqué sur le Port en arrivant, elle venoit de deux causes, du départ de John Will, dont il y avoit peu d'habitans qui ne ressentissent beaucoup de joie, & de



l'espérance qu'ils avoient en voyant venir ma barque au long de la riviere, que ce pourroit être Mylord qui avoit évité heureusement son ennemi, & qui prenoit assez de confiance en eux pour retourner dans leur ville.

Si je trouvai quelque chose de consolant dans ce récit, parce qu'il m'assuroit du moins que le Vicomte étoit hors du péril, il y avoit aussi de quoi me causer beaucoup d'inquiétude & de chagrin. Après une course si longue & tant de recherches, je n'étois gueres plus avancé qu'en quittant l'Isle de Cuba; car je n'étois pas moins incertain de la route que je devois prendre, & du succès que je pouvois espérer. Je m'informai si Mylord avoient eu quelque relation de confiance & d'amitié avec quelque habitant de Jamestown. On me nomma plusieurs personnes qu'il avoit vûes particulièrement; mais on m'en nomma un trop grand nombre pour me pouvoir persuader qu'il les eut mis tous dans sa confiance; & la crainte de commettre une indiscretion, en m'ouvrant trop légèrement, me fit prendre la résolution de quitter cette ville sans m'être ouvert à personne. Je pris le chemin de Powhatan avec mon Es-

clave, me flattant que si j'avois quelques lumières à attendre sur le lieu de la retraite que Mylord avoit choisi, c'étoit dans la dernière ville d'où il étoit parti avec sa famille. Je fis cette route bien tristement. Mes espérances, dont j'avois cru le terme si proche à Riswey, sembloient s'être reculées à l'infini. Ce qui m'en restoit étoit même si foible & si confus, qu'il se changeoit tous les jours en crainte, & dans certains momens en désespoir. L'Amour occupoit toujours le premier rang dans mon cœur; mais ce n'étoit point ses douceurs qu'il me faisoit sentir. L'impatience de rejoindre Mylord y tenoit une place à peu près égale. Madame Riding venoit ensuite. Il s'y mêloit aussi de l'inquiétude pour la malheureuse Madame Lallin; & tous ces sentimens étoient accompagnés de mes desirs & de mes vœux ordinaires pour le repos d'une vie tranquille & propre à l'étude de la sagesse. De sorte que voyant s'éloigner de plus en plus les seules choses qui pouvoient me satisfaire, je sentois souvent mon courage prêt à m'abandonner, sans rien trouver hors de moi qui fût capable de le soutenir.

*Iglou*, c'étoit le nom de mon Esclave,  
avoit

avoit vécu assez long-tems avec moi pour connoître la situation de mon ame, & il m'étoit assez affectionné pour entrer dans mes peines. La grande connoissance qu'il avoit de toute cette partie de l'Amérique, & son adresse que j'avois mise plus d'une fois à l'épreuve, étoient mes seules ressources. Je l'en avertissois souvent pour l'exciter à me servir avec zele, & je lui faisois espérer des récompenses proportionnées à ses services. Nous arrivâmes à Powhatan. La retraite de Mylord & les recherches du Capitaine y faisoit encore l'entretien de tout le monde. Je gardai en arrivant les mêmes mesures qu'à Jamestown, m'informant sans éclat de la maniere dont les choses s'étoient passées, & cherchant à recueillir des discours publics quelque motif d'espérance & quelque règle de conduite. Chacun plaignoit Mylord, & parloit diversement du chemin qu'il avoit pris; mais il n'y avoit rien de favorable à conclure de cette diversité. Il me vint à l'esprit que si Mylord avoit fait confidence de sa route à quelqu'un, ce devoit être à un Gentilhomme Anglois, chez lequel il étoit logé avec sa famille à Powhatan. Je ne perdís pas un moment pour former une liaison

étroite avec ce Gentilhomme, & voyant qu'il faisoit quelque difficulté de s'ouvrir à moi par un excès de discrétion, je l'excitai à la confiance, en lui apprenant ce que j'étois à Mylord, & les raisons qui me faisoient prendre tant d'intérêt à son sort. Enfin cette voie me réussit, & c'étoit la seule de laquelle je pusse attendre un heureux éclaircissement.

J'appris de cet honnête-homme ce qui n'étoit connu que de lui, & ce qu'il eut continué de cacher à tout autre qu'à moi. Non-seulement il avoit rendu à Mylord tous les services du zèle & de l'amitié pendant son séjour à Powhatan; mais à la première nouvelle de l'arrivée du Capitaine Will, il s'étoit chargé du soin de son évasion & de celui de sa sûreté. Il lui avoit conseillé de prendre par terre le chemin de la Caroline, & l'ayant d'abord conduit lui-même à un bien de campagne qu'il avoit à quelque distance de Powhatan, il lui avoit fait trouver sur le champ des voitures & des provisions pour cette route, avec deux guides fideles, qui connoissoient parfaitement le pays. Il avoit eu deux raisons de donner ce conseil à Mylord; l'une étoit pour l'approcher des



Espagnols, chez lesquels il seroit plus à portée de chercher un asyle, s'il y étoit contraint par la fureur de ses ennemis ; l'autre avoit été l'espérance de faire prendre le change au Capitaine Will, qui ne s'imaginoit point que le Vicomte fût retourné sur ses pas, & qui continueroit sans doute à le chercher vers le Nord, lorsqu'il auroit perdu l'espoir de le trouver dans la Virginie. Mylord étoit parti avec sa fille & Madame Riding, accompagné de six Gentilhommes Anglois, de huit Domestiques & de ses deux Guides, ce qui lui composoit une suite de seize personnes. Vous le trouverez infailliblement, me dit son libérateur, ou à Warwick, qui est de ce côté-ci la premiere habitation de la Caroline ou du moins à. . . . s'il a jugé à propos de pénétrer davantage dans le pays.

Après ces heureuses nouvelles, je ne demeurai à Powhatan qu'aussi longtemps qu'il falloit pour acheter deux chevaux, & comptant sur les promesses d'Iglou, qui s'engagea à me conduire sûrement à Warwick, je refusai d'accepter un autre Guide qui me fut offert par le Gentilhomme Anglois. Je lui demandai en partant ce qu'il pensoit de

la disposition des Habitans du Pays, & s'il croyoit que Mylord pût y retourner avec sûreté. Il me répondit qu'il ne connoissoit personne dans la ville qui ne fût disposé à rentrer dans l'obéissance du Roi, & qu'il portoit le même jugement du reste de la Province, mais qu'il craignoit qu'on n'osât se livrer à ses véritables sentimens, tant que le vaisseau du Capitaine Will tiendrait tout le Pays dans le respect & dans la contrainte: que le dessein de Mylord étoit de former s'il pouvoit un corps de troupes dans la Caroline, & de chercher ensuite l'occasion de rejoindre le Capitaine, & de lui faire payer la frayeur qu'il lui avoit causée à Powhatan. Je partis, suivi du seul Iglou. Nos chevaux étoient vigoureux. Ayant à traverser un pays désert & d'une assez longue étendue, nous prîmes des provisions pour la plus grande partie du chemin.

Je jugeai par mes incommodités qu'il me fallut essuyer sur la route, de celles que Mylord & sa chère famille avoient dû souffrir avant moi. Il est vrai qu'ayant deux chariots couverts, ils avoient pu passer moins durement les nuits, & se mettre du moins à l'abri des injures de l'air. Pour moi, qui étoit privé de cette

douceur , je me trouvai obligé de m'arrêter aussitôt que l'obscurité commençoit , & de choisir pour lit le gazon le plus commode que je pouvois appercevoir. Je me croyois trop heureux lorsque je découvrois quelque arbre dont le feuillage étoit propre à me servir de couverture. Iglou m'offroit tous ses habits pour me garantir du moins de l'excessive fraîcheur de la nuit ; mais je m'obstinai à les refuser par un sentiment d'humanité. Je ne voyois point que ma qualité de Maître lui fît perdre celle d'homme , ni qu'elle pût lui ôter par conséquent le droit naturel qu'il avoit à des secours qui lui étoient aussi nécessaires qu'à moi. Nous avançâmes ainsi pendant quelque tems au travers de mille difficultés , & nous gagnâmes les Montagnes *Apalaches*. Quoique j'ignorasse absolument la disposition des lieux , je ne laissai point de m'appercevoir qu'Iglou me faisoit tourner beaucoup vers le Couchant , & que nous laissions la Caroline un peu trop sur la gauche. Je lui en demandai la raison. Il m'expliqua la nécessité qu'il y avoit de prendre au long des montagnes, pour éviter des marais impraticables que nous aurions rrouvé devant nous. Cette chaîne

de monts & de rochers , qu'on appelle Apalaches , regne au long des Colonies Angloises pendant une espace immense, & les sépare de quantité de peuples barbares qui habitent le milieu du continent. Mais quoiqu'elle soit assez haute pour fermer presque continuellement le passage , elle s'abaisse en quelques endroits , jusqu'à se diviser par des vallées profondes & étroites , dont les divers détours forment des gorges & des voies de communication. Nous en traversâmes un grand nombre. Je remarquai qu'Iglou n'approchoit jamais de ces ouvertures sans jeter les yeux de côté & d'autre , avec une attention inquiète. Il évita plus d'une fois de répondre aux questions que je lui fis sur son inquiétude , & son silence fit naître enfin la mienne. J'exigeai absolument qu'il s'expliquât. Vous le voulez , me dit-il d'un air sérieux , vous en serez peut-être moins tranquille. Ces embouchures nous exposent toujours à quelque péril. Quoique les Sauvages qui habitent de l'autre côté des montagnes ne soient pas cruelles & sanguinaires , ils sont adonnés presque tous au vol & à la rapine. Vous ne seriez point en sûreté s'ils nous appercevoient. Cet avis fit un effet ter-



rible sur moi; je sentis frémir tous mes membres. Croyez-vous, répondis-je aussitôt, que Mylord soit venu par cette route? Il me dit qu'il n'en doutoit point, si ses guides lui avoient fait prendre la plus courte & la plus commode. O Ciel! m'écriai-je, vous sçavez pourquoi j'implore votre secours. En effet, j'étois bien éloigné de faire tomber mes craintes & mes vœux sur moi-même. Je ne fus plus occupé que du danger de ce que j'aimois, & je n'avançai qu'en tremblant, & en faisant mille questions à Iglou sur le naturel des Sauvages, & sur la manière dont ils en usoient avec leurs prisonniers.

Il connoissoit parfaitement leurs usages, étant né lui-même parmi ces peuples, mais dans un quartier plus éloigné. Il s'efforça de me rassurer. Cependant, après quelques jours de marche nous découvrîmes tout d'un coup un corps d'environ cent Sauvages, qui venoient du fond d'une vallée, & qui ne pouvoient continuer leur chemin sans croiser le nôtre. Iglou, tout ému, me conjura d'arrêter. Je me charge de votre sûreté, me dit-il, mais il faut que vous tâchiez d'y contribuer, en vous cachant soigneusement. Il me fit mettre pied à

terre, & m'ayant fait avancer vers quelques buissons qui étoient à notre droite, il me recommanda de my tenir avec nos chevaux jusqu'à son retour. Ne quittez point ce poste, reprit-il, parce que tant que je serai assuré que vous y êtes, j'aurai l'adresse d'en éloigner les Sauvages. Ne vous allarmez pas non plus de mon retardement, quand vous devriez passer ici deux ou trois jours à m'attendre. En parlant il se dépouilloit de ses habits; & je fus surpris en un moment de le voir nud, avec l'air & la forme d'un Sauvage. Il me pria encore d'être sans inquiétude, & de compter sur sa fidélité. Je le laissai faire, sans lui demander même quel étoit son dessein. Il me quitta, en baisant mes mains, pour me donner un témoignage d'affection. Je demurai seul, assis derrière les buissons qui me couvroient entièrement, & tenant moi-même les rênes de nos deux chevaux. Je ne veux point déguiser mes craintes, elles étoient extrêmes; mais je prends le Ciel à témoin, que ce n'étoit point mon propre danger qui m'occupoit. Je n'avois devant les yeux que Mylord & Fanny. Quel devoit être leur sort, s'ils avoient eu le malheur de tomber sans précaution dans

le précipice qu'on m'alloit faire éviter ! Tout mon sang se glaçoit à cette pensée. Loin de vouloir fuir des mains des Sauvages , je me serois livrée mille fois à eux , si j'eusse pû m'assurer que Mylord ne se fût point échappé du même danger.

Je perdis Iglou de vue , & je passai le reste du jour dans la situation où il m'avoit laissé. J'étois accablé d'un mortel ennui , lorsque je l'entendis revenir dans l'obscurité. Il eut soin de me faire entendre sa voix , pour prévenir la frayeur que son approche m'auroit pû causer. Eh bien , Iglou , lui dis-je , que vas-tu m'annoncer ? Mylord & Fanny sont-ils la proie de quelque Sauvage , & faut-il avoir le même sort ? Il voulut en vain me dissimuler ses propres soupçons ; j'entrevis son embarras , & je lui ordonnai d'être sincère. Il me répondit que le péril étoit passé pour moi ; que les Sauvages avoient pris une autre route , sur de faux avis qu'il leur avoit donnés , & que si nous en avions encore quelques-uns à craindre , ce ne seroit plus assurément les mêmes : mais puisque je voulois être informé de la vérité , il y avoit lieu de croire que Mylord avoit été moins heureux que moi. Je me suis

mêlé, continua-t-il, avec les Sauvages, & n'ayant point eu de peine à reconnoître leur Nation, je ne leur ai pas non plus caché la mienne. J'ai fait semblant de m'être égaré depuis quelque tems dans ces lieux, & d'avoir besoin qu'ils m'apprirent par où je devois retourner à mon habitation. Ils m'ont rendu le service que je leur demandois, mais ils ont voulu sçavoir avant que de me quitter, si je n'ai pas rencontré quelques prisonniers qui se sont échappés de leurs mains depuis plusieurs jours. Ils ne m'ont point dit ce que c'est que ces prisonniers, & je n'ai osé les presser de me l'apprendre, de peur de me rendre suspect : j'ai profité seulement de cette ouverture pour éloigner de vous le péril, en leur faisant entendre que j'ai rencontré effectivement ce qu'ils cherchent, du côté opposé à celui où nous allons. Ils ont pris aussitôt le chemin que je leur ai montré. Mais pour m'exprimer sincèrement, ajouta Iglou, je tremble que les prisonniers dont ils ont parlé ne soient Mylord & sa suite, car je juge par quelques-unes de leurs réponses, qu'ils n'ont point de guerre avec leurs voisins. Ce bon esclave m'exhorta là-dessus à ne pas perdre de tems pour nous éloi-



gner, & à profiter même de la nuit, qui n'étoit point si obscure qu'elle pût nous empêcher d'avancer.

Ce récit me jeta dans une consternation inexprimable. Ah ! Iglou, lui dis-je, il n'est pas question d'aller plus loin, ni de quitter ce lieu sans être assuré de ce que je dois craindre ou espérer pour Mylord. Il faut le chercher, dussai-je y perdre la vie & la liberté. Aide-moi, comme tu as déjà fait, & dis moi quelle consolation tu peux me donner ? Il me confessa que son embarras égaloit le mien, & qu'il lui étoit impossible de deviner de quel côté nous devons commencer nos recherches. Si Mylord est encore accompagné de ses Guides, me dit-il, il y a de l'apparence qu'il aura repris son chemin vers la Caroline ; mais s'il n'a personne avec lui pour le conduire, je ne vois rien qui puisse régler nos conjectures sur sa route. Tout étoit en effet si obscur & si désespérant dans la conduite que je devois tenir, que je n'y voyois pas le moindre jour. La situation où je devois m'imaginer qu'étoit Mylord, étoit un autre abîme qui mettoit toutes mes idées en confusion : car s'il étoit vrai qu'il se fût échappé des mains des Sauvages, après avoir eu le

malheur d'y tomber, dans quel état avoit-il pu se trouver en fuyant? Devois-je penser qu'il eut conservé ses voitures, sa suite, ses provisions? Etoit-il même vraisemblable qu'il eut pu sauver Fanny & Madame Riding? Cette dernière réflexion me pénétrait jusqu'au fond de l'ame. O Dieu! répétois-je à tout instant, votre protection auroit-elle manqué à Fanny? L'auriez-vous abandonnée dans le plus horrible de tous les dangers.

Je me persuadai, après y avoir pensé long-tems que si Mylord s'étoit sauvé avec sa suite, il ne devoit pas être fort éloigné du lieu où je me trouvois. Les Sauvages ne l'eussent pas cherché de ce côté, s'ils n'eussent eu quelque raison de croire que c'étoit par-là qu'il avoit choisi sa route. Et raisonnant sur les mesures qu'il pouvoit avoir pris, pour éviter leurs poursuites, il me paroissoit qu'il avoit dû penser d'abord à se cacher plutôt qu'à s'écarter, parce que l'un lui auroit été plus difficile que l'autre dans un pays qu'il ne connoissoit point. Ce fut le Ciel, sans doute, qui m'inspira ce raisonnement. Ah! ce fut le Ciel, je lui en rends grâces encore aujourd'hui, car c'étoit fait sans cela de tout

ce qu'il y avoit d'aimable & de vertueux sur la terre. Dieu dans quelle description suis-je obligé d'entrer ici ? & comment mes Lecteurs croiront-ils , après l'avoir lue , qu'il puisse me rester quelque chose de plus triste & de plus attendrissant à leur raconter dans ces Mémoires.

Je fis entrer Iglou dans ma pensée , & nous étant déterminés à ne pas quitter le lieu où nous étions , sans en avoir parcouru toutes les parties, nous attendîmes impatiemment la fin de la nuit pour commencer notre recherche. Nous montâmes à cheval à la pointe du jour , & , nous visitâmes exactement tout ce qui avoit la moindre apparence d'être propre à servir de retraite. Vallées , bois , haies épaisses , nous ne laissâmes rien à parcourir & à examiner dans un circuit de plus de quatre ou cinq lieues. Nous ménageâmes si peu nos chevaux , que malgré l'ardeur du soleil qui se faisoit vivement sentir , nous les tînmes en action pendant la plus grande partie du jour , & ce ne fut qu'à la fin de l'après midi , que les croyant épuisés de fatigue , & ne pouvant plus résister nous-mêmes à la nôtre , nous prîmes le parti de nous arrêter dans des bruyeres assez hautes pour y prendre quelque rafraî-

chiffement. Je me couchai sur l'herbe , qui étoit fort épaisse , moins abattu par l'exercice violent que je venois de faire , que par la méditation continuelle de mon infortune. Iglou s'occupoit à quelques pas de moi du soin de nos chevaux , ou à me préparer quelque nourriture. Je fus étonné de le voir se courber tout d'un coup & venir vers moi en rempant sur ses mains. Bon Dieu , lui dis-je , avec un abattement de cœur , qu'y-a-t il de nouveau , Iglou ? qu'as-tu découvert ? Il me répondit qu'il venoit d'appercevoir quelques Sauvages dans l'endroit le plus épais de la bruyere ; mais qu'en tenant la même conduite que nous avions observée la veille , il espéroit que nous pourrions non-seulement éviter leur rencontre , mais tirer peut-être d'eux quelque utile éclaircissement. Il me recommanda de demeurer dans la situation où j'étois. Nos chevaux étoient derriere quelques arbres , où il les avoit placés à la fraîcheur pour les remettre de la chaleur qu'ils avoient essuyé , de sorte que ne voyant point de changement à faire pour eux ni pour moi , il se hâta de se dépouiller de ses habits pour joindre promptement les Sauvages. Il ne fut point absent plus



d'un quart-d'heure, au bout duquel je le vis revenir, accompagné d'un homme nud comme lui, mais qui avoit la peau du corps beaucoup plus blanche. J'osai me flatter pendant un moment qu'il m'apportoit d'heureuses nouvelles, & qu'un Sauvage qui le suivoit si tranquillement ne pouvoit être notre ennemi. Hélas ! dois-je donner le nom d'heureuses aux nouvelles qu'il m'apportoit ? qu'on lise & qu'on en juge.

Cet homme nud, que je prenois pour un Sauvage, s'approcha de moi avec lui. Il me regarda fixement, sans que ni l'un ni l'autre prononça une parole. Enfin il se jeta à mon col, & me serra de toute sa force. C'est M. Cleveland ! Je me dégageai de ses bras, & ne sachant quel jugement je devois porter de son action, je lui demandai d'un ton ému, qu'il étoit ; & puisque je le reconnoissois pour Anglois à son langage, par quelle aventure il se trouvoit nud dans cette région déserte. Vous ne me reconnoissez pas, reprit-il, en versant des larmes ? Ah ! suivez-moi donc, & venez reconnoître l'infortuné Vicomte d'Axminster qui vous attend à cent pas d'ici : venez reconnoître sa fille, Madame Riding, & une partie des Offi-

ciers qui les ont suivis depuis Rouen , & parmi lesquels vous devez aussi vous souvenir de m'avoir vu. Le cher nom de Mylord d'Axminster , celui de sa fille & de Madame Riding ; l'assurance de n'être qu'à cent pas d'eux , & d'en être déjà attendu ; l'amour , l'amitié , la reconnaissance , que sçais-je ? tout ce qu'il y eut jamais de tendre & de touchant se fit sentir si vivement à mon cœur , que ne pouvant soutenir tant d'émotion , je tombai sans mouvement & sans connaissance. Cependant mes esprits ne tarderent point à revenir. J'ouvris les yeux , & considérant un moment celui qui m'avoit parlé , je le reconnus pour M. Youngster , l'Ecuyer de Mylord. A peine eus-je la force d'ouvrir la bouche , & de lui tendre les bras , couché encore comme j'étois. Je vous reconnois , lui dis-je , d'une voix foible , vous êtes Youngster , l'Ecuyer de mon cher Seigneur & de mon cher pere. Ah ! que m'avez-vous dit ? Où le retrouverai-je ? Hâtez-vous de m'y conduire. Et Fanny , ajoutai-je , en pouvant à peine prononcer ce nom ? ne me flattez-vous pas ? reverrai-je Fanny ? Mon trouble étoit si grand , que joint à l'épuisement où je me trouvois de l'exercice du jour ,  
&

de n'avoir point encore pris de nourriture , je fus obligé de me faire soutenir par Iglou , tandis que M. Younster me fit sa réponse.

Il me dit que loin de me flatter , il me déclaroit qu'il n'avoit qu'un récit horrible à me faire , & d'affreuses nouvelles à m'annoncer : que j'en apprendrois mieux toutes les circonstances de la bouche même de Mylord , mais qu'en attendant il croyoit devoir me prévenir sur l'état où je l'allois trouver avec le reste de sa suite , qui se réduisoit à un fort petit nombre de personnes : qu'ayant été trahi par ses Guides , attaqué par une troupe de Sauvages , & fait prisonnier malgré la résistance de ses gens , dont la plupart avoit péri en le défendant , il avoit passé environ quinze jours dans l'habitation de ses farouches vainqueurs : qu'on l'avoit dépouillé non-seulement de son équipage , mais de tous ses habits , lui , Fanny , Madame Riding , & tout le monde qui lui restoit : qu'ils avoient été obligés de se faire eux-mêmes des ceintures d'herbes & de roseaux ; & de composer pour les Dames & pour les deux femmes qui étoient auprès d'elles de misérables tuniques de la même matiere , qui suffisoient à

peine pour mettre leur pudeur en sûreté : que les Sauvages ne les ayant pas traités d'ailleurs avec dureté , & ne les ayant pas même gardés avec contrainte, ils avoient jugé à propos , suivant l'avis de Mylord, de prendre le tems de la nuit pour se mettre en liberté : qu'ils avoient pris des mesures si justes , que leur évasion n'avoit point été apperçue : qu'il y avoit quatre jours entiers qu'ils étoient partis de l'habitation , mais qu'ils ne s'en croyoient pas fort éloignés, parce qu'ils n'avoient osé jusqu'alors marcher que la nuit, & que dans l'état où ils étoient, leur marche n'avoit pu être que fort lente : que Mylord affectoit de supporter son malheur avec courage, & consoler ceux qui l'accompagnoient, mais qu'il n'étoit que trop aisé de voir qu'il étoit pénétré jusqu'au fond du cœur : qu'il avoit pris la peine jusqu'alors de porter lui-même Fanny dans ses bras , pour lui épargner la fatigue de la marche , & qu'il avoit refusé constamment de laisser ce soin à ses Domestiques qui ne pouvoient retenir leurs larmes en le voyant ainsi marcher à leur tête : qu'ils avoient été assez heureux pour se munir de quelques provisions en quittant le Sauvages ; mais que n'ayant pu être for



abondantes , il falloit s'attendre à les voir bientôt manquer. Enfin que si j'étois assez revenu de ma foiblesse pour être en état de marcher : il alloit me conduire vers Mylord , qui me verroit fans doute avec plaisir : que c'étoit par son ordre qu'il étoit venu , pour s'assurer si c'étoit en effet moi-même qui le cherchois , comme l'esclave le lui avoit fait entendre : qu'il en doutoit encore , non-seulement parce qu'Iglou ne prononçoit point exactement mon nom , mais beaucoup plus à cause du peu d'apparence qu'il y avoit que je pusse me trouver en Amérique , moi qu'on croyoit marié à Rouen avec Madame Lallin.

J'écoutois ce discours avec une consternation qui me rendoit immobile. Aussitôt que M. Youngster eût cessé de parler , je lui pris la main , que je serrai sans rien répondre ; & quoique je me sentisse si foible , que j'avois toujours besoin d'être soutenu , je me mis en chemin vers l'endroit où étoit Mylord , en continuant de m'appuyer sur Iglou. M. Youngster marchoit devant moi. Nous arrivâmes en un moment à la Bruyere. Elle étoit mêlée de quelques arbrisseaux , ce qui lui donnoit l'appar-

rence d'un petit bois. Je n'apperçus d'abord personne , quoique mes regards se répandissent de tous côtés avec une avidité extrême. Enfin M. Youngster m'ayant fait tourner autour d'un buisson qui faisoit le coin de l'endroit le plus touffu de la bruyere , je découvris un spectacle qui m'eût fait mourir mille fois de pitié & de douleur , si je n'eusse été prévenu. J'apperçus Mylord nud , étendu sur l'herbe , & la tête appuyée languissamment sur sa main. Il avoit trois de ses Domestiques assis auprès de lui , qui se leverent en me voyant. Il voulut faire la même chose ; mais le prévenant avec un mouvement tout passionné , je me jettai à genoux auprès des siens , & je les embrassai avec une ardeur que nul autre que moi n'a jamais sentie. Ciel ! vous en fûtes témoin. Oh ! qu'il se passa en un instant d'étranges choses dans mon ame.

Mylord ne s'opposa point à cette vive effusion de ma douleur & de ma tendresse , mais il ne me dit rien. Je levai la tête , après l'avoir tenue ainsi penchée pendant quelques momens , & je tournai mes yeux sur les siens. Je remarquai quelques larmes qui couloient le long de ses joues. Son visage me parut pâle

& défait. Il me regardoit aussi sans rompre le silence, comme s'il eut été incertain de la maniere dont il devoit en user avec moi. Cet embarras, dont il ne m'étoit que trop aisé de connoître la raison, me causa un mortel redoublement de tristesse. Je ne pûs retenir mes plaintes. Ah ! Mylord, lui dis-je, m'avez-vous fermé votre cœur, & me refuserez-vous une légère marque de bonté & de tendresse lorsque je viens la chercher au bout du monde, avec le dessein d'y mourir à vos pieds ? Hélas ! que vous ai-je fait ? & comment tant de respect & d'attachement ne sert-il qu'à m'attirer votre haine ? Je m'efforce en vain d'en dire davantage : des sentimens tels que les miens ne pouvoient s'exprimer par des paroles. Mylord connut aisément que ma douleur n'étoit point contrefaite. Il me tendit la main. Je ne vous hais pas, me dit-il, & je suis persuadé que mon malheur vous cause une sincere compassion. Apprenez - moi par quel hasard vous vous trouvez dans cette solitude. Je lui fis connoître, autant que je le pûs, dans le désordre où j'étois, que ce qu'il appelloit un effet du hasard, en étoit un de ma tendresse immortelle.

pour lui & pour sa fille ; que c'en étoit un du désespoir où son départ de France m'avoit jetté , & de la résolution inébranlable où j'étois d'employer mon sang & ma vie à son service. Je lui appris que je n'étois demeuré en France après lui qu'aussi long-tems qu'on m'y avoit arrêté dans une prison ; que depuis plus de six mois je parcourois les mers & les déserts de l'Amérique, en cherchant ses traces, & en m'affligeant de la difficulté de les trouver, résolu de passer toute ma vie dans cette recherche , & de compter pour rien tous les périls & toutes les peines. Enfin je m'expliquai assez pour le persuader de mon innocence , & de l'injustice qu'il m'avoit faite de la soupçonner.

Ce fut alors que je reconnus mieux que jamais la bonté & la générosité de cet aimable Seigneur. Ne pouvant douter que je ne fusse tel qu'il souhaitoit , il ne ménagea plus ni ses sentimens , ni ses expressions. Il m'embrassa d'un air qui marquoit du transport , & il me tint long-tems entre ses bras , sans prononcer une parole. O Ciel ! s'écria-t-il enfin , vous déployez sur moi toute votre puissance. Vous me faites sentir toutes les extrémités de la douleur & de la



joie. Je suis le plus infortuné de tous les hommes ; mais Cleveland ne m'a point trahi : il m'aime encore , & vous m'accordez la satisfaction de le revoir. Il recommença alors à me serrer contre sa poitrine , en me donnant mille noms tendres , & en m'arrosant de ses larmes. J'en versois aussi , & ses caresses passoient jusqu'au fond de mon cœur.

J'avois été partagé jusqu'à ce moment entre le soin de ma justification & la pitié de son malheur ; mais commençant à n'être plus occupé que de ce dernier sentiment , toute mon attention se réunissait sur l'état où je le voyois. Il s'en aperçut , à l'air triste & pénétré dont mes regards s'attachoient sur lui. Je lis dans vos yeux , me dit-il , à quel point mon infortune vous touche. Il est vrai qu'elle est extrême , & je cherche en vain ce qui m'attire du Ciel un traitement si rigoureux. Je reprends quelque espérance , ajouta-t-il ; vous me consolerez , mon cher fils , & votre présence m'empêchera de mourir de douleur. Il me parla de Fanny & de Madame Riding. Elles vous verront , sans doute , avec joie , me dit-il , mais j'apprends extrêmement que la pauvre Fanny n'ait plus long-tems la force de résister à ses peines & aux miennes. Elle

est déjà d'une foiblesse qui me fait tout craindre pour sa vie. Je ne répondis à ce discours de Mylord qu'en baissant ses mains , avec une ardeur qui lui fit assez entendre mes pensées & mes sentimens. Je comprends que vous souhaitez de la voir , reprit-il , & je puis vous répondre d'avance qu'elle sera charmée de vous retrouver de l'affection pour elle. Mais dans l'état où elle est avec Madame Riding & ses femmes , je vous conseille , pour ménager leur modestie , d'attendre que la nuit nous amène l'obscurité. Elles ne sont qu'à vingt pas d'ici , & je vois que le soleil est prêt à se coucher. Il fallut me faire violence. Je jettois néanmoins les yeux de tous côtés , dans l'espérance de l'appercevoir. Je crus même avoir remarqué sa tête qui s'élevait au-dessus de l'herbe , & mes regards demeurèrent comme fixes vers cet endroit. Ses traits , son air , le son de sa voix , tout se renouvelloit déjà dans mon cœur ; & transporté du plaisir que j'allois sentir à la revoir , il y avait des momens où j'oublois son infortune & celle de son pere , pour ne s'occuper que de mon bonheur & de ma joie.

Je proposai néanmoins à Mylord  
dans

dans cet intervalle de prendre une partie de mes habits pour se couvrir , & d'envoyer aux deux Dames mon linge & tout ce que nous pourrions rendre propre à leur usage. Je n'avois avec moi que le seul habit dont j'étois vêtu , avec un large manteau , ayant été obligé de laisser mes hardes à Powhatan , pour charger nos deux chevaux de vivre & de provisions : mais j'étois pourvu suffisamment de linge. Iglou étoit d'ailleurs fort bien vêtu , & il avoit un manteau comme moi ; de sorte que nous pouvions trouver dans notre superflu de quoi couvrir Mylord , & fournir du moins quelques commodités aux deux Dames. Mon juste-au-corps étant trop étroit pour lui , il ne refusa point d'accepter mon manteau , après avoir pris une chemise : il envoya à sa fille ma veste , le manteau d'Iglou , du linge & tout ce qui pouvoit être propre à son usage , & à celui de Madame Riding. Je ne fais pas difficulté , me dit-il , d'accepter les secours que vous m'offrez. C'est à votre pere & à votre épouse que vous rendez ce service.

Quoique Fanny & Madame Riding dussent être en état de paroître modestement avec les habits que nous leur

avions envoyés, Mylord souhaita encore que j'attendisse à leur parler dans l'obscurité, pour leur épargner un reste de confusion qu'elles ne manqueroient pas d'avoir à la première vûe. Je me fis une violence extrême. Il employa le tems qui restoit jusqu'à la nuit à me raconter toutes les circonstances de son départ de France, & de son arrivée en Amérique. Il ne me cacha point le chagrin que l'opinion de mon infidélité avoit causé à sa fille, à Madame Riding & à lui-même. Il me confessa même qu'il s'étoit repenti plus d'une fois d'avoir quitté si brusquement l'Europe, & de ne s'être pas convaincu du moins de mon changement par mon propre aveu, autant par un reste d'amitié qui avoit toujours combattu fortement pour moi dans son cœur, que par tendresse pour Fanny, qui n'avoit pas eu un moment de joie & de tranquillité depuis qu'elle étoit sortie de Rouen. Enfin il me demanda quel fonds je faisois sur mon Esclave, & si nous étions lui ou moi assez bien instruits de la route pour gagner sûrement quelque habitation Angloise ou Espagnole. Je répondis aux premières parties de son discours, par de nouvelles marques d'attendrissement & de reconnoissance.



Pour ce qui regardoit Iglou, je priai Mylord de se reposer sur la fidélité & sur la connoissance qu'il avoit de tous ces lieux. Il voulut l'interroger lui-même. Iglou répondit de fort bon sens à toutes ses questions : mais Mylord, qui se croyoit déjà fort avancé vers la Caroline, fut étonné d'apprendre qu'il nous restoit à faire environ cent lieues. Cette nouvelle lui causa un violent chagrin. Il demanda avec empressement à mon esclave si nous avions encore à craindre la rencontre de quelques Sauvages. Iglou lui dit que cela dépendroit de notre bonne fortune, parce que ces barbares changeoient souvent d'habitation, & qu'il s'en trouvoit toujours quelques-unes au long des montagnes. Je remarquai que l'inquiétude de Mylord n'étoit que pour sa fille ; & comme cet intérêt m'étoit aussi cher qu'à lui-même, je pressai Iglou de chercher tous les moyens qui pouvoient nous rassurer contre le péril. Ce bon Esclave, après avoir réfléchi quelques momens, nous fit cette proposition : Je suis Amériquin, nous dit-il, de la Nation des Abaquis. C'est une Nation douce, & beaucoup plus humaine que la plupart des autres Sauvages. Elle habite une fort belle

vallée, dont elle est en possession depuis long-tems, & qui n'est gueres plus loin qu'à trente lieues d'ici. Je m'y rendrai promptement, si vous le souhaitez, & je vous amenerai de-là une escorte suffisante pour vous conduire en sûreté. Il ajouta, pour inspirer de la confiance à Mylord, que sa famille tenoit un des premiers rangs dans les Colonies de l'Europe; qu'ayant été pris par les Espagnols & vendu au Gouverneur de l'Île de Cube, il avoit vécu fort doucement dans son esclavage; qu'il se souvenoit d'avoir vu Mylord à la Havana au Palais du Gouverneur: enfin qu'il avoit beaucoup d'affection pour les Européens, & tant d'attachement pour moi, qu'il étoit prêt à exposer même sa vie pour notre service.

Mylord l'entendant parler avec tant de zélé & de raison, me demanda encore une fois si l'on pouvoit se fier à ses offres jusqu'à un certain point. Je crois, lui dis je, pouvoir vous en répondre presque autant que de moi-même. Je l'ai reçu de Don d'Arpez, qui m'a garanti sa fidélité, & je l'ai mise depuis à quantité d'épreuves. Mylord voulut savoir là-dessus si les trente lieues qu'il y avoit jusqu'à son habitation étoient tout-

à-fait hors de notre route, si son peuple étoit aussi humain qu'il le prétendoit, s'il étoit assuré d'en obtenir du secours, & si l'on y étoit aussi nud que parmi les autres Sauvages. Les réponses d'Iglou satisfirent extrêmement le Vicomte. Il lui dit qu'à le prendre de certains endroits par lesquels nous devons passer pour gagner la Caroline, il n'y avoit point à se détourner de plus de dix lieues pour aller à la Vallée des Abaquis; qu'il étoit sûr d'obtenir d'eux tout ce qu'il leur demanderoit, non-seulement par le crédit de sa famille, mais encore plus par la joie que toute la Nation auroit de le revoir apres une absence de six ans; qu'il n'y avoit rien de plus doux que le naturel & les usages de ce peuple, & pour leur façon de se vêtir, qu'ils étoient nuds à la vérité pendant sept ou huit mois de l'année, à cause de l'excessive chaleur, mais qu'ils se couvroient pendant l'hiver de la peau des bêtes qu'ils tuoient à la chasse.

Le Vicomte me prit en particulier. Après tant de malheurs, me dit-il, je ne sçais si je dois prendre la moindre confiance à la fortune. Mais si je croyois votre Esclave sincère & son rapport

fidèle, je regarderois ce qu'il vient de m'apprendre comme un bonheur dans la triste situation où nous sommes. Outre les périls que nous avons à courir jusqu'à la Caroline, & la longueur du chemin qui m'épouvante, je me sens une extrême répugnance à me présenter dans une habitation Angloise, avec ce misérable équipage. Si j'osois compter sur les Abaquis, nous tâcherions de gagner tous ensemble leur Vallée, nous nous y y fournirions de vêtemens & de vivres; & nous faisant accompagner des plus résolus, nous serions à couvert des insultes, non-seulement des autres Sauvages, mais peut-être de celles mêmes du Capitaine Will. Il me demanda ce que je pensois de ce projet. Je lui renouvelai les assurances que je lui avois données du bon caractère d'Iglou, & je lui dis que je remettois tout le reste à sa prudence. Il me fit approcher encore une fois cet Esclave, & lui ayant fait répéter tout ce qu'il avoit déjà entendu avec de nouvelles circonstances, il conclut qu'en six jours, ou plutôt en six nuits ( car c'étoit une sûreté qu'il vouloit toujours prendre, ) nous pourrions nous rendre à la Vallée des Abaquis. Ce qui nous restoit de vivres pouvoit nous



suffire jusques-là, de sorte que le dessein de ce voyage fut regardé comme une résolution prise.

Pendant que nous étions dans cet entretien, & que l'ardeur impatiente que j'avois de revoir Fanny, interrompoit à tous momens mon attention, la nuit prit enfin la place du jour. Je le fis remarquer à Mylord; il entendit ce que cela signifioit. Nous prîmes notre chemin vers l'endroit où nous étions attendu par les deux Dames. L'obscurité n'étoit pas si profonde qu'on ne put distinguer fort bien les objets. J'apperçus Fanny. Hélas! dans quel état l'apperçus-je? Quel nom donnerai je aux sentimens de tendresse qu'une vue si chere & si souhaitée me fit naître? & comment exprimerai-je en même-tems la douleur & la compassion dont je me sentis pénétré?

Ses femmes avoient employé assez adroitement le linge & les habits que j'avois envoyés pour la couvrir. Mais elle avoit encore la tête & les pieds nus. Ses cheveux étoient épars sur ses épaules. Elle étoit assise proche de Madame Riding, & elle avoit la tête appuyée sur ses genoux. Comme elle tenoit les yeux fermés, & qu'il ne paroîs-

soit pas qu'elle nous apperçut ? Regardez-nous, ma fille, lui dit Mylord ; c'est Cleveland que je vous amene. Elle jeta les yeux sur moi , & elle les baissa aussitôt, avec un profond soupir. Je savois bien qu'elle n'étoit point encore informée de mon innocence ; de sorte qu'avec les plus violens transports dont on ait jamais été agité, je ne laissois pas de demeurer froid & immobile à l'extérieur, sans avoir même la hardiesse de me jeter à ses genoux. Son père, qui jugea aisément d'où venoient mon silence & ma timidité, la fit lever, en la prenant par la main. Faites donc, lui dit-il, quelques honnêtetés à Cleveland. Nous l'avons accusé injustement ; il nous a toujours aimés. Elle se leva, & je me jetai alors à ses genoux devant elle avec une action si passionnée, qu'elle n'eut pas besoin d'autre interprétation de mes sentimens. Je voulois baiser ses pieds ; elle m'arrêta, & me priant d'une voix basse de me lever, je vis qu'elle versoit une abondance de larmes, & qu'elle se faisoit effort pour retenir ses gémissemens. Mylord aussi attendri que moi de l'état où il la voyoit, me dit de l'embrasser. Ah ! Mylord, m'écriai-je, je ne demande que d'être souffert à ses genoux ;

& m'y jettant pour la seconde fois, j'ajoutai que je ne quitterois cette situation qu'avec la vie, si elle ne reprenoit pas les sentimens de bonté qu'elle avoit eue pour moi. Soyez sans inquiétude, me répondit le Vicomte; je vous répons que ma fille vous aime, & que nous sommes tous fort satisfaits de vous revoir.

Madame Riding m'assura la même chose, en m'embrassant tendrement. Je leur adressai à tous trois, l'un après l'autre, mille choses tendres & touchantes; & Mylord s'étant assis, & nous faisant signe de l'imiter, je pris ma place aux pieds de ma Souveraine avec plus de joie que j'en aurois eu sur le premier Trône de l'Univers.

Je ne sçais comment le cœur peut passer si subitement d'une certaine situation, à celle qui lui est opposée: un instant produit quelquefois cette étrange vicissitude. Est-ce donc qu'il y a si peu de différence entre les mouvemens intérieurs qui font la douleur & la joie? Ou plutôt, n'est-ce pas en effet le même mouvement, qui prend différens noms selon qu'il change d'objet & de cause? Qu'on y fasse attention: une véritable joie a les mêmes symptômes

qu'une excessive douleur. Elle excite des larmes, elle ôte l'usage de la voix, elle cause une délicieuse langueur, elle attache l'ame à considérer la cause de ses émotions, & de deux hommes transportés l'un de joie & l'autre de douleur, je ne sçais lequel souffriroit le plus volontiers qu'on lui arrachât le sentiment dont il jouit. Pour moi qui n'avois pû retenir mes pleurs à la vue du triste état où j'avois trouvé Mylord & sa fille, je m'apperçus que j'en versois encore lorsque je commençois à n'être plus occupé que du bonheur de les revoir & d'être rentré dans leur estime. J'avois les yeux attachés sur Fanny : l'obscurité ne pouvoit me faire perdre un seul de ses regards. Je lui reprochai tendrement, à elle & à son pere, les peines mortelles que leurs injustes soupçons m'avoient causées; je demandai d'en être dédommagé par le redoublement de leur affection : ils me le promirent de la maniere la plus tendre, & Fanny elle-même, autorisée par son pere, & touchée des témoignages de ma passion, ne se refusa point à mes innocentes caresses.

Nous passâmes dans cet état une partie de la nuit, & nous confirmant dans la résolution de nous remettre à la con-



duite d'Iglou, nous partîmes quelques heures avant le jour pour prendre le chemin de la Vallée des Abaquis. Les deux Dames se servirent de nos chevaux. Nous étions continuellement autour d'elles, & si attentifs à leur rendre toutes sortes de services, qu'elles ne souffrirent point d'autre incommodité pendant sept nuits de marche que celle du mouvement du cheval. Nous nous arrêtions au point du jour dans quelque lieu couvert, & nous passions le tems jusqu'au soir à nous entretenir de nos aventures, ou à prendre du repos & quelques rafraîchissemens. Il me vint à l'esprit plus d'une fois de proposer à Mylord l'accomplissement de ses promesses, c'est-à-dire, l'exécution de son mariage avec sa fille. J'en parlai à Fanny. Qui sçait lui dis-je, à quoi le Ciel nous réserve ? Un mal-entendu m'a exposé au malheur de vous perdre dans un tems où nous n'appréhendions rien de la fortune. Aujourd'hui nous sommes peut être à la veille de quelque nouvelle disgrâce, qui peut nous séparer plus long-tems que jamais. Ah ! s'il falloit vous quitter sans être à vous !.... Hélas ! repris-je après un moment de réflexion, soit après, soit avant le bonheur de vous

être uni , il ne faut plus espérer que je puisse vivre sans vous. Mais quelle plus douce consolation pourrois-je souhaiter, même en mourant , que de vous appartenir par les liens du mariage ? Chere Fanny , n'y consentez-vous pas ? Ai-je quelque chose à combattre dans votre cœur ?

Elle me répondit que j'en étois le maître absolu ; qu'elle me laissoit le soin de notre bonheur commun , & qu'elle le souhaitoit autant que moi. Nous ne tarderons donc gueres à l'obtenir , repris-je , & je m'adressai sur le champ à Madame Riding , que je priai de faire cette proposition à Mylord. Elle ne refusa point de s'en charger : mais elle me fit craindre d'y trouver quelque difficulté , parce qu'il n'y avoit point d'apparence , me dit-elle , qu'il consentit à me donner sa fille sans les cérémonies de l'Eglise. Cependant elle fit naître l'occasion de lui en parler , & elle fut surprise de lui entendre dire , non - seulement qu'il y avoit déjà pensé , mais que son dessein étoit de prévenir ma demande si nous pouvions jouir d'un moment de tranquillité chez les Abaquis.

Notre route s'acheva fort heureusement. Lorsque nous fûmes à une cer-

taine distance de la principale habitation, Iglou nous fit entendre qu'il étoit à propos qu'il y entrât seul, pour disposer son peuple en notre faveur, & le préparer à nous voir sans crainte & sans étonnement. Je le pris à l'écart. Iglou, lui dis-je, tu vois avec quelle confiance nous t'abandonnons notre vie & notre liberté. J'ai répondu de toi à Mylord. Ne trahis point ton Maître, & souviens-toi de la bonté avec laquelle je t'ai toujours traité. Il se jeta à mes pieds avec un transport de joie, & il me protesta que loin de mériter que j'eusse la moindre défiance de sa fidélité, il alloit me faire voir non-seulement qu'il nous étoit dévoué entièrement, mais encore que les Européens ne rendent point justice aux Américains, en les prenant tous pour des hommes brutaux & farouches. Il nous quitta en nous promettant de ne pas nous causer d'impatience par sa lenteur. Quoique Mylord eut été l'auteur de ce voyage, je remarquai que se voyant si proche d'être livré à la discrétion d'un peuple barbare & inconnu, il n'étoit pas exempt d'inquiétude. Pour moi qui connoissois parfaitement mon Esclave, je n'avois point d'autre crainte que celle qui est inséparable de l'a-

mour , même dans l'éloignement du danger.

Iglou revint vers le milieu du jour. Mais il se présenta d'abord seul, ce ne fut que par une précaution semblable à celle qu'il avoit voulu garder avec ses compatriotes , c'est-à-dire par la crainte de nous causer quelque allarme si nous l'eussions vû trop bien accompagné. Nous entendîmes son rapport avec empressement. Il nous dit d'un air satisfait que nous connoîtrions bientôt s'il étoit considéré par les siens. Il nous prévint seulement sur quelques-unes de leurs coutumes, qui pourroient nous paroître bisarres & incommodes, & il nous pria particulièrement de ne pas nous offenser de la curiosité avec laquelle on s'approcheroit de nous pour observer nos manieres & notre figure. Il n'avoit point fini son discours que nous vîmes sortir de l'habitation un gros de Sauvages , qui n'étoit pas composé de moins de cinq ou six cens personnes. Iglou nous pria encore de ne pas nous allarmer. Il nous apprit que c'étoit par l'ordre des Chefs, & pour nous faire honneur , qu'une partie des Habitans s'étoient assemblés pour venir au-devant de nous. Ils s'avancèrent en



effet vers le lieu où nous étions. S'étant arrêtés à cinquante pas de distance, ils parurent attendre qu'Iglou retournât à eux pour leur marquer la conduite qu'ils devoient tenir. Je lui dis qu'il nous feroit plaisir d'empêcher toute cette troupe de s'approcher, & qu'il suffisoit qu'il nous amenât les principaux. Pendant qu'il alloit à eux, Mylord donna ordre au petit nombre de personnes qui composoient sa suite, de garder beaucoup de mesures avec les Sauvages & de les traiter toujours avec douceur.

Il n'y en eut que douze ou treize qui se détacherent du corps, & qui suivirent Iglou. Nous nous tînmes debout pour les recevoir. Iglou leur ayant montré Mylord, comme celui à qui ils devoient rendre leurs premiers respects, ils le saluerent en courbant le corps & en croisant les bras de mille façons différentes. Ils me firent ensuite les mêmes civilités, & ils n'en adresserent pas moins aux deux Dames. Cette premiere cérémonie se passa en silence. Iglou prit enfin la parole pour eux, & il nous assura en leur nom qu'ils étoient charmés de nous voir, & qu'il n'y avoit point de services qu'ils ne fussent disposés à nous rendre. Mylord lui ordonna de leur ré-

pondre que nous étions persuadés de leur générosité & de leur bonne foi , & que c'étoit sur ce fondement que nous n'avions point appréhendé de venir parmi eux pour leur demander leur assistance & leur amitié.

Aussitôt que ces complimens furent finis & qu'ils parurent prendre confiance à l'air ouvert & sincère que nous tâchions de répandre dans nos manieres & sur nos visages, ils nous firent des caresses beaucoup plus familières. Ils nous baisèrent plusieurs fois au front & à la poitrine. Ils nous regardoient avec une apparence d'étonnement , & je crus apercevoir du bon sens & de la réflexion dans la maniere dont il se communiquoient leurs remarques. Leur figure n'avoit rien d'effrayant. Tous les Sauvages de cette partie de l'Amérique ont communément la taille haute & droite. Ils sont basanés, mais sans être noirs ni olivâtres. La couleur de leur peau est une espèce de brun foncé qu'ils apportent presque en naissant , & qui se soutient dans le même état pendant toute leur vie. Ils sont nuds, excepté au milieu du corps. On voit briller un certain feu dans leurs yeux , qui fait bien juger du fond de leur ame ; & quoiqu'il y ait en  
général

général quelque chose de farouche dans leur air & dans leurs regards , on ne sçauroit dire que ce soit férocité, ni que leur extérieur soit capable de causer de l'épouvante. La plupart étoient armés d'arcs & de flèches, & quelques-uns avoient la tête ornée de plumes, qui traversoient bisarrement leurs cheveux.

Quelque attention qu'ils eussent tous à nous observer, j'en remarquai deux qui s'attachèrent à moi plus particulièrement, & qui me renouvelloient à tous momens leurs caresses. Iglou me fit connoître que l'un étoit son pere & l'autre son frere. Il leur avoit déjà dit que j'étois son maître, & que je l'avois toujours traité avec une indulgence qu'on n'a point ordinairement pour un Esclave, de sorte qu'ils s'efforçoient à l'envi de me marquer leur reconnoissance. Ils conserverent cette disposition si constamment, qu'ils ne se lasserent point dans la suite de m'en donner sans cesse de nouvelles preuves.

Iglou nous proposa de nous rendre dans l'habitation. Nous y consentîmes. A peine l'eût-il dit aux autres Sauvages, que sur un signe qu'ils firent à ceux qui ne s'étoient point encore approchés,

nous les vîmes accourir vers nous avec précipitation. Il fallut essuyer pendant long-tems leurs salutations & leurs caresses. Il y avoit parmi eux quelques femmes qu'Iglou présenta à Fanny & à Madame Riding. L'une étoit sa sœur. Il me pria d'engager Fanny à recevoir ses services, & à souffrir qu'elle fût continuellement auprès d'elle. Ces femmes étoient de la même couleur que leurs époux, mais elles avoient quelque chose de plus doux dans le visage & dans les yeux. Fanny traita avec bonté la sœur d'Iglou, qui s'appelloit Rem. Nous entendions pendant ce tems-là un bruit confus de paroles dont nous ne pouvions distinguer l'articulation; & comme les marques d'amitié se renouvelloient si souvent, qu'elles commençoient à nous devenir incommodes, je témoignai à Iglou que nous souhaitions d'être conduits dans quelque lieu où nous puissions être plus tranquilles. Il me dit qu'on nous avoit préparé des logemens où nous serions les maîtres, & dont on n'accorderoit l'entrée qu'à ceux que nous y voudrions recevoir, mais qu'il falloit donner quelque chose à l'ardeur de son peuple, dont la conduite se régloit ordinairement par les



premières impressions. Nous fûmes obligés , pour suivre ce conseil de souffrir qu'on nous portât à l'habitation d'une manière extrêmement bizarre. Chacun de nous fut pris par deux Sauvages qui nous firent asseoir sur leurs mains , qu'ils tenoient liées l'une à l'autre par les doigts , pour composer une espece de banc , & nous faisant passer les bras à droite & à gauche sur leurs épaules & autour de leur col , ils nous transporterent dans cette posture avec une légèreté surprenante l'espace de plus cinq cens pas qu'il y avoit jusqu'à l'habitation. Nous trouvâmes fort peu d'ordre & de netteté dans leurs rues & dans leurs maisons. Leurs rues ne sont nullement pavées , mais le fond en est de sable , ce qui les rend très-incommodes en Été , à cause de la poussière que le moindre vent agite continuellement. Les maisons sont composées d'un mélange de bois , de terre & de cailloux. Elles n'ont point de double étage , mais en récompense elles sont si longues & si larges , qu'une seule suffit communément pour loger deux ou trois familles. Il n'y a que les principaux chefs qui en aient de particulières. On en tenoit prête pour nous une des plus commodes.

Nous y entrâmes avec joie pour nous délivrer de la foule du peuple , & quoique les Chefs y fussent entrés avec nous , ils eurent la complaisance de se retirer , lorsqu'Iglou les eut averti de notre part que nous avions besoin de repos.

En effet, la fatigue & les inquiétudes d'un si long & si dangereux voyage nous avoient rendu le repos absolument nécessaire. Iglou nous fit apporter par quelques Sauvages qui avoient reçu ordre de nous servir , un grand nombre de peaux , dont il nous fit composer des lits , aussi conformes qu'il lui fut possible aux usages de l'Europe. Il triomphoit de joie en nous faisant rendre ces services , qui nous marquoient non-seulement son affection , mais encore l'autorité de sa famille , & la considération où il étoit parmi les Abaquis. Il ne nous avertissoit pas même d'une autre galanterie qu'il nous avoit fait préparer , & par laquelle il vouloit agréablement nous surprendre. Tandis qu'il étoit à nous entretenir de quelques coutumes de sa Nation , nous vîmes notre porte s'ouvrir , & une douzaine de jeunes filles entrer avec des corbeilles chargées de viandes rôties , & des meilleurs

fruits du pays. Elles nous les servirent, sinon avec magnificence, du moins avec assez de propreté pour ne nous laisser rien appercevoir de dégoûtant. Nous ne pûmes refuser d'en manger quelque chose, quoique la faim ne fut pas notre besoin le plus pressant. Les filles Sauvages dansèrent pendant notre repas. Iglou les animoit, croyant ce spectacle fort propre à nous divertir. Enfin je lui fis connoître que nous souhaitions de demeurer libres.

Avant que de nous livrer au sommeil, nous nous entretenîmes long-tems de l'état de notre fortune. Mylord nous témoigna qu'il étoit fort satisfait d'avoir pris le parti de venir chez les Abaquis. Tout ce que nous avons vu jusqu'alors de cette Nation répondoit parfaitement aux promesses d'Iglou. Nous étions du moins assurés de pouvoir nous y délasser tranquillement pendant quelques jours. Pour l'escorte que nous eussions souhaité d'obtenir jusqu'à la Caroline, nous ne crûmes point que ce fut une proposition à faire des les premiers momens de notre arrivée. C'étoit Iglou qui devoit nous ménager cette faveur, & nous commençons à voir fort bien qu'il ne lui seroit pas difficile de nous la faire

accorder. Tout s'achemine heureusement, reprit Mylord, après ces réflexions, & je ne sçais comment nous pourrons assez reconnoître les obligations que nous avons à Cleveland. Un discours si obligeant fut une ouverture extrêmement favorable pour mes desirs. J'y répondis aussitôt de la maniere la plus propre à faire connoître leur ardeur, & Mylord qui comprit le sens de ma réponse, me dit ouvertement que Fanny seroit mon épouse quand je voudrois la recevoir. Quand je le voudrai ! O Dieu ! m'écriai-je, peut-il y avoir à présent le moindre délai, & remettrons-nous à un autre jour ce qui peut-être exécuté dès ce moment ? Vous allez trop vite, repartit Mylord ; attendons du moins que le jour vienne nous éclairer. J'ai fait réflexion, ajouta-t-il, que nous sommes sans Ministre : mais cette difficulté n'empêchera point que je ne vous donne ici ma fille. L'autorité sacerdotale n'ajoute rien d'essentiel à celle d'un pere. Mon consentement & ma bénédiction suppléeront au défaut des cérémonies de l'Eglise, & nous le réparerons dans la suite par une célébration plus canonique.

Cette assurance formelle me mit dans



la plus douce situation où je me sois trouvé de ma vie. J'oubliai tous mes malheurs. Je me flattai même qu'il ne pouvoit plus m'en arriver, & que j'allois être élevé pour toujours au-dessus de la fortune & de tous les revers. Il est vrai que ma joie étoit mêlée de quelque tristesse, lorsque je pensois à l'état auquel Fanny étoit réduite, & aux misérables circonstances qui alloient accompagner le plus heureux de tous les évènements. Quelle fête ! Quelle pompe nuptiale ! Dans le fond de l'Amérique, au milieu d'un Peuple barbare, dépourvu des commodités les plus nécessaires à la vie. Je craignois même que Fanny, touchée comme elle étoit de l'excès de notre misère, n'en fut moins sensible à notre bonheur commun, & que cela ne me dérobât quelque chose de sa tendresse & des marques que j'osois en attendre. Je lui communiquai mes craintes. Sa réponse les confirma. Hélas ! me dit-elle, quelle bisarre destinée ! Quels auspices pour les suites de notre amour & de notre mariage ! Elle prononça ces quatre mots, en me serrant la main, & en laissant tomber quelques larmes. Je frémis moi-même d'un si triste présage : mais rejetant ce mouvement

comme une foiblesse , je ne pensai qu'à rassurer Fanny. Notre tendresse , lui dis-je , & notre constance l'emporteront sur la malignité de notre sort. Je ne m'allarme de rien , si vous m'aimez. Ah ! si je vous aime ! reprit-elle tendrement. N'est-cé pas encore un présage terrible pour moi , que vous en puissiez douter ? Non , ajouta-t-elle , en redoublant ses larmes , je ne serai pas plus heureuse que ma mere. J'eus beaucoup de peine à dissiper ses frayeurs & son agitation , & j'y employai une partie de la nuit pendant que Mylord & Madame Riding la passoient à dormir.

J'étois d'autant plus pénétré de l'inquiétude & des pressentimens de Fanny , que je la connoissois d'un caractère d'esprit solide , & fort supérieur aux petites craintes du vulgaire. Cependant , comme je ne prévoyois rien , du moins par rapport à elle & à moi , qui dût me causer de véritables allarmes , je ne laissai pas de passer tranquillement une nuit qui devoit être suivie du plus heureux jour de ma vie. Tous les desirs de mon cœur seront demain satisfaits , disois - je en m'endormant , j'obtiendrai ce que j'aime ; j'en serai plus fort contre les coups de la fortune.

L'étude

L'étude de la sagesse sera désormais ma seule occupation ; j'y trouverai toujours assez de ressource pour me défendre contre des maux d'une certaine nature. L'indigence , par exemple , n'aura jamais le pouvoir de me causer un moment de chagrin. Si je suis foible par quelque endroit , c'est par le cœur , & c'est heureusement de ce côté-là que je serai le moins exposé , puisque j'épouse demain Fanny , & que rien dorénavant ne sera capable de me séparer d'elle , non plus que de Mylord & de Madame Riding, Le sommeil me prit dans ces pensées , & je ne me réveillai le lendemain que pour les reprendre avec un renouvellement de joie & de contentement.

Iglou , qui fut informé de la conclusion si prochaine de notre mariage , se donna beaucoup de mouvement sans m'en avertir , pour engager ses compatriotes à le célébrer d'une manière éclatante. Je passe sur cette fête ridicule , que nous fûmes obligés de souffrir par des vûes d'intérêt. Nous n'y considérâmes que l'utilité dont notre complaisance nous pouvoit être pour nous concilier de plus en plus les Sauvages. Il fallut accepter un festin , qui nous fut

offert par les principaux , & consentir à prendre place à table avec eux : Mylord se fit même un plaisir de nous faire observer leurs cérémonies. Il en laissa la direction au pere d'Iglou , qui tenoit un des premiers rangs dans l'assemblée. Aussitôt que le souper fut fini , ce Sauvage vint me prendre à la table où j'étois assis , pendant que sa fille prenoit aussi Fanny par la main. Ils nous firent avancer tous deux au milieu de la maison , & tous les assistants formèrent un cercle autour de nous. Rem , sœur d'Iglou , me présenta une espèce de corde , composée d'écorce d'arbre , & elle me fit entendre qu'il falloit que je la reçusse pour lier Fanny à la ceinture. Elle me fit serrer fortement les nœuds. Ensuite offrant à Fanny le bout de la même corde , qui étoit fort longue , elle l'aida à me la passer aussi autour du corps , & me lier comme elle l'étoit elle-même. Nous tenions ainsi l'un à l'autre , à la distance de deux ou trois pas. Tous les Sauvages s'approchèrent alors successivement , & feignirent l'un après l'autre d'employer toute leur adresse pour desserrer nos nœuds. A mesure que chacun d'eux se retiroit , il témoignoit , par un branlement de tête & par quel-



ques paroles , que son entreprise n'avoit pu réussir. Lorsqu'ils eurent tâché de nous délier par adresse , ils revinrent dans le même ordre , & ils parurent faire de grands efforts pour rompre la corde. Cette tentative n'ayant pas eu plus de succès que la première , le pere d'Iglou & sa fille nous conduisirent auprès de Mylord , & ils lui dirent , comme nous l'apprîmes ensuite par l'explication d'Iglou , qu'ils avoient trouvé sa fille liée comme il la voyoit , qu'ils s'étoient efforcés inutilement de la mettre en liberté , & que c'étoit à lui à tenter s'il réussiroit plus heureusement. On lui avoit mis entre les mains une corde qu'on lui fit jeter pour toute réponse autour de sa fille & de moi ; il nous lia ainsi étroitement l'un avec l'autre , & outre les nœuds qu'il fit à sa propre corde , il en ajouta quelques-uns à ceux que nous avions faits à la nôtre. Les Sauvages témoignèrent leur applaudissement par de grands cris. L'un d'entre eux dit alors en levant la voix , que les efforts qu'on avoit faits pour nous délier s'étant trouvés inutiles , & le pere lui-même ayant contribué à serrer nos liens , il n'y avoit plus rien au monde qui dût être capable de les rompre ,

que nous n'avions à nous plaindre de personne, puisque nous nous en étions chargés volontairement; qu'il étoit bien clair que c'étoit le soleil même qui nous avoit inspiré cet envie; qu'il béniroit notre union, & que nous devions lui promettre, par reconnoissance, de ne nous repentir jamais de l'avoir formée.

Les Abaquis adorent le soleil, & ne reconnoissent point d'autre Divinité. Il eut fallu, pour achever notre mariage, selon leurs coutumes, prendre cet astre à témoin de la constance de notre engagement. Mais ayant d'autres principes de religion, je choisis ce moment pour jurer une foi éternelle à Fanny en présence du Ciel & de son pere, & elle fit en même-tems la même chose à mon égard, par l'ordre de Mylord, qui lui dicta lui-même ses expressions. Il nous fit ajouter à ce serment la promesse de nous présenter aux pieds des Autels aussitôt que nous en aurions la commodité, pour y recevoir la bénédiction d'un Ministre, & il nous donna ensuite la sienne avec les plus vives marques de tendresse & de satisfaction. Je me jetai à ses genoux, dans un transport de joie & de reconnoissance. Je demeurai quelque tems sans

pouvoir m'exprimer. Tant de bonheur & de contentement me paroïssent un songe. Je me demandai mille fois si j'étois encore ce malheureux Cleveland, accoutumé à souffrir & à se plaindre; & je me crus réconcilié pour toujours avec la fortune.

Après avoir souffert pendant quelques momens les caresses & les félicitations bisarres des Sauvages, nous retournâmes à notre cabane. Mylord, qui avoit été fort content du zèle de ces Barbares, changea la résolution qu'il avoit prise de ne pas leur proposer sitôt de nous accorder une escorte. Il crut au contraire que ce seroit dans la première ardeur de leur amitié que nous en obtiendrions plus facilement ce secours, & il s'occupa avec Iglou à concerter de quelle manière il leur feroit cette proposition. Je leur laissai ce soin tandis que j'étois occupé avec ma chère épouse à satisfaire mon amour & le sien.

J'étois tendre & passionné, & Fanny l'étoit autant que moi. Cependant croira-t-on que dans une nuit toute consacrée à la joie & aux douceurs de l'amour, la tristesse & la douleur me firent encore sentir leur amertume?

Etrange caprice du sort , qui ne m'a jamais laissé goûter de plaisir sans mélange ! Je tenois Fanny dans mes bras ; je n'aurois pû me former même l'idée d'une condition plus douce : mais dans le tems que je recevois ses plus tendres caresses , je m'apperçus qu'elle pouffoit des soupirs qui ne pouvoient partir d'un cœur heureux & tranquille. Je lui en fis des reproches , auxquelles elles ne put répondre si bien , qu'elle ne me laissât beaucoup d'inquiétude. J'en aurois accusé son indifférence , si j'eusse pû douter de son amour ; mais j'en avois des preuves , que rien n'étoit capable de me rendre suspectes. Je remarquai même qu'elle s'affligeoit de m'avoir laissé découvrir quelque chose de son trouble , & qu'elle s'efforçoit de me faire prendre une autre opinion de ses soupirs. Je la pressai en vain de s'expliquer , à moi qui l'adorois , à moi qui ne voulois vivre que pour lui plaire. Elle se plaignit à son tour de l'injure que je faisois à sa tendresse , & elle me força de renfermer mes agitations dans mon cœur. Mais elles n'en subsisterent pas moins , & je sentis trop bien qu'il manquoit quelque chose à sa félicité , & par conséquent à la mienne.



N'anticipons point sur cette nouvelle source de peine. Quoique je n'en aye guères essuyé de plus sensibles, elles ont été précédées par un si grand nombre d'autres infortunes, qu'en suivant simplement l'ordre des événemens de ma vie, j'aurai toujours de quoi soutenir l'attention de mes Lecteurs.

Les nouvelles assurances que je reçus de l'affection de Fanny, furent si persuasives, que les joignant aux preuves passées, je ne crus pas pouvoir en douter un moment sans lui faire injustice. Ainsi je conclus à n'attribuer les marques de sa tristesse qu'à la mauvaise situation de notre fortune, & à mille incommodités que tout notre zele ne pouvoit l'empêcher de ressentir. Je sçavois d'ailleurs que le fond de son humeur étoit une mélancolie douce qui l'abandonnoit rarement, même dans la condition la plus heureuse; & loin d'avoir de l'éloignement pour ce caractère, je le goûtois extrêmement, parce qu'il dispose toujours un cœur à la tendresse & à la fidélité. Je me contentai donc de la faire souvenir que ce n'étoit point à moi qu'elle devoit faire un mystère de ses peines, puisqu'elle étoit bien assuré que ma vie même ne seroit ja-

mais épargnée pour les dissiper ou pour les prévenir. Elle eut la prudence de ne laisser rien appercevoir à Mylord de ce petit démêlé. Nous apprîmes le matin qu'Iglou avoit choisi ce jour-là pour proposer notre départ aux Sauvages, & pour leur demander la faveur que nous attendions d'eux. Il n'y avoit point de raisons qui pussent nous empêcher de l'espérer, de sorte que nous comptions sur d'heureuses nouvelles à son retour. Il revint néanmoins d'un air à nous faire craindre que sa commission n'eût point réussi. Je me suis hâté de venir seul, dit-il tristement à Mylord, pour vous prévenir sur le sujet qui va amener ici nos principaux Chefs. Je leur ai expliqué vos desirs, & l'intention où vous êtes de vous rendre incessamment à la Caroline. Ils ont paru affligés de votre résolution, qui les privera sitôt du plaisir de vous voir. Cependant lorsque je leur ai fait entendre que vos affaires le demandent nécessairement, & que vous regarderez comme une preuve de leur amitié qu'ils y consentent, ils se sont accordés tous d'une voix à vous laisser la liberté que vous desirez. Pour l'escorte elle vous sera accordée aussi nombreuse que vous la demanderez, &

le desir d'en être est déjà si répandu , que chacun sollicite avec empressement pour obtenir cet honneur. Je croyois l'affaire heureusement finie , continua Iglou , & je me disposois à revenir pour vous en rendre compte , lorsqu'un des plus anciens de la troupe a fait une proposition qui va vous causer beaucoup de chagrin. C'est de vous laisser partir , à la vérité ; mais de retenir ici mon Maître & ma Maîtresse. Iglou parloit de Fanny & de moi. Ce dessein , ajoûta-t-il , a été reçu de tout le monde avec des cris de joie & d'applaudissement. Je me suis efforcé en vain de le faire changer , en leur représentant que vous feriez difficulté d'y consentir. Ils ne m'ont point écouté , & vous allez les voir ici en foule pour vous le déclarer à vous-même.

Ce récit nous causa tout l'étonnement qu'on peut s'imaginer. Je ne pus m'empêcher de faire des reproches à Iglou de nous avoir engagés dans cet embarras , & de lui demander où étoit sa bonne-foi & celle de ses compatriotes ? Ce pauvre garçon ne me répondit que par des larmes , qui marquoient sa sincérité & son désespoir. Les Sauvages ne tarderent point à paroître. Ils firent

expliquer leur demande à Mylord par Iglou, & sans attendre sa réponse, ils nous environnerent, Fanny & moi, pour nous donner des témoignages de la joie qu'ils avoient de nous conserver parmi eux. Je me dégageai de leurs mains, & m'approchant de Mylord, je l'embrassai & je le serrai de mes bras, en tâchant de leur faire entendre par mes signes que je ne voulois point me séparer de lui. Nous dictâmes à Iglou tout ce que nous crûmes de plus propre à les attendrir ou à les persuader. Il ne me parut point qu'ils fissent même attention à la force de nos raisons. Ce n'étoit plus qu'un bruit tumultueux de gens qui dansoient autour de nous, & qui nous baisoient affectueusement au front & à la poitrine. Mylord voyant bien qu'il seroit difficile de les faire changer de pensée, prit le parti de leur faire dire qu'il demandoit quelque tems pour délibérer sur leur priere. Ils se retirent, sur quelques instances que nous leur fîmes de nous laisser seuls.

Il seroit difficile de se représenter notre incertitude & notre affliction. Nous tâinmes conseil sur cet étrange événement. Il ne sembloit pas qu'il y eut deux partis à prendre : car abandonner My-



lord pour demeurer parmi les Abaquis, n'étoit pas même une chose à mettre en délibération. Mais la difficulté étoit de trouver les moyens de s'en défendre. Iglou nous confessoit avec larmes que les Sauvages ne revenoient gueres d'une résolution qu'ils avoient une fois prise avec tant de joie & d'unanimité, & que ce n'étoit ni par raisonnemens, ni par prières qu'il falloit espérer de les fléchir. Ils avoient conçu, me disoit-il, de l'affection pour Fanny & pour moi. Ils prétendoient nous en donner une forte marque en nous retenant, même malgré nous. Vous obtiendrez d'eux, ajoutoit Iglou, tout ce que vous exigerez de leur zele & de leur amitié; ils vous accorderont une autorité absolue dans la Nation : vous les gouvernerez.

Cette maniere de s'expliquer nous fit douter pendant quelques momens s'il ne nous trompoit pas, & s'il n'agissoit point de concert avec ses compatriotes. Mais nous rendîmes plus de justice à sa bonne foi, lorsque nous le vîmes prêt à suivre la résolution à laquelle Mylord s'arrêta. Ce fut de nous dérober secrètement, & de prendre pendant la nuit le chemin de la Caro-

line, au risque de retomber dans tous les dangers que nous avions cru pouvoit éviter en venant chez les Abaquis. Nos deux chevaux étoient encore dans ma disposition. Il n'y avoit d'embarras que pour les vivres, dont nous appréhendions de ne pouvoir nous fournir aisément. Iglou promit d'y employer toute son adresse. Ce projet nous rendit plus tranquilles; mais il nous fut aisé de remarquer dès le même jour, que les Sauvages avoient quelque défiance de notre dessein, & qu'ils nous observoient. Nous apprîmes d'Iglou quelque tems après qu'on en avoit nommé vingt pour veiller nuit & jour sur nos démarches, & que sous prétexte de nous rendre service, ils demeureroient sans cesse dans la cabane qui touchoit à la nôtre. Cette nouvelle causa tant de chagrin & d'impatience à Mylord, que si le petit nombre de Domestiques qui lui restoit n'eut point été nud & sans armes, il eut pensé à nous ouvrir un passage par la force. Mais j'étois le seul qui eut une épée & deux pistolets, & je n'étois pas trop bien pourvu de poudre. Notre malheur nous parut presque sans remède, ou du moins nous crûmes n'en pouvoir attendre que du hasard & de la longueur du tems.

Mylord étoit inconsolable. Outre l'ennui du séjour & les incommodités de notre situation, il faisoit réflexion à tous momens que cette espece de captivité le rendoit inutile aux affaires du Roi. Rien ne l'affligeoit tant que cette pensée. Il employa un mois tout entier à méditer sur notre fuite ou à solliciter les Sauvages par tous les moyens qu'il crut les plus propres à les ébranler. Iglou le seconda de tout son zèle. Enfin ne voyant nulle apparence de réussir, & prévoyant bien que les difficultés ne feroient qu'augmenter à l'avenir, parce que l'habitude de nous voir seroit encore un lien plus fort pour les Abaquis, il prit un parti qui nous étonna extrêmement. Je suis résolu, nous dit-il un jour, de vous quitter pendant quelque tems, & d'accepter l'escorte des Sauvages sous la conduite d'Iglou. Je vous laisserai tous mes Domestiques. Mon absence ne fera point de longue durée. Si je réussis à la Caroline, je me mettrai facilement en état de revenir assez fort pour vous tirer de cette prison : si mes entreprises ne tournent point heureusement, vous me reverrez bientôt ici pour la partager avec vous. Après tout, continua-t-il, je ne vois nul danger

pour vous pendant mon éloignement. C'est par affection que ces Barbares vous retiennent. Ils sont d'un caractère fort humain. Je vais vous les attacher encore plus , en leur offrant volontairement ce qu'ils ont demandé , & en leur faisant valoir cette preuve de mon estime & de ma confiance. Conduitez-vous doucement avec eux ; entrez dans leurs manieres & dans leurs usages : ils continueront de vous respecter comme ils ont fait jusqu'aujourd'hui. Et plus j'y pense , ajouta-t-il , plus je trouve de quoi me consoler de la nécessité où je suis de vous laisser ici sans moi : vous y serez plus en sûreté que si vous me suiviez dans la nouvelle expédition que je vais entreprendre.

Je n'avois rien à opposer au raisonnement de Mylord pour ce qui concernoit Fanny , car j'étois persuadé par la connoissance que j'acquerois de plus en plus de l'humeur des Sauvages , qu'il n'y avoit rien à appréhender parmi eux , & je concevois bien qu'à la réserve de certaines incommodités , elle auroit moins à souffrir chez les Abaquis , que dans un voyage difficile & plein de dangers. Mais je me trouvois partagé entre Mylord , que j'aurois voulu suivre,



& mon épouse que je ne pouvois abandonner. Vous verrai-je partir, dis-je à ce cher Seigneur, sans sçavoir ce que j'ai à espérer pour le succès de vos desseins, ni même pour la sûreté de votre vie? Vous allez vous exposer à mille dangers que je ne partagerai pas. Nous ne serons pas même informés des lieux où la fortune va vous conduire. Quelle vie allons nous mener, dans les alarmes où nous serons continuellement? Et sans parler de mes propres peines, comment voulez-vous que Fanny se console de votre absence? Il me répondit que nous l'aurions présent sans cesse, elle dans moi & moi dans elle; que nous faisons tous deux la meilleure partie de lui-même, & que nous ne devons point douter par conséquent qu'il ne nous ramenât l'autre aussi promptement qu'il lui seroit possible, pour la rejoindre à celle qu'il laissoit après lui. Les pleurs de Fanny n'eurent pas plus de force que mes objections pour l'arrêter. Il nous ordonna même absolument de ne rien opposer davantage à sa résolution, & il chargea Igloo presque aussitôt de demander l'escorte aux Sauvages.

Sa demande & la promesse de nous

laisser dans l'habitation , furent reçues de ces Barbares avec une joie incroyable. Ils laisserent à Mylord le choix des Sujets & du nombre. Cent hommes lui parurent suffire. Il se reposa sur Iglou du soin de les choisir , & ne voulant plus d'autre délai que celui qui étoit nécessaire à ses gens pour préparer leurs armes & leurs provisions, il ne tarda point à partir aussitôt que cela fut exécuté. Ce ne fut qu'avec les plus pressantes instances que nous l'engageâmes à prendre avec lui la moitié du moins de ses Domestiques. Il nous laissa Youngster , en qui il avoit beaucoup de confiance , avec deux autres Anglois qui l'avoient suivi depuis Rouen. Ses adieux , & la maniere touchante dont il pria ces braves gens de veiller à notre sûreté , nous pénétrèrent jusqu'au fond du cœur. Je ne recommandai pas avec moins d'ardeur à Iglou la vie & les intérêts de mon cher pere & de mon cher Seigneur. Nous le vîmes partir. Hélas ! que ne me fût-il permis de le suivre ! j'aurois répandu tout mon sang pour le défendre. J'aurois attiré sur moi seul tous les malheurs qui le menaçoient. Il ne m'en eût coûté que la vie , & ç'eut été la plus légère de toutes les pertes que j'étois destiné à souffrir.

Cependant

Cependant je demeuroid chargé d'un précieux dépôt, qui devoit me la rendre chere. Fanny, dis je à mon épouse, lorsque je me trouvai seul avec elle & Madame Riding, c'est donc à présent que nous allons éprouver si l'Amour suffit pour rendre deux cœurs tranquilles & heureux. Nous n'avons plus d'autre ressource. Madame Riding aura les consolations de l'Amitié, & nous, celles de l'Amour. Elle me répondit par un mouvement comme involontaire. Ah! si j'étois du moins bien assurée que vous m'aimez ! Elle n'ajouta rien, & je remarquai que Madame Riding lui avoit fait signe des yeux de ne pas s'expliquer davantage. Je me contentai sur le champ de repartir avec ma tendresse ordinaire qu'elle ne devoit pas se plaindre de son sort, si elle pouvoit être heureuse par la possession d'un bien dont elle avoit une si parfaite assurance. Mais, quelque éloigné que je fusse de soupçonner le moindre mystere dans son expression, je ne laissai point d'interroger en particulier Madame Riding, & de lui demander si elle comprenoit quelque chose aux doutes de Fanny. Cette Dame s'efforça d'écarter mon inquiétude par une réponse flatteuse ;

ce qui ne m'empêcha point de trouver dans son air & dans le tour de ses paroles une apparence de contrainte qui eût été capable de m'allarmer, si j'eusse eu l'esprit tourné naturellement aux soupçons. Mais n'en pouvant former de raisonnables vis-à-vis de Fanny, je ne témoignai point d'empressement pour être mieux éclairci.

Je remarque ainsi à chaque occasion les seules lumières que j'aye jamais eues sur un des plus terribles événemens de ma vie. Fanny étoit tendre & fidèle: mais avec ces qualités qui la rendoit capable d'une grande passion, il lui en manquoit une essentielle pour être heureuse du côté de l'amour. Mon bonheur étoit attaché au sien. Ainsi nous étions destinés tous deux, elle à me rendre malheureux sans le vouloir, & moi à l'être sans le mériter.

L'affection des Sauvages devint si vive lorsqu'ils se crurent assurés que c'étoit volontairement que nous consentions à demeurer avec eux, qu'ils ne s'occupèrent qu'à nous en donner des preuves continuelles. Leur premier soin fut d'apporter à l'envi dans notre cabane tout ce qui pouvoit servir à l'embellir. Nos murs & le pavé même



de nos chambres furent couverts de peaux. Comme l'ardeur du soleil paroif-  
 soit nous incommoder , ils transplantè-  
 rent quelques arbres d'une groſſeur  
 conſidérable , dont ils environnerent  
 notre maifon pour nous fournir de  
 l'ombrage , & voyant que nous n'étions  
 point diſpoſés à ſuivre leur façon de ſe  
 vêtir , ou plutôt à nous tenir preſque  
 nus comme eux , ils nous firent pré-  
 ſent d'un grand nombre de peaux , les  
 plus belles du monde , dont nous nous  
 compoſâmes des habits fort commodes.  
 Rem , ſœur d'Iglou , étoit ſans ceſſe au-  
 près de mon épouſe. Son frere lui avoit  
 recommandé à ſon départ de ne pas  
 ſ'en écarter un moment. Elle avoit la  
 pénétration vive & la mémoire facile ,  
 de ſorte qu'elle apprit en peu de tems  
 aſſez d'Anglois pour nous entendre. Je  
 me fis auſſi une occupation d'appren-  
 dre la Langue des Abaquis , & j'y réuf-  
 fis plus promptement que je ne l'avois  
 eſpéré. Cette connoiſſance fut un nou-  
 veau lien qui nous attachâ encore plus  
 les Sauvages. Je n'eus pas plutôt com-  
 mencé à m'expliquer avec un peu de fa-  
 cilité dans leur Langue , que j'eus peine  
 dans la ſuite à me procurer un moment  
 de ſolitude & de liberté. Ils s'empref-

soient à toutes les heures du jour de me venir voir , & de m'entretenir. Leur étonnement paraissoit extrême lorsqu'ils entendoient sortir de ma bouche quelque chose qui s'accordoit avec leur idées , ou qui leur en faisoit naître de nouvelles. Ils se regardoient les uns les autres avec admiration. Je leur donnai quelques conseils , dont ils se trouverent si bien qu'ils s'accoutumèrent peu-à-peu à ne rien entreprendre sans me consulter. J'étois de toutes leurs Assemblées , & quelque peu de goût que j'eusse pour leurs divertissemens , il falloit en être aussi : on m'y faisoit toujours prendre la première place. Enfin je reconnus aisément que mon crédit ne feroit qu'augmenter sans cesse , avec ma facilité à m'exprimer , & qu'il ne me feroit pas même difficile de parvenir , comme Iglou me l'avoit prédit , à les régler & à les gouverner.

C'étoit un avantage qui ne piquoit point assurément mon ambition. Cependant deux mois s'étant déjà écoulés depuis le départ de Mylord , & l'inquiétude que j'avois de ne point recevoir de ses nouvelles , ne me permettant point de vivre tranquille , je résolus de mettre la disposition des Aba-

quis à l'épreuve. Je communiquai à Fanny cette résolution & mes motifs. Elle en approuva un , qui étoit l'envie d'acquérir assez d'empire sur les Sauvages pour leur faire entreprendre tout ce qui me paroîtroit convenir aux intérêts de Mylord , ou dumoins ce qui étoit nécessaire pour nous éclaircir du sort de son voyage. Pour le second , qui venoit de ma tendresse pour cette chere épouse , & qui n'étoit que le dessein de m'assurer de plus en plus contre l'inconstance des Sauvages , elle eut souhaité , me dit elle , que j'eusse pris une voie propre seulement à les soutenir dans les sentimens qu'ils avoient eus pour nous jusqu'alors , mais qui n'eût point été capable de nous les attacher davantage. Sa réflexion étoit fort juste ; car à juger de l'avenir par ce qui nous étoit arrivé , nous devons nous attendre qu'il ne nous seroit jamais facile de sortir de leurs mains , & les difficultés ne pouvoient manquer de croître à mesure que leur attachement augmenteroit. Je répondis néanmoins à Fanny que des craintes éloignées ne devoient point l'emporter sur l'utilité présente dont mon autorité seroit infailliblement pour Mylord ; qu'en devenant ,

s'il étoit possible , le principal Chef des Abaquis, j'allois me mettre en état de rendre service , non-seulement à son pere, mais peut-être même au Roi Charles; que cette Nation étoit nombreuse & résolue; que si je réussissois à la rendre capable de discipline, je ne doutois point que je n'en pusse former un corps considérable, & me faire craindre peut-être en Amérique en me mettant à leur tête; qu'il étoit sûr du moins que nous n'avions point à choisir d'autre voie pour découvrir ce que Mylord étoit devenu, & pour nous employer utilement à son secours.

Outre l'amour & la confiance qui ne me permettoient point de rien déguiser à Fanny, j'avois une forte raison de lui faire sçavoir mes desseins. Je m'étois apperçu qu'un Sauvage des plus accrédités de la Nation, & dont le suffrage emportoit ordinairement la balance dans toutes les délibérations publiques, s'appriivoisoit extrêmement autour d'elle. On croira sans peine que ce n'étoit point la jalousie qui m'avoit rendu si clairvoyant; mais j'étois persuadé que si ce bon Abaqui, qui se nommoit *Moou*, entreprenoit d'inspirer aux autres de me choisir pour leur Chef, il



obtiendroient leur consentement sans oppositions. J'avois déjà fondé le vieil Iglou, qui étoit aussi fort considéré dans la Nation, & je lui avois trouvé un dévouement sans réserve à mes intérêts. Je priai donc Fanny de faire entendre adroitement à Moou de quelle importance il étoit pour le bien des Abaquis de profiter de toutes les lumières que j'avois apportées de l'Europe. Elle exécuta si bien cette commission, que Moou entra tout d'un coup dans toutes nos vûes, & ne se donna point un moment de repos jusqu'à ce qu'il eut inspiré les mêmes sentimens à ses Compagnons. Il rendit compte du succès de ses soins à mon épouse; & pour se faire apparemment un mérite de son zèle, il parut deux jours après à notre porte, sans nous avoir averti de son dessein, accompagné de la plus grande partie des Habitans, qui prononçoient mon nom avec de grands cris, & qui me prièrent par sa bouche de me charger du Gouvernement de la Nation. J'affectai de marquer quelque incertitude à cette proposition. Elle servit à redoubler l'ardeur des Sauvages. Ils la portèrent si loin qu'ils eussent employé infailliblement la contrainte, si je n'eusse

élevé la voix pour leur faire connoître que j'acceptois leurs offres. J'ajoutai néanmoins que j'y mettois une condition. Comme je m'engagerai, leur dis-je, à ne rien épargner pour le bien public & pour rendre la Nation heureuse & florissante, il me paroît juste qu'on s'engage aussi par un serment solennel à me respecter & à m'obéir. On ne me répondit que par des acclamations, qui marquoient le consentement. Je promis alors sans réserve d'employer toutes mes lumières & tous mes soins à l'établissement d'un Gouvernement sage qui distingueroit bientôt les Abaquis de tous les autres peuples de l'Amérique. J'indiquai l'assemblée générale au lendemain, & congédiant la multitude, je priai les principaux Chefs d'entrer dans ma cabane pour conférer sur quelques articles qui concernoient nos intérêts communs.

En acceptant, leur dis-je, l'autorité que vous m'offrez, j'entends qu'elle soit absolue. Je n'exigerai jamais rien, ajoutai-je, dont je ne vous fasse connoître la justice : mais il faut que mes réglemens soient suivis avec exactitude. Je leur demandai là-dessus quelle étoit la forme de leurs sermens, & par quels liens

liens je pourrois compter de les retenir dans l'obéissance. Ils me dirent que le Soleil étant leur toute-puissante & redoutable Divinité, je ne devois pas craindre qu'ils fussent jamais tentés de se parjurer après l'avoir attesté; qu'ils appréhenderoient trop le sort de quelques-uns de leurs peres, que le Soleil avoit puni avec une extrême rigueur pour avoir violé leurs sermens. Ils me racontèrent ensuite diverses Histoires pleines d'absurdités & de contradictions telles que l'imposture les invente, & que la superstition fait croire dans toutes les fausses Religions. Il n'étoit pas question de les détromper. Au contraire, je crus pouvoir tirer d'abord des avantages considérables de leur simplicité & de leur erreur, remettant à leur faire prendre dans la suite des idées plus justes de ce qu'ils devoient craindre & adorer.

Une précaution que je pris encore, fut de leur demander s'ils avoient parmi leurs voisins quelque peuple aussi docile & aussi humain qu'eux, qu'on eut pu inviter à s'unir sous mon Gouvernement à la Nation des Abaquis, pour composer ainsi un Etat plus nombreux & plus propre par conséquent à recevoir.

une forme solide & durable. J'étois déjà informé que le nombre des Abaquis ne passoit pas six mille, en y comptant même plusieurs petites habitations qui étoient liées d'amitié avec eux, & qui n'étoient pas situées à une longue distance du Bourg principal où nous étions. Ils me répondirent qu'ils n'avoient point d'autres voisins que les *Rouintons*; que loin de pouvoir s'unir ou lier quelque commerce avec eux, c'étoit un peuple si féroce & si cruel qu'il ne falloit en attendre que des hostilités & des insultes; qu'ils étoient de tout tems ennemis déclarés des Abaquis, par cette seule raison, que l'humanité & la barbarie ne peuvent s'acconder; qu'il se passoit peu d'années sans quelque combat sanglant, qui affoiblissoit l'une ou l'autre Nation; que les derniers avantages ayant été remportés par les Abaquis, leurs cruels ennemis avoient essuyé des pertes si considérables, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils pussent se remettre de long-tems, mais que ceux qui étoient échappés au carnage, ne respirant que la vengeance, attendoit sans doute impatientement que leurs forces fussent rétablies pour recommencer la guerre.

Cette réponse me donna occasion de



demander à mes Abaquis comment il se pouvoit faire que leur Nation fut si peu nombreuse , aussi-bien que la plupart de celles qui habitent cette vaste partie du Continent de l'Amérique. C'étoit une remarque que j'avois déjà faite plusieurs fois avec étonnement , car j'avois peine à concevoir qu'un peuple sain & vigoureux qui, habitoit depuis très - long - tems une vallée dont l'air & les fruits étoient excellens , se fut si peu multipliée, qu'on y put compter à peine cinq ou six mille personnes Ils me satisfirent par deux raisons. L'une étoit la guerre presque continuelle qu'ils entretenoient avec leurs voisins , & qui ne finissoit ordinairement que par l'extinction presque entiere de l'une des deux Nations. Il falloit quelquefois plus d'un demi siècle aux vaincus , pour réparer leurs pertes. J'ai appris dans la suite qu'il en est de même à-peu-près de tous les autres Peuples de l'Amérique. Les Abaquis me répondirent en second lieu que c'étoit une espèce de loi parmi eux de ne pas s'étendre au delà des bornes de leur vallée , parce que tous les environs étoient sablonneux & stériles ; de sorte que s'il arrivoit que leur jeunesse devint trop nombreuse & que

la Nation se multipliât excessivement, ils se déchargeoient de tous ceux qui leur étoient incommodes, en les envoyant chercher au loin quelque nouvelle contrée propre à former une autre habitation.

J'employai ainsi une partie du jour à tirer de ces bons Sauvages tous les éclaircissemens qui pouvoient être utiles à l'emploi que j'avois accepté. Je les intéressai même particulièrement au soutien de mes entreprises, en leur promettant de les consulter souvent comme j'avois fait ce jour-là, & de leur marquer dans toutes les occasions mon estime & ma confiance. Je distinguai surtout Moou & le vieux Iglou. Ce fut à eux que je donnai le soin de régler la cérémonie du lendemain. Iglou avoit le sens fort droit, & j'avois remarqué plusieurs fois qu'il étoit capable de réflexion, ce qui n'est pas ordinaire parmi les Sauvages. D'ailleurs l'attachement que son fils avoit pour moi, & la prière qu'il lui avoit faite en partant de veiller à mes intérêts, le rendoit extrêmement zélé pour mon service. Je résolus de le tenir sans cesse auprès de moi & de lui laisser, comme à une espèce de premier Ministre, le soin de

quantité de choses que je ne pourrois point exécuter moi-même. Pour Moou, qui étoit d'un caractère moins paisible & moins judicieux, je me proposai de l'employer d'une autre manière, qui feroit conforme à ses inclinations. Je lui devois quelque distinction, non-seulement pour le bon office qu'il m'avoit rendu, mais encore parce qu'il étoit assez considéré & assez entreprenant pour se faire craindre si je l'eusse négligé, & pour me rendre des services considérables si je pouvois lui faire prendre un certain attachement pour ma personne.

Ayant passé le reste du tems à méditer seul sur l'ordre que je voulois établir dans la Nation; je me rendis le lendemain au lieu de l'assemblée, qui étoit une vaste prairie à quelque distance de l'habitation. J'étois accompagné des Principaux Sauvages. J'admirai en allant l'inclination qu'ont tous les hommes à flatter ce qu'ils regardent comme supérieur à eux. Ce n'étoit point à des vues d'intérêts ou d'ambition que je devois attribuer l'empressement des Sauvages de s'approcher de moi, & les efforts qu'ils faisoient pour me plaire. Ne connoissant pas les honneurs & les ri-

chesses, ils n'en avoient ni l'espérance ni le desir. C'étoit donc dans ces barbares un mouvement naturel, causé par cette seule idée, qu'ils alloient me voir élevé au dessus d'eux, & dans un degré de grandeur qu'ils commençoient à craindre & à respecter, quoiqu'il fut leur ouvrage. Je m'attache avec complaisance à cette réflexion, parce que je trouve dans ce penchant des hommes à la soumission & à la dépendance, un caractère marqué de la puissance d'un Etre souverain qui les a fait tels qu'ils sont, & qui les avertit par-là, non-seulement qu'ils ont un Auteur & un Maître, mais encore que c'est vers lui qu'ils doivent diriger leurs premiers respects & leurs principales adorations.

L'assemblée des Sauvages qui m'attendoit avec impatience, éleva des cris jusqu'au Ciel en me voyant paroître. Moou & le vieux Iglou avoient mis de l'ordre dans les rangs. Ils m'avoient préparé une place où je pouvois être aperçu de tout le monde. J'avois consenti en partant de chez moi à me laisser couvrir la tête de plumes. Je portois l'arc sur l'épaule & le carquois au côté, & comme je devois être vu pour la première fois d'un grand nombre d'Ab-



quis, & d'autres petits Peuples qui ne faisoient, comme j'ai dit, qu'un même corps avec eux, & qui étoient venus aussi de leurs habitations pour la cérémonie du serment; je m'efforçai de prendre un air propre à leur inspirer l'opinion que je voulois qu'ils eussent de moi. Les cris cessèrent aussitôt que j'eus fait entendre par quelques signes que j'avois dessein de parler. Ma harangue étoit méditée, & dans le goût qu'il falloit pour leur plaire. J'exposai la proposition qu'on m'avoit faite de me charger du soin de les gouverner. Je fis valoir la difficulté que j'avois eue à y consentir, & les instances pressantes par lesquelles on m'y avoit déterminé. Ce n'étoit point la répugnance, leur dis-je, qui m'avoit rendu si difficile à vaincre; je souhaitois sincèrement leur bien; je voulois les rendre heureux, paisibles, les faire craindre & respecter des Rouintons leurs ennemis; mais j'appréhendois qu'étant accoutumés à ne dépendre de personne, ils ne se portassent point volontiers à l'obéissance: je ne pouvois me résoudre à accepter l'autorité qu'ils m'offroient, s'ils ne juroient par le Soleil d'exécuter mes volontés, & je craignois de les exposer à des punitions

cruelles s'ils devenoient parjures. Je rapportai là-dessus tous les exemples fabuleux qu'on m'avoit appris des terribles effets de la colere du Soleil. J'en ajoutai d'autres avec des circonstances capables de les effrayer ; & je donnai toute la force qu'il me fut possible au ton de ma voix , à mes gestes & à mes regards. Mon principal dessein étoit de leur faire regarder le serment qu'ils alloient faire comme une cérémonie redoutable. Je n'avois point d'autre lien pour m'assurer d'eux , & j'étois persuadé par ce qu'on m'avoit dit la veille , que c'étoit le seul moyen de les rendre capables de discipline. Je conclus donc en leur demandant s'ils étoient disposés à jurer de m'obéir , c'est à-dire , à s'exposer aux plus affreux châtimens s'il leur arrivoit de manquer de respect pour mes ordres.

Je m'étois exprimé avec tant de force sur l'article des punitions qu'ils avoient à craindre , que j'appréhendai en finissant mon discours que l'impression n'en fut trop vive , & qu'elle ne refroidit un peu leur ardeur. Toute l'assemblée demeura quelque tems en silence , comme si elle eut été suspendue entre le desir & la frayeur. Cependant ayant

renouvelé ma demande d'un ton beaucoup plus doux , ils reprirent courage , & ils me témoignèrent par leurs cris qu'ils brûloient d'envie de me voir leur chef & leur Gouverneur.

Je fis signe alors à Iglou & aux principaux de commencer la cérémonie. Je m'attendois de leur voir dresser quelque autel , & accompagner leur serment de quelques pratiques idolâtres & superstitieuses ; mais je remarquai avec joie que rien n'étoit plus simple que le culte qu'ils rendoient au Soleil. Ils n'avoient ni Prêtres, ni appareil de Religion. Tout consistoit à le reconnoître pour leur Divinité , & chacun étoit libre de l'honorer à sa manière , sans s'assujettir à aucune méthode , & sans s'assembler même jamais pour cela. Je compris qu'ils n'auroient par conséquent aucune formule particulière de serment ; & pour mettre quelque uniformité dans ce qu'ils alloient faire , je dictai en peu de mots à Iglou ce que je souhaitois de leur entendre prononcer l'un après l'autre. Les principaux s'approchèrent de moi , & répétoient docilement les mêmes paroles après Iglou. Tous les autres vinrent tour-à-tour sans bruit & sans confusion. J'admirai leur modestie , &

je ne pus l'expliquer que comme une marque de leur respect & de leur vénération pour le Soleil. La cérémonie dura pendant la plus grande partie du jour, avec le même ordre & le même silence. Je jugeai plus avantageusement que jamais du caractère d'un peuple si religieux, & je ne doutai pas que je ne pusse réussir à le civiliser & à le gouverner heureusement.

Ce qui me persuada encore plus, que leur retenue pendant la cérémonie, venoit d'un fond réel de Religion, fut le bruit qui succéda à leur silence, aussitôt qu'elle fut achevée. Il me seroit difficile d'exprimer leurs transports & les marques de leur joie. Je ne pus trouver un moment pour recommencer à leur parler, comme je me l'étois proposé. Je fus reconduit à l'habitation avec tant de tumulte & des témoignages si extraordinaires d'affection, que le premier usage que je fus obligé de faire de mon autorité fut pour les faire finir. Je me renfermai dans ma cabane avec ma famille, à qui la longueur de mon absence avoit causé de l'inquiétude, & j'exigeai de mes nouveaux sujets qu'ils me laissassent prendre un peu de repos.

Youngster me conseilla, pour ache-



ver d'établir mon pouvoir , de choisir avec la direction d'Iglou un certain nombre de Sauvages sûrs & fidèles , qui me servissent comme de gardes & qui fussent employés à faire exécuter mes volontés. Je n'approuvai point ce conseil. Je n'ai eu que deux buts , lui dis-je , en acceptant le Gouvernement. Le premier est de me rendre utile à Mylord , & , s'il est possible , aux affaires du Roi. Je ne vois point que des Gardes pussent me rendre ce premier but plus facile. L'autre est de m'employer , autant que le premier me le permettra , à civiliser ces pauvres Sauvages , à les tirer des tenebres de l'idolâtrie , & à leur faire goûter quelques idées de morale & de discipline ; je n'apperçois point encore comment des Gardes pourroient servir à ce projet. En un mot , dis-je à Youngster , je ne prétends point ici à l'empire , & encore bien moins à la tyrannie. Si le Ciel me condamne à demeurer plus long-tems que je ne le souhaite avec les Abaquis , ce ne sera point par ma fierté & ma rigueur que je leur ferai sentir mon autorité. Je m'efforcerai au contraire de contribuer à leur bonheur & à leur repos. Mais si j'ai besoin de votre conseil sur quelque chose , ajoutai-je , c'est sur

les moyens de rendre incessamment service à Mylord , & de nous assurer en premier lieu de ce qu'il est devenu. Prenons là-dessus de justes mesures , avant que de rien exiger des Sauvages.

Nous raisonnâmes long-tems sur cette importante matiere. Madame Riding & mon épouse , qui étoient de notre entretien , me communiquèrent aussi leurs pensées. Youngster s'offroit à entreprendre le voyage de la Caroline. Mais il ignoroit absolument le chemin. Il n'y avoit point d'apparence qu'il le pût trouver sans guide. Je m'étois déjà informé avec soin s'il y avoit quelqu'un dans l'habitation qui en fut mieux instruit. Les Abaquis ne s'éloignoient gueres de leur vallée , & les longs voyages de mon esclave Iglou étoient regardés comme une chose sans exemple parmi eux. Il sembloit donc qu'il n'y eut qu'un miracle du Ciel qui put nous faire sortir d'embarras. J'avois quelque connoissance dans l'Astronomie , & j'en pouvois tirer quelque secours pour reconnoître notre situation à l'égard de la Caroline ; mais la pratique de ces regles est toujours difficile & incertaine. Les proportions d'éloignement entre les corps célestes & les lignes qui y répondent

sur la terre , ne peuvent être connues que d'une manière fort générale : & dans des lieux aussi vastes & aussi déserts que les campagnes de l'Amérique, la moindre erreur ne pouvoit manquer de causer un égarement considérable. Cependant ne voyant point de voie plus sûre, je résolus enfin de prendre cinq ou six Sauvages des plus hardis, de les flatter par toutes les espérances qui pouvoient les animer, & de les envoyer vers la mer au risque de tout ce qui pouvoit leur arriver. Voici quel étoit mon raisonnement. Quoiqu'il ne fut point naturel d'espérer qu'ils allassent directement à la Caroline, il pouvoit arriver qu'un heureux hasard les y conduisît. Mais en supposant qu'ils s'écartassent autant que je le pouvois craindre, je ne concevois pas qu'en avançant toujours vers la mer, suivant les directions que je voulois leur donner, ils pussent manquer du moins d'arriver, ou dans la Virginie s'ils s'écartoient trop à gauche, ou dans la presqu'Isle de Tegeste s'ils prenoient trop sur la droite. Or dans l'une ou l'autre de ces deux contrées ils devoient trouver infailliblement quelque Colonie de l'Europe. J'avois dessein de leur confier une

lettre écrite en trois Langues différentes, c'est à-dire, en Anglois, en François & en Espagnol, ces trois Nations étant les seules qui aient des Etablissmens sur cette côte d'immense étendue. Ma lettre devoit contenir une priere honnête, par laquelle j'intéresserois ceux à qui elle seroit présentée, à traiter favorablement mes Envoyés, & à m'instruire par un mot de réponse de ce qu'ils pourroient avoir appris touchant la personne de Mylord, & le succes de son entreprise. Ce plan me parut d'autant plus possible, qu'il ne me sembloit pas que depuis la vallée des Abaquis jufqu'à la mer il dût y avoir beaucoup plus de cent lieues. J'en jugeois par l'espace que j'avois traversé depuis Riswey jufqu'à Powhatan, & depuis cette dernière Ville jufqu'au lieu où nous étions.

Youngster, qui avoit un extrême attachement pour Mylord, insistoit à vouloir accompagner les six Sauvages. Mais ne voyant point qu'il pût servir à faire réussir plus heureusement leur commission, & pressentant qu'il naîtroit des occasions où son secours seroit nécessaire à Fanny, j'exigeai absolument qu'il demeurât auprès d'elle. Aussi-tôt que je fus fixé à cette résolution, je fis appeller



Iglou, à qui j'ordonnai de me choisir six de ses plus braves & de ses plus intelligens Abaquis. Il ne tarda point à me les amener. J'employai toute mon adresse pour échauffer leur zèle & leur courage. Ils s'estimerent si honorés de ma confiance, qu'ils me parurent disposés à tout entreprendre. Je commençai dès ce jour-là à leur donner les instructions nécessaires pour leur route; & comme je me défiois de leur pénétration, je les retins encore deux ou trois jours pour leur renouveler plusieurs fois mes leçons. Ils partirent enfin avec ma lettre, & tout ce qu'ils purent porter de provisions. Leur départ soulagea notre inquiétude, & nous tâchâmes, par nos ardentés prières, d'intéresser le Ciel à bénir leur voyage.

La vie que nous menâmes ensuite chez les Abaquis, n'auroit pas été sans agrémens, si nous eussions été en état de les goûter. Mais mon épouse, toujours livrée à une tristesse secrète, ne paroissoit sensible à rien de tout ce qui pouvoit servir à la diminuer. Je ne pouvois être tranquille, en la voyant si abattue. Je l'ai déjà dit, je ne me défiois point de son amour. Son cœur étoit plein de moi. Il n'y a point d'artifice qui puisse trom-

per un époux tendre & passionné. J'étois sans cesse auprès d'elle, & la moindre froideur auroit-elle pû échapper à un amour aussi vigilant que le mien ? Non, elle m'adoroit : & c'étoit le sujet de mon désespoir, qu'avec tant de tendresse elle parut encore desirer quelque chose dont la privation l'affligoit mortellement. L'inutilité de tant d'efforts que j'avois faits pour tirer d'elle l'aveu de ses peines, me portoit bien à croire, qu'il y entroit un peu de tempérament, ou peut-être un peu trop de sensibilité pour notre malheureuse fortune : mais je ne pouvois néanmoins m'empêcher d'appercevoir fort souvent des marques qui me faisoient entendre autre chose. Si je lui faisois un reproche tendre de sa mélancolie, si je m'efforçois de la dissiper par des protestations d'amour & par un redoublement de caresses, j'avois presque toujours le chagrin de lui voir répandre quelques larmes. Elle paroissoit d'abord s'attendrir en me regardant, & ses yeux demeuroient ensuite attachés sur moi avec un air de curiosité & d'inquiétude, comme si elle eût cherché à découvrir dans les miens quelque chose qu'elle souhaitoit & qu'elle n'appercevoit point. La crainte de lui déplaire m'empêchoit de

de l'interroger d'une maniere trop prestante : mais sa peine n'en passoit pas moins jusqu'au fond de mon cœur ; & j'étois d'autant plus à plaindre, que n'en connoissant point la cause ni même la nature, je ne pouvois donner d'explication ni de bornes à la mienne.

J'espérai que les soins que j'allois prendre pour le Gouvernement des Sauvages, & auxquels je la priai de joindre les siens, pourroient contribuer à la mettre dans une situation plus tranquille. Je me charge, lui dis je, de régler tout ce qui a rapport aux hommes, & votre occupation avec Madame Riding, sera de mettre l'ordre qui vous paroîtra le plus convenable parmi leurs femmes. Elle consentit à s'occuper de cet emploi. Je lui en laissai effectivement la disposition absolue, & je fis avertir toute la Nation par un cri public, que c'étoit à elle que toutes les femmes devoient obéir, comme à leur Maîtresse & à leur Gouvernante.

Pour moi je crus devoir commencer l'exécution du plan que j'avois formé, par l'établissement de la sûreté publique. Cet article n'étoit pas moins important pour nous que pour les Abaquis. J'avois une terrible idée des Rouintons,

sur le récit qu'on me faisoit tous les jours de leur cruauté. Ces Sauvages inhumains n'étoient éloignés de nous que de dix lieues. L'envie de nous attaquer pouvoit les prendre à tous momens. Je pensai d'abord à nous mettre du moins en état de ne pas appréhender leurs surprises. Je fis creuser autour de l'habitation un fossé de quinze pieds de profondeur. J'obligeai tous les Sauvages d'y travailler, sans en excepter les femmes, & je mis la main moi-même au travail pour les exciter. Cet ouvrage, auquel environ six mille personnes s'employoient continuellement, fut achevé en moins de quinze jours. Nous nous trouvâmes ainsi environnés d'eau de toutes parts. Je ne laissai pas même de chemin de communication; mais je fis placer d'espace en espace des ponts mobiles, & je chargeai quelques Sauvages du soin de les retirer tous les jours à l'entrée de la nuit. Toute la Nation parut extrêmement satisfaite de cette invention. Rien ne marque mieux la stupidité des Sauvages de l'Amérique, que de voir qu'ils manquent d'industrie, même pour leur conservation, quoique la nature seule dû suffire pour leur en inspirer. Ils ne l'emportent gueres en cela sur les bêtes,



c'est-à-dire , que toute leur méthode dans la guerre consiste à se jeter impétueusement les uns sur les autres, & à se battre avec furie jusqu'à ce que le plus maltraité ou le plus fatigué soit contraint de céder & de prendre la fuite.

Avant que de rien entreprendre pour le bien des Abaquis, j'avois médité longtemps sur les changemens extérieurs qu'il me sembloit d'abord à propos de mettre dans leur forme de vie, & dans leur manière de se vêtir. C'est quelque chose de si choquant pour un Européen que de les voir nuds, hommes & femmes, presque sans aucun égard pour la pudeur, que j'avois résolu sans délibérer de les obliger à se couvrir le corps ; & j'y voyois peu de difficulté, non-seulement parce qu'ils étoient pourvus d'une multitude incroyable de peaux de tigres, de léopards & d'autres animaux qu'ils tuoient à la chasse, mais parce qu'ils étoient accoutumés à s'en revêtir pendant l'hyver, & qu'il n'étoit question que de leur faire conserver cet usage pendant l'été. Cependant lorsque je vins à réfléchir plus particulièrement sur ce dessein, je fus porté par d'autres raisons à changer de sentiment. Le motif de la pudeur, qui étoit le seul que j'eusse de

souhaiter qu'ils fussent couverts, ne me parut pas aussi fort que les inconvéniens inévitables qui suivroient bientôt de l'établissement des habits. A le bien prendre la honte d'être nud n'est point un sentiment naturel. C'est un préjugé de l'éducation & un simple effet de l'habitude. J'en avois une preuve certaine & présente dans mes Sauvages mêmes, qui ne rougissoient point de leur nudité, & qui regardoient cet usage comme une chose indifférente. Pourquoi leur faire perdre cette innocente simplicité, dans laquelle ils étoient accoutumés de vivre? Au contraire, il me parut qu'ils suivoient bien plutôt en cela l'inspiration droite de la nature. Elle les avertissoit par la rigueur du froid qu'il étoit nécessaire qu'ils se couvrissent en hyver; & la chaleur leur faisoit regarder leurs vêtemens en été comme des choses superflues & incommodes. Si je les oblige, disois-je, à se vêtir dans toutes les saisons, ils sentiront bientôt que c'est par une autre vue que celle de satisfaire aux besoins naturels; ils regarderont leurs habits comme des ornemens; ils se piqueront peu-à-peu de propreté & de goût dans leur parure; ils en viendront aux recherches curieuses, aux affecta-

tions, aux modes & à tous les effets ridicules de la vanité & de l'amour propre, dont on voit tant de misérables exemples en Europe. Je veux qu'ils ne reçoivent de moi que ce qui peut leur être utile, & je croirois leur rendre un fort mauvais office en les faisant sortir d'une grossiereté innocente, pour leur ouvrir le chemin qui conduit au luxe & à la mollesse.

Je fis à-peu-près le même raisonnement sur ce qui concernoit leur façon de se loger & de se nourrir. Leurs viandes étoient grossières & mal apprêtées. C'étoit la chair insipide de tous les animaux qu'ils tuoient dans leurs forêts. Ils n'y mettoient nulle distinction. Leurs campagnes ne manquoient point pourtant d'oiseaux de toute espèce, ni leur riviere & leurs étangs de poissons délicats; mais il leur étoit bien plus facile de tuer avec leurs flèches un buffe ou une chèvre sauvage, qu'une perdrix ou un faisan, & la nature leur apprenoit à prendre toujours les voies les plus simples & les plus faciles. Ils étoient d'ailleurs d'une constitution robuste, & rien n'étoit si rare parmi eux, que les maladies de foiblesse & de langueur. Ainsi je crus encore que ce seroit les traiter en enne-

mis que d'introduire parmi eux le pernicieux usage de nos saucés & de nos ragoûts. Si c'est un malheur pour les hommes que leurs organes s'alterent & qu'ils aient besoin du secours continuel des alimens pour les réparer ; les plus heureux sans doute sont ceux qui se le procurent à moins de frais & d'embarras.

Pour leurs maisons elles étoient commodés sans être belles ni régulières. On y étoit à l'abri des injures de l'air, & le corps trouvoit à s'y reposer librement dans toutes les postures que demandent ses besoins. Que faut il de plus à des hommes qui ne s'attendent point à faire un séjour éternel sur la terre ? Quelle nécessité de construire des maisons qui durent plus long-tems que nous ; N'est-ce pas un mal que notre infirmité nous oblige à vivre cachés presque continuellement sous un toit, & qu'elle nous prive ainsi de la vue du Ciel, qui est le plus beau spectacle de la Nature ? Cependant nous ne sçaurions nous dispenser de nous faire à nous mêmes ces espèces de prisons. Mais la raison ne demande point que nous y mettions des ornemens capables de nous y attacher.

Le seul changement que je résolus



donc de faire parmi les Sauvages, regardoit la Religion & le fond des mœurs. Le premier de ces deux articles n'étoit point une entreprise à tenter tout d'un coup. On sçait avec quelle force les hommes sont entraînés par les préjugés de la Religion qu'ils ont reçue en naissant. Je voulois ménager les occasions, & faire naître quelques évènements qui pussent rendre les Abaquis capables de recevoir des impressions fortes & durables. Ma pensée se développera mieux dans la suite par les effets. En attendant ces heureuses conjectures, je m'appliquai tout à la fois à régler la police extérieure, & à établir dans l'intérieur des familles ces principes d'ordre & de subordination qui font le plus ferme lien de la société.

Quoique les Abaquis ne fussent point dans le même degré de grossiereté & d'ignorance que plusieurs autres Peuples de l'Amérique, & qu'il leur restât du moins quelques sentimens d'humanité & quelque connoissance de la Loi naturelle, j'avois remarqué dans un grand nombre de leurs usages des singularités si barbares, qu'elles m'avoient inspiré autant d'horreur que de compassion. Ils avoient coutume, par exemple, lors-

qu'il leur naissoit un enfant, d'examiner avec soin s'il apportoit quelque signe d'une mauvaise constitution, ou s'il avoit quelque membre contrefait & mal disposé. Ceux qui avoient ainsi quelque défaut naturel, étoient sacrifiés sans miséricorde. Outre cette abominable pratique, qui faisoit périr un nombre infini d'innocens, ils avoient encore celle d'observer cinq ou six jours après la naissance s'il ne paroïssoit pas sur le visage de ceux mêmes qui étoient assez sains pour avoir échappé à la rigueur de la première loi, quelques marques qui fussent d'un mauvais présage pour l'avenir. Ils en distinguoient d'heureuses & de malheureuses, & ils ôtoient encore la vie impitoyablement à ceux qui ne les avoient point telles qu'ils souhaitoient. Il n'étoit point étonnant qu'avec cette coutume & les deux raisons que j'ai déjà rapportées, la Nation fut si peu nombreuse. Je n'épargnai rien pour leur faire concevoir l'inhumanité de cette conduite, & lorsque je crus avoir fait quelque impression sur eux par mes discours, j'ordonnai par un cri public que tous les enfans fussent élevés désormais sans distinction.

Les familles étoient séparées, & à la réserve d'un fort petit nombre qui se joignoient

joignoient quelquefois ensemble par des raisons particulieres, chacune avoit son logement à part, & se procuroit par son propre travail les choses nécessaires à la vie. Mais malgré cette union, ils connoissoient peu les relations de sang & les devoirs mutuels de la parenté. Le fils n'étoit obligé à aucun respect pour son pere, & le pere n'en exigeoit point de ses enfans. A peine un jeune Abaqui avoit-il atteint l'âge où l'on commence à pouvoir se passer du secours d'autrui, qu'il ne dépendoit plus de personne, & qu'il se trouvoit en égalité, non-seulement avec les vieillards, mais avec ceux mêmes de qui il tenoit la naissance. Ils n'avoient même aucuns noms particuliers pour exprimer la qualité de pere. La plupart suivoient cet usage dans toute son étendue, & ne marquoient pas plus d'attention pour leurs parens que pour les autres. Il s'en trouvoit néanmoins quelques-uns, dans lesquels la nature étoit assez forte pour conserver ses droits. Tel étoit Iglou & toute sa famille. Je n'ai jamais vû d'exemple de tant d'amitié & d'une si parfaite union entre des proches. Il ne me fut pas difficile de reconnoître peu-à-peu ceux qui leur ressembloient, & je me fis une

étude de me les attacher particulièrement ; étant persuadé qu'il n'y en avoit point dont j'eusse plus de zele & de fidélité à espérer, que de ceux qui étoient capables de ces sentimens naturels. Mais ce qui me parut surprenant , fut de voir regner dans les familles une concorde admirable , malgré l'indépendance où ils étoient les uns à l'égard des autres. Les querelles & les divisions étoient presque inconnues parmi eux. J'attribuai cette tranquillité à deux causes , au caractère naturel de la Nation , qui étoit doux & ennemi de la violence , & à la crainte commune qu'ils avoient des Rouintons , qui les tenoit sans cesse en allarme , & auxquels il leur eût été difficile de résister, s'ils se fussent divisés.

Cependant pour établir leur paix & leur union sur des fondemens plus solides , je leur expliquai les devoirs de la Nature , qui assujettit jusqu'à un certain point les enfans à l'autorité paternelle. Je leur fis comprendre que s'ils étoient obligés de s'aimer les uns les autres , parce qu'ils étoient citoyens d'un même lieu , & unis par les mêmes intérêts ; ils devoient quelque chose de plus particulier à ceux qui les touchoient encore de plus près par le bien-



fait de la naissance & de l'éducation : qu'en changeant de demeure, ils pouvoient perdre les relations de la société, mais que rien n'étoit capable de rompre les liens du sang : qu'en croissant même & en avançant en âge, ils n'acqueroient point de droits qui pussent diminuer ceux de leurs peres, puisque la force & la santé porroient toujours sur la vie qu'ils avoient reçue d'eux, comme sur leur principe : qu'ils ne devoient rien trouver de gênant dans un devoir dont l'exécution ne s'exigeoit jamais avec dureté & avec rigueur : que le tems viendrait d'ailleurs où les enfans auroient leur tour, & qu'après avoir respecté leurs peres, & leur avoir rendu leur obéissance, ils auroient aussi des enfans dont ils se feroient obéir & respecter.

D'un autre côté, j'instruis les peres des bornes raisonnables que devoit avoir leur autorité, & de la maniere tendre & compatissante dont ils devoient l'exercer ; que quelque droit que la Nature & les Reglemens que j'allois établir leur accordassent sur leurs enfans, ce n'étoit point pour leur propre satisfaction qu'ils devoient en user ; que c'étoit pour le bien de ces mêmes enfans & pour l'avantage général de la

Nation ; que leur qualité de peres leur imposoit à eux-mêmes des obligations , que je tiendrois la main à leur faire observer ; qu'une attention continuelle , des soins sans ménagement , de la sagesse , de la bonté & de la patience , du respect , de l'attachement & de la soumission , étoient ceux des enfans. Je ne me contentai point de leur expliquer ces maximes en public ; je visitai chaque famille pour les leur répéter en particulier dans leurs maisons , & je ne commençai à les faire exécuter qu'après leur avoir fait confesser que leur vie en seroit plus douce , leur union plus assurée , & la forme extérieure de leur société plus riante & plus agréable.

Lorsqu'ils furent ainsi disposés à ce grand changement que je regardois comme la partie la plus essentielle de mon dessein , j'établis l'ordre qui me parut le plus facile à observer & le plus propre à subsister long-tems. Dans chaque famille je réglai que le plus âgé seroit considéré comme le chef , à moins qu'il ne fût incapable de tenir ce rang pour quelque raison considérable , dont le jugement appartiendrait à un Tribunal supérieur. L'ordre de la naissance devoit régler de même tous les autres

rangs. Je ne jugeai point à propos d'exclure les femmes des droits que j'accordoïs aux hommes. La Nature leur y donne les mêmes prétentions qu'à nous ; & si le principal fondement de l'autorité des peres sur leurs enfans, est le bienfait de la naissance & de l'éducation, il semble qu'une mere y devroit avoir la meilleure part, elle à qui ces deux faveurs coûtent si cher. J'ordonnai donc, par une Loi irrévocable, que le pouvoir & l'autorité suivroient l'âge, sans distinction de sexe.

Mais cet ordre ne regardant que l'intérieur des familles, je formai aussitôt un Corps ou un Conseil dont je bornai les Membres au nombre de vingt, & je le composai de ceux qui m'avoient paru les plus raisonnables & les plus modérés dans toute la Nation. Quoique je n'en exclusse point les femmes, j'y mis néanmoins certaines exceptions qui me semblerent nécessaires. Comme le but de cet établissement étoit d'en faire un souverain Tribunal auquel je voulois laisser toute mon autorité lorsque je quitterois la Nation, je m'attachai extrêmement à prendre toutes les mesures qui pouvoient le rendre respectable. La premiere regle que j'établis pour le choix

des Membres, fut celle de l'âge. Les hommes n'y devoient point être admis s'ils n'avoient atteint quarante ans, & les femmes si elles n'étoient au-dessus de cinquante. Cette inégalité que je mettois entre les femmes & les hommes, n'étoit point injurieuse pour leur sexe. Elle étoit fondée sur la même raison qui a porté la plupart des Législateurs à réserver au nôtre la connoissance & le maniement des affaires publiques ; c'est à dire, sur les incommodités de la grossesse auxquelles la Nature assujettit les femmes jusqu'à un certain âge, & sur les soins qu'elles sont obligées de prendre pour la nourriture & l'éducation des enfans. Mais comme elles sont délivrées de ces embarras à cinquante ans, & que je ne voyois point d'autre raison qui les rendît moins capables que nous à cet âge des soins du Gouvernement, je voulus qu'elles y prissent autant de part que les hommes. Je sçais que les mauvais plaisans & les ennemis de cet aimable sexe rejettent sur d'autres causes l'usage presque généralement établi d'éloigner les femmes des affaires ; ils l'attribuent à leur foiblesse & à leur ignorance. Mais j'avois un exemple chez les Abaquis qui détruit cette in-



juste accusation. Les femmes y vivant sans contrainte, & n'y recevant point une autre éducation que celle des hommes, y étoient aussi vigoureuses & aussi prudentes que leurs maris; preuves assez fortes, que si elles le sont moins dans la plûpart des autres pays du monde, c'est par un effet de l'injustice & de la tyrannie des hommes qui les attachent contre l'ordre de la Nature à des occupations qui les amollissent, & qui usurpent ainsi sur elles une autorité qu'elles devroient partager avec eux.

Outre l'âge, il falloit pour être admis dans le Conseil avoir mené une vie sage & exempte de reproche. Quoique les Abaquis eussent été jusqu'alors sans Loix, & à parler proprement, sans Religion, ils sçavoient fort bien faire un juste discernement entre les vertus & les vices. La douceur, la fidélité dans les promesses, la tempérance même étoient en estime parmi eux; & ne le cédoient qu'à la hardiesse & à la valeur, qui étoit le souverain degré de distinction. C'étoit par les premières de ces qualités que le vieil Iglou s'étoit fait considérer, & Moou par les secondes. Je réglai qu'un Membre du Conseil devoit posséder du moins les premières. Lorsqu'une place

viendrait à vaquer dans le Conseil, chaque famille devoit choisir dans son sein une personne de l'un ou de l'autre sexe qu'elle jugeoit propre à la remplir, & c'étoit au Conseil même que je laissois à décider ensuite qui mériteroit la préférence.

Au reste, cet établissement avoit deux objets. Le premier étoit la connoissance & le Gouvernement général des affaires & des intérêts de la Nation. Les Conseillers devoient s'assembler à des jours réglés, & traiter ensemble de tout ce qui concernoit le bien public. C'étoit une peine que j'étois disposé sans doute à leur épargner pendant tout le tems que j'avois à vivre avec eux; mais je voulois les mettre peu-à-peu dans une habitude d'ordre & de police, qui put se soutenir lorsqu'ils m'auroient perdu. Il falloit à ce peuple bon, mais grossier, quelque chose de simple, & en même tems de si visiblement utile, qu'il sentit lui-même la différence avantageuse de l'état où je le voulois mettre, d'avec celui où je l'avois trouvé.

Le second emploi des Conseillers devoit être l'inspection particulière des familles. Je divisai toute la Nation en vingt parties, qui répondoient au nom-

bre des Membres du Conseil. Chaque Conseiller devoit avoir sa demeure dans le quartier qui lui seroit assigné, s'informer exactement de tout ce qui pouvoit arriver de contraire à qui il appartiendroit d'en juger après une délibération commune. On s'imaginera peut-être que c'étoit donner trop d'occupation à un seul Tribunal, composé seulement de vingt personnes, que de lui attribuer ainsi l'administration de toutes les affaires publiques & particulieres ; mais on doit faire attention que des Sauvages, nnds, sans ambition & sans avarice, n'avoient pas des intérêts bien difficiles à démêler, & qu'à la réserve de quelques querelles que le hasard pouvoit faire naître, il ne devoit gueres arriver d'occasion où la sagesse & la pénétration du Conseil eussent beaucoup à s'exercer. Pour ce qui regardoit les Loix, je ne crus pas devoir en établir un grand nombre. Celles de la Nature suffisoient, & leur plus importante partie se trouvoit déjà comprise dans l'ordre que je mettois dans les familles. Vivez dans l'union ; ayez les uns pour les autres les mêmes égards de douceur & de patience, que chacun souhaite qu'on ait pour lui-même : telle fut la seule Loi

politique que je tâchai de faire goûter aux Abaquis , & dont je m'efforçai de leur faire comprendre la nécessité. Je ne laissai pas d'établir des punitions pour certains crimes , des récompenses & des distinctions pour les actions extraordinaires de vertu . d'abolir quelques coutumes superstitieuses de leurs assemblées & sur-tout de faire quelques Réglemens utiles touchant la proie qu'ils rapportoient de leurs chasses , & qui étoit presque la seule chose qui donnât quelquefois lieu parmi eux aux querelles & aux divisions.

Trois jours m'ayant suffi pour ces divers établissemens , & la docilité des Sauvages semblant me répondre désormais du succès de toutes mes entreprises , je formai une autre dessein , dont l'exécution auroit peut-être été d'abord plus difficile. Je compris que si la subordination que j'avois établie dans les familles me coutoit quelque peine à soutenir & à confirmer, l'obstacle viendroit bien moins des Anciens , qui trouveroient leur compte dans l'obéissance de leurs enfans , que de la jeunesse , qui est naturellement ennemie de la dépendance, sur-tout dans une Nation barbare & accoutumée à une excessive li-



berté. Je résolus donc d'employer les jeunes Abaquis à quelque exercice qui pût servir tout-à-la-fois à les tenir occupés & à leur faire prendre insensiblement l'habitude du joug. J'avois un prétexte fort naturel, dans la crainte qu'ils avoient des Rouintons, leurs ennemis. Je leur fis entendre que ces terribles voisins m'épouvantoient peu, & qu'il me seroit facile d'arrêter leur furie, & de les détruire même entièrement, mais qu'il falloit qu'ils apprissent de moi auparavant l'art d'attaquer & de se défendre : qu'avec les instructions que je leur donneroie sur cette matiere, ils alloient devenir invincibles : que c'étoit le plus important secret que j'eusse apporté de l'Europe : enfin qu'il étoit nécessaire que leur jeunesse renonçât pour quelque tems à la chasse, & qu'elle s'occupât entièrement de la pratique de mes leçons. J'avois besoin de routes ces précautions pour retenir douze ou quinze cens jeunes & fiers Abaquis dans l'habitation, & pour les préparer à la contrainte des exercices militaires.

Ils acceptèrent néanmoins ma proposition de bonne grace. Je les divisai aussitôt en plusieurs bandes, à l'imitation de nos Compagnies & de nos Régi-

mens. Je nommai des Chefs généraux & subalternes, dont Mou fut le principal. C'étoit la récompense que je lui destinois pour le service important qu'il m'avoit rendu. Ce Sauvage étoit brave & résolu, mais vif & turbulent. J'eus regret dans la suite de me trouver forcé par sa mauvaise conduite, à le traiter autrement que mon inclination ne me l'eût fait désirer.

L'entreprise de former les Abaquis à la guerre surpassoit sans doute mes forces, car je n'avois jamais fait mon étude du métier des armes. Mais outre qu'il n'y a point de science dont un homme de bon sens ne puisse trouver les principes en soi-même avec un peu de réflexion, je comptois sur Youngster, qui avoit servi en Angleterre avec honneur, & sur lequel j'avois dessein de me reposer de cette partie de mon Gouvernement. Il s'y prit d'une manière admirable, & qui réussit au-delà de mon attente. Son air étoit imposant & son humeur sévère. En peu de mois il établit une discipline si exacte parmi les jeunes Abaquis, que je fus surpris de leur trouver tout à la fois tant d'adresse & d'obéissance. Je ne remarquai qu'une chose à condamner dans sa méthode; il mal-

traitoit quelquefois trop sévèrement ceux qui manquoient au devoir. Je lui en fis des reproches , & je le fis convenir que c'est une pratique absolument mauvaise dans un Officier que de traiter ses Soldats avec une hauteur qui éteint leur fierté & leur courage. Il faut les former à l'obéissance sans les accoutumer à l'esclavage. Au reste , il y a peu d'exercices dans la guerre dont il ne les eut rendu capables. Il avoit même inventé diverses sortes d'armes , dont les coups étoient bien plus redoutables que ceux de leurs flèches & de leurs massues. Au défaut de fer , il avoit trouvé le moyen de leur composer des sabres d'un bois pesant , qu'il faisoit durcir au feu , & qu'il rendit si aîlés par le moyen de quelques pierres tranchantes , qu'il n'y avoit point d'acier plus propre à faire de larges & profondes blessures , sur-tout parmi des Sauvages qui ont le corps nud & sans défense. Il leur avoit formé des piques armées d'os , des poignards qu'ils portoient à côté de leurs carquois , & d'autres instrumens meurtriers , qui étoient peut-être autant de présens pernicieux qu'il faisoit aux Sauvages , mais dont l'invention étoit justifiée par une fin aussi juste que celle de se défendre

de la cruauté des Rouintons. Avec cela la garde se faisoit exactement auprès de ma demeure , & dans plusieurs autres endroits de l'habitation. Youngster se donnoit lui-même chaque nuit la peine de visiter tous les postes pour accoutumer ses élèves à la vigilance ; il ne laissoit point de petite faute sans punition ; de sorte que non-seulement nous étions en assurance contre les surprises de nos ennemis , mais en état même de les braver , si je n'eusse crû qu'il étoit de la justice de les laisser en paix tant qu'ils voudroient eux-mêmes y demeurer.

Ils'étoit passé deux mois entiers depuis le départ de mes six Envoyés. Je ne sçavois qu'augurer de leur lenteur , & nos inquiétudes pour Mylord croissoient au point de ne pas nous laisser un moment de repos. Un jour que nous étions à nous entretenir tristement , le vieil Iglou vint m'annoncer avec un transport de joie , qui lui venoit de l'espérance de m'en causer beaucoup , que les six Abaquis arrivoient à l'heure même dans l'habitation , & qu'ils avoient avec eux un Etranger , vêtu à l'Européenne. Mon impatience ne me permit point de les attendre. J'allai au-devant d'eux. Effectivement , ils étoient accompagnés



d'un Anglois ; mais son visage m'étant inconnu , je craignis de m'être trop flatté en me promettant d'heureuses nouvelles. Il fallut écouter d'abord les Abaquis , qui me raconterent tumultueusement les embarras & les fatigues qu'ils avoient essuyés dans leur voyage , & avec combien de peines ils étoient enfin arrivés dans la Virginie. Ils avoient erré long-tems sans être assurés de leur route ; & tirant sur la gauche au lieu d'aller droit à la Caroline , ils avoient suivi le pied des Monts Apalaches , par cette seule raison que le chemin leur avoit paru commode ; de sorte qu'en s'éclaircissant peu-à-peu par la rencontre de quelques autres Sauvages , ils avoient découvert heureusement les environs de Powhatan , qui sont fort cultivés , d'où il leur avoit été facile de gagner cette Ville. Ils n'avoient rien de plus intéressant à me dire , n'ayant pu rien comprendre au langage qu'ils y avoient entendu , mais ils ajoutèrent que l'étranger qu'ils avoient avec eux pourroit m'instruire davantage.

Cet Anglois me fit comprendre en effet , qu'il avoit des choses d'importance à me communiquer , & qu'il étoit venu exprès de Powhatan dans ce des-

sein. Je me hâtai de le conduire chez moi ; & là , en présence de mon épouse & de Madame Riding qui attendoient aussi impatiemment que moi qu'il ouvrit la bouche , il tira d'abord une lettre qu'il me pria de lire avant que de s'expliquer davantage. J'en reconnus aussitôt le caractère. Elle étoit de Madame Lallin. La rougeur me monta sur le champ au visage. J'aurois souhaité de pouvoir cacher cette lettre aux yeux de mon épouse , & je demeurai un moment incertain si je l'ouvrerois en sa présence.

Pour développer ce mystère , je dois avertir ici que j'avois gardé le silence jusqu'alors sur le voyage & sur le malheur de Madame Lallin. Avec quelque innocence que je me fusse conduit à l'égard de cette Dame , j'avois cru que puisque son mauvais sort nous avoit séparés , & qu'il y avoit peu d'apparence que nous puissions jamais nous rejoindre , il étoit inutile que je fisse connoître à Mylord & à sa fille la résolution qu'el-avoit prise de m'accompagner. On peut se souvenir qu'avant notre départ même de Rouen j'avois eu quelque inquiétude sur l'effet que sa présence pourroit produire dans l'esprit de Fanny. La reconnaissance & la pitié m'avoient fait  
passer

passer néanmoins sur cette considération, mais la suite des choses ayant tourné si malheureusement pour elle, je ne m'étois pas cru obligé de faire à mon épouse un récit dont je n'avois rien d'avantageux à attendre, quoique je fusse assez assuré de son cœur pour ne me pas défier qu'elle put jamais s'imaginer quelque chose de plus que la vérité. Cependant je concevois bien que venant non-seulement à découvrir indirectement, & en quelque sorte malgré moi le voyage de cette Dame, & les relations que j'avois eues avec elle, mais à trouver peut-être dans sa lettre quelques expressions tendres qui marqueroient la douleur que lui avoit causé notre séparation, elle auroit un juste sujet, sinon de s'allarmer jusqu'à me soupçonner d'une perfidie, du moins de trouver étrange que j'eusse manqué de confiance pour elle, & que je lui eusse déguisé une aventure si extraordinaire avec tant de soin. Cette pensée, qui se présenta à mon esprit dans toute sa force, me jeta dans le dernier embarras. Il m'étoit impossible néanmoins de prendre une autre parti que celui d'ouvrir ma lettre. Il fallut m'y déterminer; & le seul secours que je tirai d'un moment de réflexion

xion, fut de réunir toutes mes forces pour conserver du moins un air libre & une contenance tranquille.

Mais toute mon adresse & mes efforts étoient bien inutiles. Le coup de ma ruine étoit porté. Pourquoi tenir plus long tems mon Lecteur suspendu ? Ma triste épouse étoit déjà trop malheureusement instruite de l'arrivée de Madame Lallin en Amérique, & cette mélancolie profonde dont elle s'obstinoit à me cacher la cause n'en avoit point d'autre que les soupçons de la jalousie. Fatale passion ! Mon esclave Iglou l'avoit fait naître par un zèle inconsidéré à raconter tout ce qu'il avoit appris de mes aventures, soit de moi-même qui m'étois quelquefois trop ouvert dans les plaintes qui m'étoient échappées en sa présence, soit par d'autres informations qui ne sont jamais venues à ma connoissance. La curiosité avoit porté mon épouse à l'interroger. Moins elle avoit trouvé de clarté dans ses réponses, plus elle croyoit avoir de justes sujets de s'alarmer. Mon silence sur tout ce qui concernoit Madame Lallin, avoit achevé de confirmer ses doutes : c'est à-dire, de lui percer le cœur. Elle se croyoit trahie, ou du moins si elle pouvoit se persuader



que les marques présentes de mon amour étoient sinceres, elle ne les regardoit que comme le retour d'un homme qui l'avoit abandonnée pendant quelque tems , & qui revenoit à elle parce qu'il n'avoit pû conserver ce qu'il lui avoit préféré. Cependant sa douceur , son respect pour la volonté de son pere & son inclination même , plus forte que son ressentiment , l'avoient fait consentir à recevoir ma main ; mais elle portoit le trait au fond du cœur , & mes plus tendres caresses ne pouvoient l'en arracher. Madame Riding , à qui elle s'étoit ouverte en confiance , tâchoit en vain de la guérir par ses consolations , & de lui rendre le repos. C'étoit par son conseil qu'elle me déguisoit le sujet de ses peines , car Fanny n'étoit pas capable d'elle-même de soutenir long-tems une si violente dissimulation ; son cœur ne forma jamais de sentiment qui ne fut droit & sincere. D'ailleurs , l'intention de Madame Riding ne sauroit être condamnée. Elle craignoit que des explications de cette nature ne missent du refroidissement entre nous , & que le remede par conséquent ne fût beaucoup plus dangereux que le mal. Voilà le triste nœud

des infortunes de ma malheureuse épouse & des miennes. On la verra obstinée à se taire pendant une longue suite d'années, m'aimer avec une passion sans bornes, & dévorer continuellement les plus mortelles peines; & moi, toujours sûr de mon innocence & de ma fidélité, agir inconsidérément dans cette supposition, & me rendre coupable, non-seulement de mes propres malheurs, mais encore du crime des autres, en donnant lieu, sans le vouloir, aux évènements les plus tragiques & les plus sanglans. Justice éternelle ! qui entreprendra d'expliquer tes desseins ? Tu m'as accoutumé à en ressentir les plus tristes effets, sans oser les approfondir & sans en murmurer.

J'ai peut-être satisfait trop tôt la curiosité de mes Lecteurs. Pour rendre mon Histoire plus intéressante, & lui donner les graces d'un Roman, j'aurois dû remettre à la fin de mon ouvrage, l'éclaircissement que je me suis hâté de donner en cet endroit. Mais suis-je capable de chercher à plaire, & ai-je promis autre chose dans ces Mémoires que de la sincérité & de la douleur ? Il m'en eût trop coûté de laisser l'innocence de ma chère épouse & ma propre constance

exposées un moment au doute & aux soupçons. Qu'on se souvienne seulement que dans les évènements que j'ai à raconter, mon sort m'étoit plus obscur qu'il ne l'est maintenant à mes Lecteurs, & que la source principale de mes peines est de n'avoir pas eu plutôt les mêmes lumieres.

J'affectai donc toute la liberté d'esprit dont j'étois capable, en ouvrant la lettre de Madame Lallin; & pour prévenir plus parfaitement les soupçons de mon épouse, je lui dis avant que de commencer à la lire, que j'en connoissois l'écriture, & que pour en faciliter l'intelligence je voulois lui apprendre que cette Dame étoit partie de Rouen avec moi pour faire le voyage de l'Amérique. Nous avons été jusqu'à présent, ajoutai-je, si occupés de nos propres peines & de nos aventures, que ce n'étoit point le tems de vous amuser par le récit des infortunes d'autrui. Mais c'est une relation que je vous promets quand vous jugerez à propos de l'entendre. Je lus alors d'un ton ordinaire la lettre de Madame Lallin. Elle me marquoit une joie extrême d'avoir appris si heureusement que j'étois en Amérique, & que j'avois échappé à la malignité du Capi-

raine Will. Elle s'étoit sauvée elle-même de ses mains par adresse , & dans l'espérance de trouver Mylord à Powhatan ou dans quelqu'autre endroit de la Virginie , elle s'y étoit rendue de la Jamaïque , où elle avoit abandonné son ravisseur. Le hasard ayant conduit mes six Sauvages à Powhatan , ils y avoient présenté ma lettre au premier Anglois qu'ils avoient rencontré. Le nom de Mylord avoit excité la curiosité de tous les habitans , de sorte que ma lettre ayant couru par toute la ville , elle étoit tombée à la fin dans ses mains. C'étoit elle qui avoit engagé par une grosse récompense un Anglois de Powhatan à suivre mes Sauvages à leur retour. Elle m'assuroit que si elle n'eût consulté que ses desirs , elle les eut accompagné elle-même ; mais que cette entreprise lui étant impossible , elle me conjuroit de lui faire sçavoir promptement de mes nouvelles , & par quel moyen nous pourrions nous rejoindre. Pour ce qui regardoit Mylord , elle me marquoit le désespoir que lui causoit comme à moi l'incertitude de son sort. On n'en avoit rien appris à Powhatan depuis sa fuite. Mais elle croyoit pouvoir m'assurer , disoit-elle , qu'il n'avoit rien à craindre désormais



du Capitaine Will, qui s'étoit rebuté de ses inutiles recherches, & qui se dispo-  
soit à faire voile vers l'Europe. Enfin  
elle me demandoit des nouvelles de  
Fanny & de Madame Riding, & elle  
paroissoit s'intéresser fort sincèrement  
à leur fortune.

Tel étoit le sens de cette lettre, dont  
la vue m'avoit causé tant de frayeur.  
Toutes les expressions y étant sages &  
mesurées, je me remis mieux que jamais  
de mon inquiétude, & je ne fis pas dif-  
ficulté de raconter en peu de mots aux  
deux Dames le motif & les principales  
circonstances du voyage de Madame  
Lallin. Elles m'écoutèrent assez tran-  
quillement. Madame Riding rompit cet  
entretien pour le faire tomber sur les  
affaires de Mylord. Je n'insistai point  
davantage, & n'appercevant nulle émo-  
tion sur le visage & dans les yeux de  
Fanny, je demurai fort tranquille sur  
ce qui venoit d'arriver. Je fus très satis-  
fait aussi de l'article de la lettre qui con-  
cernoit Mylord. Le départ de John Will  
diminua beaucoup ma crainte. Je crus  
pouvoir me flatter avec raison que ce  
Seigneur étoit à la Caroline, qu'il y  
avoit été reçu sans opposition, & qu'il  
attendoit, pour nous donner de ses

nouvelles, qu'il eût mis de l'ordre & de la tranquillité dans cette grande Province. Il est vrai qu'il s'étoit écoulé déjà bien du tems depuis son départ ; mais quelque ingénieuse que la tendresse soit à se tourmenter, je ne voyois rien qui put m'allarmer avec fondement. L'escorte nombreuse dont il étoit accompagné me rassuroit contre la crainte des autres Nations Sauvages qu'il pouvoit avoir rencontrées ; & en supposant même que ce malheur lui fut arrivé en chemin, j'avois lieu de me persuader qu'il s'en étoit délivré heureusement, parce qu'il ne me sembloit pas possible que tous ses compagnons eussent péri, & qu'il n'en fut pas revenu quelqu'un pour nous annoncer cette nouvelle. J'obris sur moi par ces faux raisonnemens de ne pas me livrer trop à l'incertitude, & je me fis ainsi une cruelle illusion sur les deux coups les plus funestes qui m'ayent jamais été portés par la fortune. Il falloit répondre à Madame Lallin. Je le fis sans mystere & sans difficulté. Mon épouse me vit écrire ma lettre. Je marquai simplement à cette Dame que j'étois ravi du bonheur qu'elle avoit eu de se mettre en liberté. Je lui conseillois de demeurer à Powhatan, jusqu'à ce que l'occasion

l'occasion se présentât de nous rejoindre. Je lui appris mon mariage, & je la priaï pour notre intérêt commun, de ne rien épargner pour découvrir ce que Mylord étoit devenu. Les six Sauvages ayant consenti à retourner à la Virginie avec l'Anglois qu'ils avoient amené, je leur fis promettre de revenir par la Caroline, & je demandai en grace à Madame Lallin de leur donner des guides & toutes les commodités nécessaires pour le succès de leur voyage.

Je goûtai plus de repos après leur départ, que je n'avois fait depuis longtemps. Je ne pouvois manquer d'être bientôt informé avec certitude de ce qui étoit arrivé à Mylord; & Fanny faisant plus d'effort que jamais sur elle-même, parvint à me déguiser entièrement le trouble continuel de sa jalousie. Elle suivoit apparemment le conseil de Madame Riding. Il y avoit déjà quelque tems que sa grossesse s'étoit déclarée. Les Abaquis en témoignèrent une joie extrême. Ils avoient dans ces occasions certaines cérémonies superstitieuses qu'ils pratiquoient à l'égard de leurs femmes, & qu'ils me proposèrent par rapport à la mienne. Je rejettai leurs offres, & je profitai de cette circonstance

comme j'avois déjà fait de plusieurs autres, pour dissiper peu-à-peu leur aveuglement. Ils m'écoutoient avec admiration, lorsque je leur parlois d'une autre Divinité que le Soleil, plus ancienne & plus puissante que lui, dont il étoit lui-même l'ouvrage, & dont il recevoit continuellement sa chaleur & sa lumière. Mais comme ils n'étoient point capables d'être convaincus par la force d'un raisonnement, je ne m'étois jamais aperçu que mes discours eussent fait sur eux l'impression que je desirois; & j'attendois toujours pour entreprendre de changer leur Religion, qu'il survint quelque événement extraordinaire que je pusse faire tourner adroitement au succès de ce dessein. Il s'en présenta un dont je tirai tout le fruit que j'espérois. Peut-être trouvera-t-on quelque chose d'irrégulier, on du moins de trop humain dans les moyens que j'employai; mais je crois ma conduite justifiée par mes intentions, sur-tout à l'égard d'un peuple grossier qui ne pouvoit être ébranlé d'une autre manière.

Moou avoit, comme j'ai dit, d'excellentes qualités. Il avoit le corps bien fait & vigoureux: il étoit sobre, adroit, entreprenant, généreux & d'une intré-



pidité qui le faisoit regarder avec raison comme le plus brave de tous les Abaquis. Mais son humeur vive & brusque le rendoit difficile à ménager, & je m'étois étonné plusieurs fois qu'Youngster qui étoit un autre caractère impérieux & violent, eut vécu si long-tems en bonne intelligence avec lui. Ils eurent enfin un gros différend sur quelque point de la discipline militaire, & étant tous deux trop emportés pour s'arrêter à certaines bornes, ils se ménagerent si peu qu'ils devinrent ennemis irréconciliables. Je fus instruit aussitôt de ce démêlé. Youngster m'en expliqua naturellement la cause, & quoiqu'il eut peut-être manqué d'un peu de prudence, il étoit clair par son récit que Moou étoit le seul coupable. Il le sentit sans doute lui-même; car lui ayant fait donner ordre de me venir rendre compte de sa conduite, il refusa de se rendre chez moi, & il demeura renfermé pendant quelques jours dans sa cabane, sans se laisser voir même de ses meilleurs amis. Son obstination me causa de l'embarras. Je ne pouvois fermer les yeux sans danger sur un refus qui blessait mon autorité, & j'appréhendois d'un autre côté, en le prenant sur un ton trop absolu, de

révolter contre moi la plus grande partie de la jeunesse, qui lui étoit entièrement dévouée. Je me servis d'abord d'Iglou & de quelques autres Sauvages des plus modérés, pour le porter doucement à rentrer dans le devoir. Leur efforts furent inutiles. Cet esprit violent & vindicatif ne pouvoit digérer l'insulte qu'Youngster lui avoit faite en le maltraitant de plusieurs coups. Il s'emportoît ouvertement en menaces & en projets de vengeance, non-seulement contre lui mais contre moi-même & contre toute ma famille. Le mal commença à me paroître si sérieux, que je me crus obligé d'y apporter un prompt remède. Je m'y déterminai bien plus encore, lorsque j'appris du vieil Iglou que toutes les nuits Moou recevoit la visite de quantité de jeunes gens qui étoient dans ses intérêts, & que suivant les apparences, ils concertoient ensemble les moyens de satisfaire leur ressentiment. Le soir du même jour qu'il m'annonça cette nouvelle, un jeune Abaqui s'introduisit chez moi dans l'obscurité, & m'ayant pris en particulier, il me fit un récit qui m'effraya. Il avoit sçu d'un autre les desseins de Moou. C'étoit de s'attrouper la nuit avec ceux

qu'il avoit engagés dans sa querelle, de fondre sur ma maison, de se défaire de moi & de tous mes gens en épargnant seulement Fanny, dont il vouloit faire son épouse, & de prendre ensuite sur la Nation l'autorité qui ne m'avoit été accordée, disoit-il, qu'à sa sollicitation.

Je remerciai vivement le jeune Sauvage. Un danger si pressant demandant toute ma diligence & tous mes soins, je fis avertir secrètement tout ce qu'il y avoit d'Abaquis sur lesquels je pouvois faire un fonds assuré; je leur recommandai de passer la nuit autour de ma demeure, & de ne laisser approcher personne sans mes ordres. Ensuite réfléchissant sur les moyens de prévenir Moou, & ne voyant point de sûreté à le faire arrêter dans sa maison, je résolus de me délivrer de lui par la voie la plus sûre, qui étoit de le faire tuer en secret. Mon emploi me donnoit ce droit sur la vie d'un sujet rebelle & parjure. Ce fut cette dernière réflexion qui m'en fit naître une plus étendue, & propre à faciliter le dessein que j'avois d'amener les Abaquis à la connoissance du vrai Dieu. Je m'applaudis aussitôt de cette pensée, & pris pour l'exécuter des me-

sures qui me réussirent parfaitement.

J'assemblai tous les Sauvages qui se trouverent autour de ma maison , & n'étant pas fâché d'en avoir un plus grand nombre encore pour témoins , je fis appeller tous ceux qui habitoient les cabanes voisines. Les voyant disposés à m'écouter , je les fis souvenir du serment par lequel ils s'étoient engagés à m'obéir , & de la punition à laquelle devoient s'attendre ceux qui auroient la témérité de la violer. Moou , leur dis-je , s'est rendu coupable du plus criminel parjure : si le soleil que vous adorez étoit un Dieu aussi puissant que vous vous l'êtes figuré jusqu'aujourd'hui , il n'auroit pas tardé si long-tems à lui faire sentir sa vengeance. J'ai laissé passer exprès quelques jours pour vous faire appercevoir que vous vous trompez malheureusement dans l'objet de votre culte , & que c'est le Dieu que j'adore qui est le seul capable de se venger & de punir. Je vous annonce donc de sa part que ceux d'entre vous qui manqueront à l'obéissance , recevront de lui un horrible châtiment , & que Moou en sera le premier exemple. Allez lui faire à lui-même cette déclaration , ajoutai-je , en



me tournant vers Iglou , & exhortez-le à se faire reconnoître s'il veut éviter le supplice terrible qui le menace.

Je ne congédiai les Sauvages qu'après les avoir prié pour leur propre intérêt de profiter du malheur de Moou , & d'ouvrir les yeux sur ce qui arriveroit bientôt. Etant rentré ensuite chez moi avec Youngster , je lui communiquai mon dessein , & je le chargeai lui même de l'exécution. Mais comme j'aurois souhaité d'accompagner la mort de Moou de quelque circonstance extraordinaire , capable de causer le plus grand effroi aux Abaquis , nous cherchâmes par quel stratagème nous pourrions en imposer à ce Peuple crédule & grossier. Si j'eusse eu de la poudre en abondance j'aurois trouvé mille moyens de les épouvanter , soit par le bruit , soit par d'autres effets qui leur étoient inconnus ; mais j'en avois apporté si peu de Powhatan , qu'en ayant donné une partie à Mylord avec les deux pistolets de mon Esclave Iglou , il ne m'en restoit gueres plus d'une demi-livre. Cependant Youngster crut que cela pourroit suffire pour le projet qu'il forma , & tout puérile qu'il étoit il lui réussit heureusement. Il prit la boîte même où je tenois ma

poudre renfermée , qui étoit une corne épaisse & fortifiée par trois ou quatre cercles de cuivre. Il la ferma avec beaucoup de soin , en pressant la poudre pour lui donner plus de force , & il y laissa seulement une petite ouverture , à laquelle il fit tenir une fusée. Il attacha ensuite à la boîte une petite corde , qui devoit servir à la soutenir. Ayant pris avec cela mes deux pistolets qu'il avoit chargés , il se fit suivre de nos deux autres Anglois , dont le secours lui étoit nécessaire. Son dessein étoit de monter sur le toit de la cabane de Moou avec l'aide des deux Anglois. L'obscurité de la nuit l'empêchoit de craindre d'être aperçu. Il devoit s'approcher de la cheminée , qui n'étoit qu'un large trou pratiqué dans le toit , suivant l'usage de la plupart des Nations de l'Amérique , mettre le feu à la fusée , laisser pendre la boîte dans la cabane à une certaine hauteur ; & comptant que l'étonnement de voir les étincelles de la fusée attireroit aussitôt Moou & ses compagnons au dessous du trou qui servoit de cheminée , il espéroit de pouvoir l'ajuster & le tuer d'un coup de pistolet. Le bruit du coup , la mort du rebelle , le fracas que feroit aussitôt la boîte , qui ne pouvoit

manquer de se briser en mille piéces , étoient des circonstances qui devoient sans doute effrayer les Sauvages , mais j'appréhendois qu'il ne prit envie à quelqu'un d'entre eux de sortir trop promptement de la cabane , & que Youngster ne fut apperçu sur le toit , qui n'étoit pas fort élevé. Il s'obstina à vouloir en courir tous les risques. Ses deux compagnons devoient se retirer aussitôt qu'il y seroit monté , & il comptoit que dans l'épaisseur de la nuit il ne lui seroit pas difficile de se dérober lui même avec adresse. Si je l'en eusse voulu croire , il eut mis le feu à la cabane en se retirant pour achever de rendre la scène terrible. Mais je m'y opposai absolument , par la crainte d'un incendie général , qui nous auroit peut-être été impossible d'arrêter.

Au moment qu'il alloit partir , le vieil Iglou vint me faire le rapport de sa commission. Sa présence me fit naître une nouvelle idée qui servit encore au succès de mes vues. Lorsqu'il m'eût raconté que Moou avoit ri de mes menaces , & qu'il paroissoit craindre aussi peu le châtiment du ciel que les miens , je lui ordonnai de retourner sur le champ pour renouveler ses exhorta-

tions au rebelle , & je lui dis de se faire accompagner de quelques Membres des plus âgés & des plus considérés du Conseil. C'étoit dans le dessein qu'ils fussent présens à la mort de Moou , & qu'ils pussent eux-mêmes en recueillir le fruit. Je les fis partir sans perdre de tems , & Youngster n'en perdit pas non plus pour se rendre au même lieu par un chemin différent. Je ne pus résister à la curiosité qui me porta à le suivre moi-même à quelque distance ; & l'obscurité m'étant favorable , je demurai à cinquante pas de la cabane de Moou. Je n'y fus pas long-tems sans voir paroître quelques étincelles de la fusée , qui sortoit par le trou du toit. La boîte creva presqu'aussitôt , avec un fracas plus grand que je ne m'y étois attendu. Ce n'étoit pas l'intention d'Youngster , qui s'étoit proposé de tuer auparavant Moou , & je fus quelques momens à craindre qu'il ne lui fut impossible d'ajuster son coup par la cheminée , ce qui auroit ruiné entièrement notre entreprise. Mais le bruit du coup de pistolet qui se fit bientôt entendre , me fit juger que tout s'étoit exécuté heureusement. Les deux Anglois passerent près de moi dans le même instant , sans m'appercevoir , & Youngster



n'ayant point tardé à les suivre, j'appris de lui qu'il avoit réuffi avec tant d'adresse & de bonheur, que le Ciel sembloit avoir conduit fa main. A peine avoit-il laiffé descendre la boîte, que les Sauvages, frappés de l'éclat des étincelles, s'en étoient approchés avec admiration. Ils étoient au nombre de vingt cinq ou trente. La fusée s'étant consumée un peu trop promptement, il n'avoit pu reconnoître assez-tôt Moou pour tirer d'abord sur lui. La boîte avoit crevé avec beaucoup de violence. Ce contre-tems n'avoit servi qu'à le favoriser, en répandant l'effroi dans la Troupe. Quelques-uns avoient été blessés dangereusement par les éclats de la boîte, & tous s'étoient jettés à terre en poussant un horrible cri, excepté Moou que rien n'étoit capable d'épouvanter. Ce fier Sauvage avoit levé les yeux vers l'ouverture du trou pour chercher la cause d'un si étrange événement ; de sorte que rien n'avoit été plus facile à Youngster que de lui casser la tête d'un coup de pistolet.

Nous nous retirâmes aussitôt à ma maison, pour attendre l'effet de cette scene. Nous entendîmes un bruit épouvantable qui paroissoit venir de tous les

quartiers de l'habitation. Ceux d'entre les partisans de Moou qui avoient pu fuir, s'étoient rendus chacun dans leurs cabanes, où leur effroi & leur consternation avoient rendu témoignage, autant que leurs discours, du prodige qui venoit d'arriver. Tout le monde s'empressoit de courir pour voir le cadavre de Moou, & cinq ou six jeunes Abaquis qui étoient encore à terre auprès de lui, retenus par leur frayeur autant que par leurs blessures. On ne manqua point d'être bientôt informé des avertissemens que j'avois fait donner aux Rebelles une heure auparavant. Il étoit si clair que leur punition ne pouvoir être qu'un effet de mes menaces, qu'il ne se trouva personne qui en eut le moindre doute. Cette opinion étant devenue générale, & se trouvant confirmée par le rapport de ceux qui avoient entendu ma harangue & mes prédictions, on commença à ne craindre que le Dieu, dont j'avois annoncé les marques; & l'effet de cette crainte fut si étonnant, que tous les Abaquis de l'habitation vinrent en un moment environner ma cabane en jetant des hurlemens affreux, & en me conjurant de paroître & de leur accorder mon secours.

Je sortis pour les rassurer par ma présence. Quoique la nuit ne fut point fort avancée , je me trouvai presque aussi éclairé qu'en plein jour. Ils avoient allumé un nombre infini de flambeaux , tels qu'ils en ont l'usage ; ce sont de longs bâtons de bois sec , enduits d'une espèce de raïsine. Leurs cris cessèrent à ma vue , & les voyant disposés à m'écouter , je fis apporter un banc sur lequel je montai pour me faire entendre plus facilement. Je leur parlai avec force du crime de Moou , & de la justice de son châtiment. Quelque sévère qu'il eut été , je les assurai que mon Dieu étoit un bon Maître , qui n'exerçoit la vengeance qu'à regret , & qui eut pardonné même au parjure Moou , s'il ne se fut point obstiné à mériter d'être puni ; mais que le voyant endurci dans la révolte , & le Soleil qu'ils avoient cru jusqu'alors redoutable , n'ayant point assez de puissance pour le ramener au devoir , j'avois sollicité moi même la punition terrible dont plusieurs d'entre eux venoient d'être témoins ; que ceux qui suivroient l'exemple de Moou , devoient s'attendre au même malheur. J'ajoutai que j'avois ordre de ce même Dieu qui savoit si bien punir , de leur offrir des faveurs &

des bienfaits s'ils vouloient l'adorer ; qu'ils connoissoient maintenant sa puissance ; qu'elle s'employeroit pour leur bonheur & pour la destruction des Rouintons, leurs ennemis ; qu'aimant sincèrement leur Nation ; comme ils en devoient juger par le zèle que j'avois marqué jusqu'alors pour leurs intérêts ; j'en'étois point capable de leur rien proposer qui ne fut pour eux d'un solide avantage ; que je devois néanmoins les avertir qu'après l'offre que je leur avois faite de la protection & de l'amitié de ce grand Dieu , ils devoient s'attendre à la haine s'ils ne la recevoient point avec reconnoissance ; & qu'en refusant de le préférer au Soleil , ils s'attireroient infailliblement le même sort que Moou.

J'avois parlé d'une voix si haute & si distincte , qu'il ne leur étoit rien échappé du sens de mon discours. Ils me firent connoître par leurs cris & leurs applaudissemens , qu'ils étoient prêts à suivre toutes mes volontés. Je leur ordonnai de se rendre après midi dans la prairie des assemblées , où je leur expliquerois ce que le tems de la nuit ne me permettroit pas d'achever.

Ils marquerent beaucoup de joie en se retirant. La mienne étoit aussi très-



vive de me voir si heureusement délivré de toutes mes craintes, & à la veille de réussir dans un projet que j'avois toujours eu extrêmement à cœur. Je méditois sur la forme que je devois faire prendre à leur Religion. Mon incertitude ne dura pas long-tems. Ils n'avoient que les lumieres les plus simples de la nature, & je ne les croyois pas capables d'en recevoir d'autres. J'examinai sur ce principe ce que l'Etre infiniment juste pouvoit exiger d'eux. Il me parut que le point essentiel de leurs obligations étoit de reconnoître un Dieu tout-puissant leur Créateur & leur Maître absolu ; l'adorer sans partage, & d'espérer ses récompenses. Telles furent les bornes que je crus devoir donner à leur foi. Pour le culte, je résolus de bannir les cérémonies mystérieuses, parce qu'elles dégénèrent tôt ou tard en superstition, & que n'ayant pas à vivre toujours avec eux, je voulois éviter tout ce qui pouvoit les faire retourner à l'idolâtrie. Je ne jugeai pas même à propos de leur donner des Temples. Quel usage en eussent-ils fait ? Ils les eussent orné. Leurs idées se fussent bientôt renfermées dans l'étendue de leurs murs, & ne se fussent point élevées plus haut que

la voûte. Insensiblement ils y eussent placé des Idoles, avec un redoublement d'ignorance & de ténèbres. Au lieu qu'en leur faisant envisager tout l'Univers comme un Temple magnifique que Dieu s'est fabriqué de ses propres mains, & Dieu lui-même assis au-dessus des nues comme sur un Trône, où il est prêt sans cesse à écouter nos vœux & à recevoir nos adorations, il me sembla qu'une noble & si respectable idée seroit capable de fixer leur attention & de s'imprimer dans leurs cerveaux grossiers d'une manière ineffaçable. Je m'arrêtai absolument à cette dernière méthode, & j'y ajoutai seulement deux choses, que je regardai comme deux secours nécessaires à la foiblesse d'esprit des Abaquis; l'une fut d'établir que deux fois chaque semaine, c'est-à-dire, tous les trois jours, il se feroit dans la prairie une assemblée de Religion, à laquelle toute la Nation seroit obligée d'assister; l'autre de composer une Prière courte, mais d'un sens clair & expressif, que tout le monde apprendroit, sans exception. Et de peur qu'il n'arrivât à quelqu'un de l'oublier ou de manquer à la réciter, mon dessein étoit d'ordonner que chaque chef de famille la prononçât  
tour

tour-à-tour à haute voix dans les assemblées générales de la prairie, c'est dire, deux fois la semaine, & que les mêmes chefs la fissent répéter tous les jours, chacun dans la famille, à toutes les personnes de l'un & l'autre sexe que j'avois soumises à leur autorité. Quelque simple que cet ordre de Religion puisse paroître à mes Lecteurs, la connoissance que j'avois du caractère des Abaquis me rendit presque sûr qu'il étoit le seul propre à subsister long-tems, sur-tout lorsque j'eus résolu d'engager les Membres du Conseil, par un serment solennel qu'ils feroient à leur réception, à y tenir la main dans leurs quartiers respectifs, & à ne laisser jamais interrompre ni affoiblir l'usage de la Priere.

Le matin du grand jour où se devoit faire cet heureux changement, j'appris qu'un grand nombre des principaux Abaquis s'étoient assemblés dans une maison particuliere, & qu'ils y étoient depuis quelque tems à conférer ensemble avec un air de secret qui sembloit renfermer du mystere. Comme il pouvoit rester encore quelques semences de la révolte de Moou, j'en fus allarmé. J'allai m'y transporter moi même, lors-

qu'on m'avertit qu'ils s'étoient séparés , & que quelques-uns d'entre-eux venoient droit à mon logis. Je pris la précaution de me tenir sur mes gardes. C'étoient trois des principaux vieillards, tous trois Membres du Conseil, qui m'étoient député de la part des autres. Etant entrés chez moi , l'un d'eux m'apprit fort respectueusement le sujet de sa visite. Tous les Abaquis sentoient fort bien , me dit-il , que le Dieu que je voulois leur faire adorer étoit plus puissant que le Soleil; mais ils souhai-toient beaucoup de sçavoir où étoit ce Dieu, qui ne s'étoit jamais fait voir à eux comme le Soleil, & dans quel endroit du monde il faisoit sa demeure. C'étoit sur quoi ils me prioient de les instruire avant de les obliger d'abandonner leur ancienne Divinité. Cette question & les réflexions qui devoient sans doute l'avoir fait naître , me parurent extrêmement profondes pour les Abaquis. Je leur répondis avec douceur que j'étois charmé de leur sagesse , & que je satisferois si pleinement à leurs difficultés , qu'ils ne leur resteroit pas le moindre scrupule. Et comme je les connoissois effectivement pour les plus raisonnables de toute la Nation , je leur



expliquai le systême de Religion que je voulois leur faire embrasser. Ils approuverent tout ce qu'ils avoient entendu ; mais je fus étonné de leur voir renouveler à la fin leur premiere objection. Ce Dieu, me dirent-ils, ne se montre donc jamais ? J'avoue que cette nouvelle interrogation m'embarrassa, non par la difficulté d'y répondre, mais par celle que je craignois à leur persuader que ce qu'ils ne voyoient pas put exister réellement. Le Ciel m'inspira, néanmoins le tour qu'il falloit pour faire sur eux une forte impression. Non, leur répondis-je, il ne se montre pas ; mais il se fait connoître par d'autres marques. N'entendez-vous pas souvent le tonnerre ? Ils me dirent qu'ils l'entendoient, & qu'ils le craignoient beaucoup. Hé bien, repris-je, c'est le Grand Dieu qui remue ainsi le Ciel, & qui fait trembler la Terre. Vous avez vu la pluie, la grêle, la neige : vous avez senti l'ardeur du feu, la rigueur du froid ; vous voyez croître vos arbres, vos fruits, tout ce qui sert à votre nourriture, c'est lui qui produit ainsi ce qui se passe continuellement à vos yeux ; & vous vous plaignez, ingrats Abaquis,

de ce qu'il ne s'est jamais fait connoître à vous ! La vérité de ma réponse , le ton peut-être dont je la prononçai , ou plutôt la bonté infinie de Dieu qui vouloit tirer ces pauvres Sauvages de leur aveuglement , leur défilla si entierement les yeux , qu'ils me parurent transportés de joie de se trouver tout d'un coup au milieu de la lumière. Ils me protestèrent qu'ils n'adoreroient jamais d'autre Dieu que le mien , & m'ayant quitté dans ces sentimens , ils les répandirent plus que jamais dans l'habitation , en apprenant à tous ceux qui se trouvoient à leur rencontre , que rien n'étoit égal au Dieu que je leur avois annoncé , puisque c'étoit lui qui produisoit les arbres , les fruits , le feu , le tonnerre , & ce qu'il y avoit de plus aimable dans la nature.

Ils étoient tous dans cette religieuse disposition , lorsqu'ils se rendirent l'après-midi à l'assemblée. J'y fus charmé de leur zele , jusqu'à verser des larmes de joie. Fanny & Madame Riding , qui voulurent être témoins de ce pieux spectacle , en furent aussi attendries que moi. Ils écoutèrent mes discours avec une respectueuse attention. Je leur

propofai le plan que j'avois formé, je réglai le tems & l'ordre des aflemblées; je leur découvris avec les plus vives expreffions, & fous les plus fortes images, la grandeur du Maître qu'ils alloient fervir, ce qu'ils devoient attendre de fa bonté s'ils le fervoient fidelément, & de fa colere s'ils oublioient jamais les engagemens qu'ils alloient prendre. Malgré leur groffiereté, je leur fis comprendre qu'indépendamment des plaifirs & des récompensés que je promettois après la vie à leur fidélité, la Religion qu'ils embraffoient feroit d'un extrême avantage pour le bien de la Nation & pour le foutien des Loix que j'y avois établies; qu'après l'obligation d'honorer le Dieu tout-puiffant, elle ne leur en impofoit point d'autres que celles que je leur avois déjà prefrites, c'est-à-dire, de s'aimer les uns les autres, & de contribuer de tout leur pouvoir au bien public & particulier. Je les exhortai fur-tout à la reconnoiffance pour les faveurs continuelles qu'ils recevoient du Souverain Etre. C'est lui, leur dis-je, qui vous a donné la naiffance, qui vous conferve, qui vous fournit libéralement tout ce qui vous

plaît & qui vous est utile. Ne sentez-vous pas qu'il faut aimer celui qui vous comble ainsi de ses bienfaits ? O bons Abaquis ! la nature vous a donné un cœur ; apprenez à en faire usage ; & si vous êtes sensibles à quelque chose , foyez-le à ses faveurs que vous éprouvez continuellement.

Ce bon Peuple étoit dans un silence qui exprimoit son contentement & son admiration. Je remarquai que la plupart tournoient les yeux vers le Ciel lorsqu'ils m'entendoient prononcer le nom de Dieu , comme s'ils eussent cherché à le voir dans le lieu où je leur avois dit qu'il faisoit son séjour , & qu'il étoit sur son Trône à les observer & à juger de la sincérité de leur hommage. Enfin je renouvelai leur attention en leur parlant de la Priere que j'avois composée pour eux ; & les ayant exhorté à me suivre de cœur , je la pronçai à haute voix , les yeux & les bras levés. Ils imiterent tous ma posture. Je dois le confesser : un sentiment de joie délicieuse se répandit dans mon ame en finissant le dernier l'acte de cette auguste cérémonie. Peut-être le Ciel ne reçut-il jamais d'hommage plus sincere &



plus naturel que celui qui lui étoit rendu dans ce moment par des cœurs simples où régnoit la droiture & l'innocence , & j'ai toujours regardé comme une des plus glorieuses & des plus fortunées circonstances de ma vie , la part que je puis m'attribuer à ce grand changement.

Je m'occupai pendant quelques jours du soin de faire apprendre ma Priere à tous les chefs de famille , afin qu'ils pussent l'apprendre eux-mêmes à leurs enfans. Fanny & Madame Riding ne s'épargnerent pas non plus pour rendre le même service aux femmes Sauvages. Elles s'étoient déjà employées heureusement à leur inspirer des sentimens de pudeur & de modestie, de l'attachement & de la fidélité pour leurs époux , de la tendresse & de l'attention pour leurs enfans , & à leur faire perdre quelque chose de leur rudesse & de leur barbarie, sans y rien substituer néanmoins qui put les conduire un jour à la corruption des mœurs & à la mollesse. Nous prenions toutes nos mesures de concert & avec délibération , & le but commun de nos soins étoit de délivrer les Abaquis de tout ce qui les avoit

ravalé jusqu'alors au - dessous de la qualité d'hommes. Cette réflexion étoit de Fanny. A le bien prendre , me disoit-elle, tout ce qui est opposé à la raison, ou qui s'en écarte par quelques excès, n'appartient point à l'humanité ; & dans ce sens l'on trouveroit peut-être autant de Sauvages & de Barbares en Europe , qu'en Amérique. La plupart des Nations de l'Europe s'écartent des bornes de la raison par leur excès de mollesse , de luxe , d'ambition , d'avarice ; celles de l'Amérique par leur grossièreté & leur abrutissement. Mais dans les unes & dans les autres je ne reconnois point des hommes. Les unes sont en quelque sorte au-delà de leur condition naturelle , les autres sont au-dessous , & les Européens & les Américains sont ainsi de vrais Barbares , par rapport au point dans lequel ils devroient se rassembler pour être véritablement hommes. C'est à ce point , ajoutoit-elle , qu'il faut élever , s'il est possible , nos pauvres Abaquis , & notre étude doit être de le faire par des moyens qui puissent les y fixer.

Pendant que nous rendions ces importants services à nos Sauvages , &  
que

que l'emploi que j'avois accepté me les faisoit regarder comme un devoir, nous ne perdions point de vue nos propres intérêts. Nos vœux les plus ardens étoient toujours pour la conservation de Mylord Axminster, pour le succès de ses entreprises & pour le bonheur de le rejoindre. Notre inquiétude sur son sort ramenoit-là tous nos entretiens. La grossesse de mon épouse étoit si avancée, que de quelque maniere que les évènements pussent tourner, il ne falloit pas penser à quitter les Abaquis avant qu'elle fut délivrée. Quelques semaines se passerent encore. Enfin le moment des couches de Fanny arriva. Elle mit au monde une fille qui ressembloit, me dit-on, à son malheureux pere. Triste objet de la plus cruelle sentence du sort ! Hélas ! sous quels affreux auspices étois-tu née ! Je la pris dans mes bras, & le cœur plein de tous les sentimens paternels, le premier souhait que je fis pour elle fut d'être plus heureuse que son pere & que sa mere. Mes vœux ne furent point écoutés.

Mon épouse se rétablit promptement de ses douleurs. Tous ses soins se re-

tournerent sur sa fille. On sçait ce que c'est que la tendresse d'une jeune mere. Je remarquai qu'il en rejaillissoit quelque chose jusques sur son humeur. Elle en devint moins mélancolique. Ses yeux me parurent moins rêveurs, & soit que ce cher gage de notre amour eut redoublé son affection pour moi & dissipé ses soupçons, soit que la seule joie d'être mere produisit ce changement, je m'apperçus que ses caresses étoient plus vives & plus ouvertes qu'elles n'avoient jamais été. Les miennes ne pouvoient gueres redoubler, car je n'étois point capable d'inégalité dans mes attentions pour Fanny; cependant sa tranquillité mit dans mon cœur quelque chose que je n'y avois point encore senti. J'en marquai secrettement ma joie à Madame Riding, qui y prit part, sans s'expliquer davantage.

Je continuai pendant quelque tems à gouverner paisiblement les Abaquis. Quelques-uns de leurs Chasseurs ayant rencontré un jour un gros des Rouintons au milieu d'une forêt, l'antipathie des deux Nations ne leur permit point de se séparer sans en venir aux mains. Les Abaquis furent maltraités. Ils ne s'é-



chapperent qu'avec perte d'une partie de leurs gens ; & parmi le reste il y en eut peu qui revinrent sans blessures. Ce malheur ranima toute la haine de la Nation contre ces cruels voisins. La jeunesse sur-tout , que les leçons continuelles d'Youngster entretenoient dans une humeur guerrière , & qui souhaitoit passionnément de faire l'essai de ses nouvelles armes , me sollicita vivement de lui laisser tirer vengeance de l'insulte que les Abaquis venoient de recevoir. Je balançai si je devois leur accorder cette permission. La guerre m'a toujours fait horreur. C'est la honte de la raison & de l'humanité. Excepté le cas d'une juste défense , qui doit faire gémir , même après la victoire , une bataille & le dernier attentat où l'extravagance est la fureur puissent se porter ; & dans les principes de ma morale , un Héros guerrier n'est qu'un monstre infâme. Avec ces sentimens je ne devois pas me rendre facilement aux instances de mes Sauvages. Cependant la même raison qui m'avoit porté à leur faire prendre une teinture de discipline militaire sous la direction d'Youngster , me fit penser que ce seroit un extrême avan-

tage pour eux , d'humilier les Rouintons avant mon départ , & d'ôter une fois pour toujours à cette barbare Nation l'envie & le pouvoir même de les inquiéter. Je résolus de prendre moi-même la conduite de cette guerre , pour contenir les Abaquis dans la modération. Je me flattai aussi que si les Rouintons n'étoient pas absolument intraitables , il ne me seroit pas impossible de les gagner peu-à-peu , & de les engager peut-être à se reconcilier si bien avec les Abaquis , qu'ils renonçassent de part & d'autre à leur haine , & qu'ils s'unissent pour ne composer qu'une même Nation.

M'étant donc expliqué avec Youngster sur les mesures qui convenoient à ce dessein , je déclarai publiquement que je croyois la guerre juste & nécessaire ; & que pour donner aux Abaquis un nouveau témoignage de mon affection , je leur promettois de me mettre à leur tête. Les cris de joie retentirent jusqu'au Ciel. On ne pensa plus qu'aux préparatifs. J'en laissai le soin à Youngster , & je m'occupai pendant quelques jours à rassurer Fanny & Madame Riding , à qui cette résolution causoit de mor-

telles allarmes. Leur crainte eut été juste, s'il y eut eu pour moi beaucoup de risques à courir. Il est certain que je n'eusse pû, sans la plus grande folie, les exposer à tout ce qu'elles pouvoient appréhender de fâcheux si ma mort, ou quelque autre accident, les eût privé de ma présence & de mon secours. Mais j'étois sûr que les Rouintons ne tiendroient pas un moment devant moi. Leur petit nombre, qui ne pouvoit s'être réparé depuis les pertes récentes qu'ils avoient essuyées, & l'opinion qu'ils avoient de moi sur les bruits avantageux qui s'en étoient répandus jusqu'à eux, me faisoient regarder cette expédition comme une partie de chasse de quatre jours. D'ailleurs, je me proposois bien moins de les réduire par les armes que de les gagner par la douceur & par l'offre de mes bienfaits. Je fis donc comprendre aux deux Dames qu'elles ne devoient point s'allarmer le moins du monde, & qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi, non plus que pour elles, qui étoient aussi sûrement dans l'habitation que dans la meilleure ville de l'Europe.

En effet, étant parti deux jours après à

la tête d'un corps d'Abaquis composé de leur plus belle jeunesse, je me rendis en moins de douze heures auprès de la principale habitation des Rouintons. Quoiqu'ils s'attendissent bien que leurs voisins marqueroient quelque ressentiment de leur dernière perte, je ne m'aperçus point qu'ils fussent sur leurs gardes avec cette vigilance que la crainte inspire. Mais tel est, comme je l'ai déjà fait observer, le génie de la plupart de ces misérables Peuples. Ils ne connoissent ni règles de défense, ni précautions de sagesse. Ils en viennent aux mains & s'égorgent brutalement sur les moindres démêlés; le plus foible fuit, & le vainqueur se retire jusqu'à ce que l'occasion se présente de renouveler le combat. Il m'eût été facile de fondre sur l'habitation & d'exterminer les Rouintons jusqu'au dernier. Mon dessein étoit tout différent. Ayant fait arrêter mes compagnons, je députai Youngster, qui s'offrit hardiment pour ce dangereux message, avec trois Abaquis qui connoissoient les lieux; & je leur donnai ordre de proposer la paix à nos ennemis à trois conditions :



La premiere , qu'ils se hâtassent de ramasser leurs armes & de les apporter hors de l'habitation pour les brûler en notre présence.

La seconde , qu'ils abandonnassent aussitôt leur canton pour venir former un nouvel Erablissement dans la vallée des Abaquis , où je leur promettois qu'on leur fourniroit toutes sortes de secours & de commodités.

La troisième , qu'ils y fussent soumis à mon Gouvernement.

S'ils refusoient d'accepter mon amitié à ces trois conditions, je ne leur laissois que le choix, de fuir du canton pour n'y revenir jamais, ou d'être tous massacrés sans exception & sans quartier.

Je chargeai Youngster de leur faire cette déclaration d'un air fier, mais de prendre ensuite des manieres douces & humaines pour les exciter à la confiance, & d'exhorter même quelques-uns des principaux d'entre eux à me venir trouver sans armes, pour recevoir des marques de la bonté que je leur promettois.

On voit que pour agir avec cette confiance & cet air d'empire, je de-

vois être tout-à-fait sûr du succès de ma conduite. J'avois du moins cette espèce de sûreté, qui porte sur la parfaite connoissance du caractère de ceux avec lesquels on doit traiter. J'avois avec moi quinze cens hommes bien armés; j'étois certain, par des informations assurées, que le nombre des Rouintons réunis ne passoit pas huit cens, en y comprenant leurs enfans & leurs femmes, & je sçavois que la coutume générale des Sauvages est de fuir sans combat lorsqu'ils se sentent inférieurs en nombre. Je n'appréhendois qu'une chose, c'étoit que les Rouintons ne conçussent trop de frayeur lorsqu'ils me sçauroient si proches d'eux, & que se défiant de mes propositions, ils ne prissent aussitôt le parti de se sauver, avec la facilité que des Sauvages nuds ont toujours à le faire. Mes Députés se présenterent hardiment à l'entrée de l'habitation; & pour prévenir toute insulte, leur premier soin fut de faire connoître qu'ils étoient soutenus par un corps de quinze cens hommes. Cette nouvelle & la déclaration qu'ils firent aussitôt du sujet de leur arrivée, se répandirent en un instant parmi les Barbares, & pro-

duisirent un partie de l'effet que j'avois prévu , c'est-à-dire , que la plupart ne consultant que leur crainte, se sauverent promptement dans les forêts voisines. Cependant plusieurs de ceux qui s'étoient amassés d'abord autour d'Youngster, & auxquels il s'étoit adressé, ne voyant rien qui dût les effrayer, demeurèrent tranquilles à l'écouter. Il les flatta par ses discours & ses promesses, & il n'épargna rien pour leur faire sentir l'avantage de ses offres. Il crut les avoir ébranlés, mais comme ils étoient en petit nombre, & qu'il étoit à souhaiter que les fuyards pussent être engagés à revenir dans l'habitation, il s'imagina que le seul moyen étoit de quitter ceux qui l'avoient écouté, en les priant de faire comprendre aux autres qu'ils devoient être sans crainte, & que rien n'étoit plus avantageux pour leur Nation que de s'unir par une bonne paix avec les Abaquis. Il leur laissa le reste du jour & la nuit suivante pour délibérer, & il leur promit de retourner à eux le lendemain avec la même douceur & les mêmes intentions. Ce fut inutilement qu'ils s'efforça de m'en amener quelques-uns, personne n'eut la hardiesse de le suivre.

Je fus ravi de voir Youngster qui venoit tranquillement , & j'en augurai bien de la négociation. Son rapport augmenta mes espérances. Je louai sa conduite & je pris le parti d'attendre jusqu'au lendemain. Nous n'étions point éloignés de l'habitation , mais une petite colline , au pied de laquelle j'avois assis mon camp nous en cachoit la vue. J'avois choisi cette situation pour ne pas effrayer trop nos ennemis par une approche brusque & précipitée. Youngster mit un ordre admirable dans notre petite armée avec toutes les précautions qui pouvoient nous empêcher de craindre la surprise. Le reste du jour s'écoula sans le moindre mouvement de la part des Rouintons.

La nuit étant devenue fort sombre , on vint m'avertir lorsque je commençois à prendre un peu de repos , qu'on voyoit des tourbillons de fumée épaisse s'élever au sommet de la colline avec un éclat de lumière qui ne pouvoit signifier qu'un grand incendie. J'allai m'éclaircir par mes propres yeux. Il me fut aisé de juger que c'étoit l'habitation des Rouintons qui étoit en feu , & je ne doutai pas un moment que cette cruelle

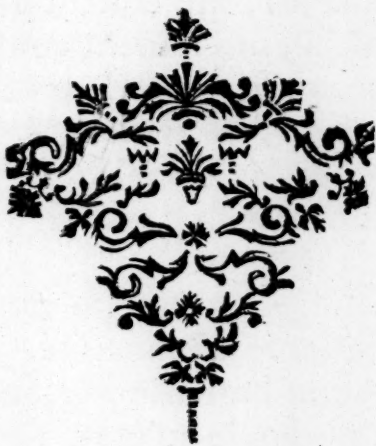


Nation ne l'y eut mis volontairement. Je donnai ordre que personne ne s'écarrât jusqu'au jour, appréhendant quelque autre effet du désespoir de ces misérables. J'envoyai le matin Youngster à la découverte avec une partie de mes gens. Son rapport fut tel, à peu près, que je me l'étois imaginé. Les Rouintons, soit par défiance de mes promesses, soit par un pur effet d'humanité & de barbarie, avoient mieux aimé abandonner le Pays que de se soumettre. Ils avoient mis le feu en partant, non-seulement à leur grande habitation, mais à plusieurs petits hameaux répandus aux environs. Leurs cabanes, qui étoient de bois sec, étoient déjà entièrement consumées; & ce qui marquoit mieux leur caractère féroce & cruel, ils avoient égorgé leurs vieillards & leurs malades. Youngster trouva encore leurs cadavres qui avoient échappé aux flâmes.

Je m'affligeai de cette nouvelle par un sentiment d'humanité. Mais un trait de cette barbarie me faisant assez connoître que je m'étois flatté vainement de pouvoir civiliser un peuple si brutal, je regardai comme un bonheur pour les Abaquis d'être entièrement délivrés de ces dangereux voisins. Tel

fut le succès de cette expédition, qui ne devoit pas allarmer beaucoup, comme on le voit, Madame Riding & mon épouse, puisque mes Sauvages n'eurent pas même l'occasion d'y tirer un coup de flèche. Je ne me serois pas tant étendu sur un événement si léger, s'il n'eut produit peu de tems après des effets si terribles, que mon sang se glace encore de l'engagement où je me suis mis de les raconter.

*Fin du quatrième Livre.*







c. I Desraiz del

Livre V.





LE  
PHILOSOPHE  
ANGLOIS;  
HISTOIRE  
DE MR.  
CLEVELAND.



LIVRE CINQUIÈME.

LA tranquillité & le bon ordre me parurent si bien établis parmi les Abaquis, que sans penser à multiplier leurs loix & leurs obligations, je me bornai à les contenir dans l'observation exacte de celles qu'ils avoient déjà. C'étoit le seul moyen d'assurer le fruit de mes travaux,

qui eut été fort incertain après mon départ si je n'eusse pris soin de lier ainsi ces bons Sauvages par les chaînes de l'habitude. Quelques mois se passerent donc à répéter nos exercices ordinaires, & à attendre le retour des Sauvages que j'avois fait partir pour la Virginie avec l'Envoyé de Madame Lallin. Je remettois après leur retour à prendre une résolution qui put nous conduire à quelque chose de raisonnable & d'assuré, espérant toujours de tirer de leur rapport quelques lumieres capables de me déterminer. Je ne pouvois juger exactement de la longueur de leur voyage, ni du tems qu'ils avoient besoin d'y employer. C'étoit le principal sujet de mon embarras. Il m'étoit venu plus d'une fois à l'esprit, sur-tout depuis les couches de mon épouse, de partir avec elle & le reste de ma famille, pour tenter moi-même de trouver le chemin de la Caroline. Ce n'est pas que je ne m'attendisse à de grandes difficultés de la part des Abaquis, qui nous étoient trop affectionnés pour consentir volontiers à notre départ: mais j'eusse réussi peut-être à les tromper, en leur faisant entendre que nous ne les abandonnions point sans retour. Nous eussions pris

une escorte , ce qui eut encore aidé à leur persuader que notre dessein n'étoit pas tout-à-fait de les quitter absolument ; & nous n'eussions point eu de peine à nous en défaire , si le Ciel eut beninotre route, & nous eut fait tomber dans quelque habitation Angloise ou Espagnole.

Quelque dangereux que fut ce plan , il n'y en avoit point d'autre à choisir , en supposant que nous ne reçussions point de nouvelles de Mylord. Je m'y arrêtai à la fin , comme un malade fait à un remede amer & douloureux qu'il craint presque autant que ses maux. Je le communiquai même à mon épouse & à Madame Riding , qui ne balancèrent point à l'approuver , & qui se disposèrent hardiment à en courir les risques. Nous n'étions plus retenus que par la foible espérance que nos Sauvages pourroient arriver au moment que nous y penserions le moins. Elle ne fut pas trompée. On nous les annonça un jour. Mon émotion fut si grande à cette nouvelle , que j'eus peine à me soutenir. Ce fut bien pis , lorsque je vis mon épouse tomber évanouie de surprise & de faiblesse.

Si l'on se figure en effet quelle devoit

être notre inquiétude & notre ennui après quinze mois de séjour dans une habitation de Sauvages, & plus d'un an qui s'étoit écoulé sans que nous eussions entendu parler de Mylord, on concevra que le plus léger espoir ne pouvoit manquer de nous causer une agitation extraordinaire. Mais si ce n'étoit pas la joie, c'étoit du moins une incertitude de sentimens, qui nous avoit mis d'abord dans cette violente situation. Il fallut bientôt éprouver d'autres mouvemens, dont la nature étoit moins équivoque; ce fut ceux de la plus mortelle crainte, & par conséquent de la tristesse la plus profonde & la plus accablante.

Les Sauvages s'étoient rendus d'abord à Powhatan. Ils y avoient vu Madame Lallin, qui leur avoit facilité autant qu'elle avoit pu les moyens de gagner la Caroline. Avec le secours d'un Virginien qui sçavoit la Langue Angloise, ils avoient suivi les côtes de la mer, en s'informant dans tous les lieux habités, si l'on avoit vu Mylord Axminster, ou si l'on avoit quelque connoissance de son sort. Ils n'avoient rien appris de ce qu'ils cherchoient. Désespérant de réussir mieux par de plus longues recherches, ils



avoient repris leur route vers notre vallée au travers de mille périls, & dans une incertitude continuelle du chemin. Enfin le hasard, ou plutôt la Providence qui ne vouloit plus nous laisser ignorer nos malheurs, & qui nous en préparoit encore de plus terribles, avoit permis qu'ils eussent rencontré dans de vastes déserts un de leurs compatriotes, un de ces braves Abaquis qui avoient servi d'escorte à Mylord. Ils le ramenoient avec eux, & ce fut par lui-même que nous nous fîmes raconter aussitôt la funeste aventure de Mylord & de ses compagnons.

Ce malheureux Seigneur n'avoit pas été éloigné de cinq ou six journées de la vallée des Abaquis, qu'il avoit été attaqué par un nombre de Sauvages à peu près égal au sien. Il les avoit mis en fuite avec un peu de perte. Ces Barbares, qui étoient des habitans vagabonds du grand désert de *Drexara*, & qui passent pour les plus cruels de l'Amérique, n'avoient pas été découragés par leur défaite. La vue de Mylord, qui étoit à cheval & vêtu aussi bien que les Anglois de sa suite, les avoit animé à retourner à la charge, dans l'espoir du butin. Ils s'étoient attroupés seulement en beaucoup

plus grand nombre, & coupant le chemin aux Abaquis à quelque distance du lieu du premier combat, ils avoient fondu sur eux avec tant d'impétuosité, & une grêle si terrible de flèches, qu'ils en avoient couché par terre une grande partie. Le reste, effrayé de se voir enveloppé de toutes parts en un moment, & se trouvant même hors d'état de recourir à la fuite, avoit rendu les armes pour se conserver la vie. Ils étoient demeurés prisonniers avec Mylord & ses Anglois. Les vainqueurs avoient partagé cette riche proie, & s'étoient divisés eux-mêmes pour prendre différentes routes. La plupart des Sauvages du désert de Drexara sont Antropophages, du moins à l'égard de leurs prisonniers. Ils n'habitent proprement aucun lieu. Ils sont sans cesse errans, à la chasse des bêtes, & des hommes qu'ils regardent comme leur plus friand gibier. La seule raison qui leur fait donner le nom de Sauvages de Drexara, est que cherchant les montagnes & les bois comme les lieux les plus propres à la chasse, ils aiment ce grand désert, qui est rempli de bêtes féroces, parce qu'il est couvert de forêts d'une immense étendue.

J'étois tremblant & consterné en écoutant cette première partie de la relation du Sauvage, & je n'osois le presser de m'apprendre ce que j'avois le plus d'envie de savoir. Un début si terrible me faisoit attendre le sort le plus affreux pour l'infortuné Vicomte. Fanny étoit de son côté dans une agitation capable d'inspirer de la pitié. Nous continuâmes de prêter notre attention, sans oser ouvrir la bouche pour proférer un seul mot. Heureusement, nous dit le Sauvage, je suis tombé en partage avec Mylord & vingt de nos compagnons, à une bande des moins cruels & des moins avides de chair humaine. Ce n'est pas qu'ils n'aient mangé d'abord six d'entre nous, pour rassasier leur première ardeur; mais ils sont accoutumés d'aller chaque année sur le bord d'une grande rivière, où ils trouvent des hommes blancs & vêtus d'habits, auxquels ils donnent leurs prisonniers, pour recevoir d'eux quelque chose qu'ils aiment beaucoup. Nous avons été conservés pour cela au nombre de seize, & l'on nous a fait faire un long voyage pour arriver à la rivière; mais les hommes blancs n'y sont pas venus cette année. Nous avons été reconduits vers le Dé-

sert de Drexara , pour attendre l'année prochaine. Cependant , ajouta le Sauvage , je suis sûr que tous mes compagnons ne verront point ce tems-là ; car de seize que nous étions , il y en a déjà quatre qui ont été mangés depuis mon retour de la riviere. Il nous raconta ensuite de quelle maniere il s'étoit sauvé , & par quel bonheur il avoit rencontré ses trois compatriotes , après avoir erré deux mois dans des pays qui lui étoient inconnus.

J'ai sçu depuis que ces hommes blancs avec lesquels les Sauvages faisoient une espece de commerce de leurs prisonniers , étoient les Espagnols de *Pensacola* , qui remontent en certains tems la grande riviere du Saint-Esprit , & qui achètent des Esclaves pour quelques verres d'eau-de-vie , ou pour quelques denrées de nulle valeur.

J'ordonnai à l'Abaqui de se retirer après son récit , & l'état où j'étois ne m'empêchant point de faire réflexion sur celui où je voyois mon épouse , je fis en un instant ce que non seulement je n'avois jamais fait , mais dont je ne m'étois point encore cru capable. Je renfermai dans mon cœur la plus vive & la plus pressante de toutes les douleurs ; & moi ,



qui me sentoïis prêt à succomber sous ma peine , & à tomber sans force. J'en trouvai assez pour affecter de la constance, pour prendre une contenance tranquille, & pour entreprendre en un mot de consoler ma chere épouse. C'est ici que j'apprehende de n'être plaint déformais de personne. Un personnage tel que j'ai été capable de le soutenir , & que je vais le représenter , paroîtra si étrange , & peut-être si contraire aux idées communes , que si l'on me fait la grace de le croire possible , on s'imaginera sans doute qu'il mérite moins de pitié que d'admiration. Il faut avoir éprouvé les douleurs qu'un autre sent , ou sentir du moins qu'on peut les éprouver , pour être capable de s'y intéresser par la compassion ; non seulement il ne se trouvera personne qui ait senti des maux tels que les miens , mais à peine se trouvera-t-il quelqu'un qui les puisse comprendre.

La résolution que je pris donc en ce moment de me rendre maître de tous les témoignages extérieurs de ma peine, devint une regle que j'ai suivie depuis avec une incroyable constance. Je ne prévoïois point à quoi je m'engageois. La considération de mon épouse , dont

je voulois soutenir le courage par mon exemple , m'engagea à former intérieurement cette espèce de vœu , qui renfermoit peut-être trop de témérité. J'ai eu néanmoins la force de l'exécuter : mais qu'il m'en a coûté ! & que le souvenir même que j'en conserve est encore rempli d'amertume ! Chere Fanny , dis-je à mon épouse , il faut bénir le Ciel de ce qu'il permet du moins que nous soyons informés du malheur de Mylord. Le secours de la Providence ne sçauroit manquer à l'innocence & à la vertu. Vous voyez qu'il l'a déjà éprouvé , en tombant heureusement dans la bande la plus humaine de Sauvages. Il recevra la même protection jusqu'à la fin. Peut-être a-t-il déjà été livré aux blancs dont l'Abaqui nous a parlé. Ce ne peut être que des Anglois , ou des François , ou des Espagnols ; & quelque Nation que ce soit de l'Europe , il est sans danger s'il est hors des mains des Sauvages. Oui , me répondit-elle , en ne raisonnant que trop juste sur le sujet de nos craintes ; oui , s'il est hors des mains des Sauvages : mais quelle apparence qu'il soit délivré de ces bêtes cruelles ? Il n'y a que deux mois , suivant le rapport de l'Abaqui , qu'ils sont revenus de leur grande ri-

viere ; qu'ils n'y doivent retourner que l'année prochaine : & qui sçait s'ils épargneront si long-tems la vie de mon cher pere ? Elle fondoit en larmes en parlant ainsi , & sa tendresse lui représentant vivement tout ce qu'elle avoit à craindre, elle paroissoit aussi effrayée que si elle eut vu Mylord prêt d'être dévoré par les Sauvages. Je lui dis pour la rassurer que ces Barbares étant accoutumés à faire commerce de leurs prisonniers, il n'y avoit nulle raison de craindre qu'ils ne suivissent point leur usage ordinaire ; que je préviendrois d'ailleurs tous les effets de leur cruauté , mon dessein étant de me mettre incessamment à la tête de deux mille Abaquis, & de me servir des lumieres que je pourrois tirer de celui qui avoit été compagnon de Mylord , pour prendre le chemin du désert de Drexara ; que le Ciel seroit mon guide dans une entreprise où sa bonté & sa justice étoient intéressées ; enfin, que j'espérois de trouver Mylord , ce qui étoit le seul point difficile , & que rien ne me seroit si aisé que de le délivrer.

Fanny avoit trop de solidité d'esprit pour se laisser flatter par de fausses espérances. Elle sentit aussi parfaitement que

moi toutes les difficultés de mon dessein, & voici le parti qu'elle prit sur le champ. Je suis persuadée, me dit-elle, que vous n'abandonnerez point mon pere, & que vous exécuterez ce que vous venez de me promettre; mais je vois les périls & l'incertitude d'une telle entreprise. Vous ne pouvez point me laisser ici derriere vous, au risque de tout ce qui peut m'arriver pendant votre absence, & presque certaine en vous quittant de ne vous revoir jamais. Il n'y a donc pour moi nul autre parti à prendre, que celui de partir avec vous. Nous retrouverons mon pere, ou nous périrons tous ensemble en le cherchant. Quelque étrange que fut cette proposition, je ne pouvois raisonnablement la combattre. Cependant je lui fis appercevoir plusieurs raisons qui la rendoient presque impossible. Nous n'avions point de voitures pour elle, sa fille & Madame Riding, & pour leurs deux femmes. Cette seule difficulté étoit insurmontable. Elle me répondit qu'elle la sentoit, & qu'elle n'en étoit point effrayée; qu'elles iroient à pied comme moi, aussi souvent que leur foiblesse le pourroit permettre; que si elles se trouvoient trop fatiguées, il seroit aisé



aisé de leur composer des brancards que je ferois porter par nos Abaquis ; que si j'en prenois deux mille avec nous, ils pourroient se succéder tour à tour, & nous rendre ce service sans beaucoup de peines & d'embarras. Pour les provisions de vivres qui formoient une autre difficulté, elle ne put être arrêtée par la crainte d'en manquer, & elle se résolut à faire comme moi son principal fonds sur la prodigieuse quantité des bêtes fauves qu'on trouve de tous côtés en Amérique, & que nos Sauvages ne manqueroient pas de tuer continuellement.

Nous partirons, lui dis-je en l'embrassant, chere Fanny, nous partirons. J'admire votre courage, & je veux me persuader que c'est pour lui donner un heureux succès que le Ciel vous l'inspire. Je ne tardai point à communiquer notre résolution aux Abaquis. Je ne leur en parlai que comme d'une expédition que je voulois entreprendre pour venger leurs compagnons, & pour délivrer Mylord. Toute la Nation s'offrit avec ardeur ; mais faisant beaucoup moins de cas du nombre que du courage & du bon ordre, je déclarai que je ne voulois être accompagné que de ceux qui avoient été disciplinés par Youngster.

C'étoit un corps d'environ deux mille hommes qui paroissoient tous résolus & vigoureux. Ceux que nous laissâmes dans l'habitation , marquerent du chagrin de voir partir avec moi mon épouse & toute ma famille ; mais ils n'eurent pas néanmoins le moindre soupçon qu'ils alloient nous perdre pour toujours. Dans toute autre circonstance nous n'eussions peut-être pas quitté sans quelque regret ce bon peuple , dans lequel nous n'avions trouvé pendant un si long séjour que de la docilité , de la soumission & tous les témoignages d'un sincère attachement. Le souvenir de leurs bienfaits n'est jamais sorti de ma mémoire ; & j'ai prié le Ciel pendant toute ma vie d'affermir parmi eux la connoissance & l'amour du bien , que je me suis efforcé de leur inspirer.

Quoique j'eusse borné le nombre de ceux qui devoient être de notre expédition , je ne pus refuser la satisfaction de me suivre à quelques particuliers qui m'avoient été les plus affectionnés. J'eus regret de ne pouvoir l'accorder au vieil Iglou , qui , consultant moins son âge & ses forces , que son zèle , auroit entrepris de me suivre au bout du monde. Mais je consentis que Rem , sa fille , ac-

compagnât mon épouse; sans parler de son attachement qui méritoit cette récompense, je crus qu'il y auroit mille occasions où ses services pourroient être utiles à Fanny & à ma fille. Enfin nous partîmes après nous être mis sous la protection du Ciel, & l'avoir sollicité mille fois par les plus ardentes effusions de notre cœur.

Ciel! quel départ & quelle entreprise! Je sçavois à peine de quel côté tourner nos premiers pas. Je concevois seulement qu'étant dans la Floride au-delà des Monts Apalaches, j'avois au Midi le Golfe du Mexique, & à l'Orient les côtes de la Mer du Nord. Il me paroïsoit assez vraisemblable que les hommes blancs, dont les Sauvages m'avoient parlé, n'étoient autres que les Espagnols qui devoient remonter quelque grande riviere depuis le Golfe du Mexique, car je n'en connoissois point vers la Mer du Nord jusqu'à la pointe de Tegeste, qui fut de la grandeur de celle que le Sauvage m'avoit représentée. Pour le *Désert de Drexara*, que j'appelle de ce nom en traduisant littéralement celui que le prisonnier Abaqui lui donnoit, je n'en avois jamais entendu parler: l'unique connoissance que je pus en avoir, je la

tirois de la comparaison que je faisois de son récit avec l'opinion où j'étois que les hommes blancs étoient des Espagnols ; & j'en conclusois que ce Désert devoit être par rapport à nous, au Midi, ou un peu plus sur la droite en tirant à l'Occident. A la vérité , cela s'accordoit mal avec la route des trois Sauvages que j'avois envoyés à la Caroline , & avec la rencontre qu'ils avoient faite du prisonnier , mais je sçavois de leur propre aveu qu'ils n'avoient point tenu de route certaine , & je jugeois par la longueur de leur marche , qu'ils s'étoient prodigieusement égarés. Telles étoient les lumières ou plutôt les profondes obscurités qui servoient de guides à notre malheureux voyage. Il faut néanmoins que je le confesse , pour ne pas donner une idée trop affreuse de mon embarras, j'avois un autre espoir sans lequel il y auroit eu une extrême folie à me précipiter ainsi dans un labyrinthe inexplicable. Je comptois sur les éclaircissements que je pourrois tirer des diverses Nations qui se trouveroient sur notre route , & je n'appréhendois point leur rencontre , parce que j'étois assez bien escorté pour ne rien craindre de leur barbarie.



Nous marchâmes les huit premiers jours avec beaucoup de facilité. Quoique la chaleur fut assez grande , le zele de mes Abaquis se soutenoit merveilleusement. Ils portoient sans répugnance les quatre brancards des femmes, & comme ils se succédoient au moindre signe de lassitude , il ne me parut point qu'ils fussent fatigués de cet exercice. Je les animois d'ailleurs en marchant à leur tête ; & sentant le besoin que j'avois de leur secours, je prenois un air de confiance & de résolution capable de leur en inspirer. Cependant , soit qu'ils ne fussent point aussi endurcis à la fatigue que les Sauvages vagabonds qui sont accoutumés à marcher continuellement , soit que la chaleur & le changement d'air pussent contribuer à les affoiblir, il y en eut un grand nombre qui se trouverent attaqués tout d'un coup d'une maladie dangereuse. Ce fâcheux accident nous contraignit d'arrêter. Je choisîs pour prendre quelques jours de repos une prairie agréable , au long d'une riviere , dont les bords étoient couverts d'arbres assez touffus pour nous défendre de l'ardeur du Soleil Cette précaution n'empêcha point qu'il ne me mourût en deux jours trente

de mes plus braves Sauvages. Je ne tardai point à m'appercevoir par les progrès du mal , qu'il étoit contagieux. Je perdis quinze hommes le jour d'après , & l'on venoit m'avertir à tous momens qu'il y en avoit quantité d'autres qui étoient menacés du même sort. En moins de sept jours il s'en trouva huit cens de malades , & environ deux cens emportés par la force du mal. Plein d'une mortelle inquiétude pour le danger de mon épouse , je la fis séparer avec les femmes du gros de la troupe , & je défendis sous peine de mort aux Sauvages de s'approcher du lieu où elle étoit. Je chargeai Younster du soin de veiller auprès d'elle , tandis que je m'occupois à chercher quelque remède au mal de mes pauvres Abaquis. Mais le brave & fidele Youngster fut atteint lui-même de cette funeste maladie , & je le vis expirer tristement deux jours après.

Le courroux du Ciel me poursuivoit. De tant de malheureux qui expiroient à mes yeux , j'étois sans doute le plus à plaindre , quoique la bonté de mon tempérament me soutînt contre l'air infecté que je respirois à tous momens. J'étois sans cesse au milieu d mes Aba-

quis, à les exhorter, à les consoler, à les interroger sur la nature & les symptômes de leur mal. Je séparois les malades d'avec ceux qui ne l'étoient point encore ; je faisois transporter les morts, de peur que le danger n'augmentât par l'infection des cadavres ; j'étois partout, je prêtois la main moi-même à l'ouvrage le plus pénible, je me ménageois moins que le plus misérable de mes Sauvages. Cependant il me venoit souvent à l'esprit, qu'un zèle si inconsidéré pouvoit devenir pernicieux à mon épouse. Je craignois, en retournant le soir auprès d'elle, de lui communiquer quelque chose de l'air contagieux que j'avois respiré. Je pris le parti de me laver chaque jour dans la rivière, avant que de la revoir, & de me couvrir de peaux différentes de celles que je portois en visitant les malades. Qu'auroit-ce été si le mal m'eût attaqué moi-même ! Affreuse crainte ! J'en détournois mon attention, comme un criminel tâche d'éviter la pensée de son supplice. Je composois mon visage en m'approchant de Fanny, & loin de lui apprendre les progrès continuels de la maladie qui m'enlevoit tous les jours douze, quinze,

& quelquefois vingt Abaquis , je la flattois par l'espoir d'un heureux changement. Elle feignoit de me croire , & dans le tems que je lui déguisois ainsi nos maux pour lui épargner le chagrin de les connoître , elle dissimuloit de même en affectant de les ignorer , de peur que ce n'en fût un nouveau pour moi que de l'y croire trop sensible.

Dans ce terrible désastre ce fut un bonheur extrême , qu'elle , sa fille & ses femmes se conservassent dans une santé parfaite. Nous passâmes trois semaines entières dans le même lieu , sans la moindre apparence que nos miseres pussent diminuer. Il m'étoit mort environ quatre cens Sauvages , & le mal continuant à se répandre , j'étois menacé de les perdre tous avec le même malheur. Je résolus de changer d'air , en plaçant mon camp sur une éminence qui ne paroissoit éloignée que d'une journée des vastes prairies où nous étions. Je donnai ordre aux Sauvages de se préparer au départ. Mais je crus m'appercevoir qu'ils ne recevoient pas volontiers cette nouvelle. Quoique le lieu où je voulois les conduire fût assez proche , il s'avançoit sur notre route , & quelques-uns d'entr'eux me firent con-



voître qu'ils s'attendoient moins à la continuer, qu'à retourner promptement vers leur habitation. Nouveau sujet d'une extrême inquiétude. Je cessai de les presser, pour me donner le tems d'approfondir leurs dispositions. Je reconnus bientôt que leur refus n'étoit point un mouvement qui fût né tout d'un coup. Ils s'étoient assemblés plusieurs fois pendant la nuit, pour délibérer sur le parti qu'ils devoient prendre, & la discipline s'étant beaucoup relâchée parmi eux depuis la mort d'Youngster, ils avoient murmuré contre moi, comme s'ils eussent dû m'accuser du malheur qui leur étoit arrivé. Je les trouvai donc si aigris & si mal disposés à l'obéissance, que j'appréhendai de ne pouvoir les contenir long-tems dans le respect qu'ils avoient eu pour moi jusqu'alors. Les conséquences n'en pouvoient être que très-funestes. La moindre, & celle à laquelle je devois m'attendre naturellement, étoit de me voir abandonner tout d'un coup, & de demeurer avec ma famille à la merci des bêtes, ou d'autres Sauvages aussi cruels qu'elles. J'employai pendant quelques jours les sollicitations & les instances, auprès de ceux dont la fidé-

lité m'étoit moins suspecte, & je les engageai à faire eux mêmes leur efforts pour ramener l'esprit de leurs compagnons. Ils y travaillèrent inutilement. La vûe même de cinq ou six cens de leurs semblables qui étoient encore atteints de la maladie, & qu'ils devoient par conséquent se résoudre à laisser après eux, ne fit nulle impression sur les rebelles, & n'eut pas le pouvoir de les faire consentir du moins à attendre leur rétablissement. Il sembloit qu'après avoir déclaré le desir qu'ils avoient de retourner sur leurs pas, ils eussent quelque chose à craindre s'ils différoient à partir. Ils étoient sourds à toutes mes raisons, ils refusoient de les entendre; semblables à un troupeau de bêtes qui se porte impétueusement toutes ensemble vers le même milieu, lorsqu'elles y sont déterminées par quelque mouvement dont elles ne voyent pas même la cause. Enfin je ne reconnus plus dans mes bons Abaquis qu'une troupe de Sauvages capricieux & inflexibles.

Le mal me parut sans remede. Le seul qui me restoit & que je me déterminai à tenter, acheva de me perdre, en donnant occasion à ces misérables

d'exécuter tout à-fait leur résolution. Je les fis assembler autour de moi , & leur ayant reproché d'un air fier leur inconstance & leur perfidie , j'ajoutois que j'étois assez bien instruit néanmoins que le nombre des perfides étoit petit , & qu'il y en avoit beaucoup parmi eux qui étoient disposés à me demeurer fideles : que je voulois les connoître , & faire d'eux la distinction qu'ils méritoient , prêt à consentir que les autres s'éloignassent pour jamais de ma présence , & qu'ils retournassent sur le champ à l'habitation. Mon espérance étoit que la honte de passer publiquement pour perfides , les retiendrait peut-être malgré eux dans le devoir. J'ordonnai en même-tems que ceux qui vouloient m'abandonner passassent à ma gauche , & que les autres se tinssent à ma droite. J'observois leur contenance. Il se passa quelques momens , sans que personne osât quitter sa place. Ils se regardoient les uns les autres avec un air d'étonnement & d'incertitude. Enfin , quelques-uns des plus mutins s'étant placés brusquement à ma gauche , ils furent suivis aussitôt du plus grand nombre. A peine eurent-ils pris un moment pour se reconnoître & s'assurer

les uns des autres , qu'ils me tournerent le dos avec un grand cri , & qu'ils prirent la fuite tous ensemble en tirant vers l'habitation. Il en restoit à ma droite plus de trois cens , dont j'avois lieu du moins de croire la fidélité assurée ; mais ceux-ci même voyant fuir leurs compagnons , & ayant demeuré quelque tems comme incertains à les regarder , me quitterent tout d'un coup pour les suivre , sans que mes prieres ni mes reproches fussent capables de les arrêter.

Quelle idée pourrois-je donner ici de ma douleur & de ma consternation ! ce sont-là de ces excès qui ne peuvent se représenter. Je demurai absolument seul au milieu de la prairie. Les deux Anglois qui me restoit ne quittant point mon épouse , & le quartier des malades étant à cinq cens pas dans un endroit couvert d'arbres , je ne me trouvai pas même accompagné d'un seul Sauvage de qui je pusse espérer le foible soulagement qu'on trouve à avoir quelqu'un pour témoin de ses peines. Ce n'étoit pas à mon épouse que je voulois les confier : elle les eût partagées , & les siennes n'étoient propres qu'à augmenter mon désespoir. Il fallut les dévorer dans



le fond de mon cœur. Je m'assis sur l'herbe dans le lieu même où j'étois. Avec quelque rigueur que le Ciel parut s'obstiner à ma perte, j'y levai les yeux pour intéresser sa bonté & pour attester sa justice. Je lui demandai, sinon les consolations qui pouvoient diminuer mes douleurs, du moins un secours de lumieres qui pût diriger ma conduite, & me faire voir quelque jour à l'espérance dans un état où je ne pouvois me persuader qu'il eut réduit personne avant moi. O Dieu, m'écriai-je mille fois, est-ce le désespoir qui vous honore! Si c'est par bonté que vous formez vos ouvrages, comment prenez-vous plaisir à les détruire? Que voulez-vous que je devienne? Que ferez-vous de Mylord, de ma malheureuse épouse & de ma fille? Qu'ai-je donc gagné à vous invoquer, si vous n'écoutez jamais mes prières? O Dieu! écoutez-moi, & prenez pitié de vos malheureuses créatures.

Cependant après avoir passé quelque tems dans ces agitations, je recueillis tous mes esprits, pour tirer des circonstances de notre misere les foibles ressources que je pourrois y appercevoir. Il me parut d'abord qu'il n'y avoit point

à délibérer sur le lieu vers lequel nous devions penser à prendre notre chemin. Toute apparence d'espoir eut été vaine, excepté du côté des Abaquis. Lorsque j'eus reconnu entièrement la nécessité de prendre ce parti, je me repentis amèrement de n'avoir pas cédé à l'impatience des fugitifs. Mais ce regret étant inutile, j'examinai s'il y auroit désormais de la sûreté pour nous, même parmi ces Sauvages, après le tour de perfidie dont leur jeunesse avoit été capable. Je m'imaginois qu'ils pourroient craindre que je ne les punisse; & la honte du crime ou la crainte du châtiement acheve quelquefois de faire violer tous les devoirs à ceux qui ne sont encore coupables qu'à demi. Cependant je me flattai que ma douceur pourroit me les réconcilier, & faire renaître en eux la confiance. Il y avoit deux difficultés qui me causerent beaucoup plus de crainte & d'embarras. L'une regardoit les périls de la route. Nous allions nous trouver exposés à la rencontre & aux insultes de tous ceux qu'il plairoit au Ciel d'amener sur notre chemin; mais le danger étoit égal, de quelque côté que nous pussions tourner, & nous n'eussions pas été plus sûrs de l'éviter

en nous déterminant même à ne pas changer de lieu. Il falloit donc s'en remettre à la Providence & continuer d'implorer son secours. Le second obstacle étoit la fatigue d'une marche de dix jours que les deux Dames & leurs femmes ne pouvoient avoir la force de supporter. Je n'avois que Rem & mes deux Anglois ; du grand nombre de Sauvages qui étoient malades, il n'y en avoit pas un de qui je pusse espérer la moindre assistance. C'étoit une nécessité que les deux femmes-de-chambre marchassent à pied, quelque peine qui leur en put coûter, & je me résolus à me charger moi même de l'emploi de porter mon épouse avec Rem, tandis que les deux Anglois rendroient le même service à Madame Riding.

Je pensai ensuite à ce qu'alloient devenir les misérables Sauvages que nous serions obligés de laisser derrière nous. La fâcheuse espèce de maladie dont ils étoient atteints, les rendoit si foibles & si languissans, qu'ils n'avoient pas la force de se soutenir sur leurs pieds. Il en périssoit tous les jours à-peu-près le même nombre, & ma présence ne leur étoit assurément d'aucun secours. Cependant en mettant mon cœur à l'épreuve, je ne

me sentis point capable d'abandonner tant de malheureux à l'horreur d'un tel sort. Je ne leur étois d'aucune utilité pour la guérison de leurs maux : mais je remarquois qu'ils recevoient de la consolation de mes visites, & qu'ils en avoient de la reconnoissance en expirant. C'en fut assez pour me faire prendre la résolution d'attendre à partir jusqu'à ce que la maladie les eut emporté tous, & de continuer à leur rendre tous les bons offices qui étoient en mon pouvoir. Je considérois d'ailleurs qu'ils n'avoient entrepris le voyage que par zèle pour mon service & par obéissance à mes ordres. Je crus leur devoir par reconnoissance ce que je me sentois porté à leur accorder par tendresse de cœur & par humanité. La faim n'étoit pas un mal que nous dussions appréhender. Nos perfides déser-teurs, qui n'avoient point eu d'autre occupation que la chasse pendant plus de trois semaines, nous avoient laissé une quantité immense de gibier qu'ils avoient fait sécher au soleil, suivant leur usage ; & nous trouvions à chaque pas dans la prairie des œufs de diverses sortes d'oiseaux, dont nous faisions notre mets le plus délicat.

Ce



Ce plan étoit le plus raisonnable que la prudence pût m'inspirer dans une conjoncture si difficile. C'étoit même le seul auquel je pusse m'arrêter. Mais l'ascendant de ma mauvaise fortune devoit l'emporter sur tous mes projets, pour les détruire ou pour les faire tourner à ma perte.

Je ne me hâtai point de retourner auprès de mon épouse plus promptement qu'à l'ordinaire : un air de trouble & d'empressement l'auroit trop alarmée. Je ne la vis que le soir, après avoir visité mes malades & les avoir informé de la perfidie de leurs compagnons, qu'ils apprirent avec une indignation furieuse. Ils furent si vivement touchés de la promesse que je leur fis de demeurer avec eux, que leur reconnaissance éclara par mille témoignages. Je me crus payé dès ce moment de tout ce que j'avois fait pour eux. La nuit étant venue, je me rendis auprès de Fanny, qui ignoroit encore le départ de nos infidèles, parce que le lieu de sa demeure étoit extrêmement à l'écart. Il étoit couvert d'une petite colline qui le séparoit de la prairie, & qui étant ombragée d'arbres épais, arrêtoit jusqu'à une certaine hauteur la communication

du mauvais air. Je lui avois construit une cabane de branches & de feuillages où elle pouvoit être commodément avec ses femmes , de sorte que sans être fort à son aise elle n'avoit du moins rien à souffrir des injures de l'air , ni rien à craindre de la contagion. J'observois exactement la coutume que j'avois prise de me mettre nud dans la rivière à quelque distance de sa cabane , & de changer d'habits avant que de m'en approcher. Quoique je me fusse replongé dans mes tristes méditations en quittant le quartier des malades , & que je n'eusse point cessé de m'affliger jusqu'au moment que je la vis, je pris une contenance paisible en entrant dans sa cabane. Elle me demanda de mes nouvelles, & celle de mes compagnons, Ils sont partis, lui répondis-je tranquillement. Il n'en seroit point échappé un s'ils étoient demeurés ici plus long-tems. Nous serons obligés nous-mêmes de retourner à l'habitation aussitôt que nos malades seront morts ou guéris.

L'air calme de mon récit n'empêcha point que sa surprise ne fût extrême. Elle me regarda fixement pour démêler ma disposition dans mes yeux , comme si elle se fût doutée qu'un événement si

subit & si peu attendu avoit une cause extraordinaire. Madame Riding ne marqua pas moins d'étonnement, & elles s'efforcèrent toutes deux de me faire expliquer davantage. Je demeurai ferme à leur cacher la vérité : je convins même qu'il y avoit de la justice dans le reproche qu'elles me firent, d'avoir manqué de prudence en ne retenant pas du moins un certain nombre d'Abaquis pour nous servir d'escorte. Ce fut ainsi que tout le poids de cette terrible aventure tomba sur moi seul, & que je m'accoutumai plus que jamais à prendre un front de Philosophe au milieu de mes plus cruelles douleurs.

Avant que la maladie des Sauvages parut se relâcher, il se passa cinq semaines, qui furent pour moi cinq années d'un cruel martyre. Les réflexions continuelles que je faisois sur mon sort, mes allarmes qui ne pouvoient diminuer tant que je ne verrois point de ressource assurée contre les périls de notre retour, la violence que je me faisois pour les cacher, me firent sentir dans ce court espace plus de tourmens réunis que je n'en avois éprouvé dans toute ma vie. Enfin la contagion cessa tout-à-fait, & de plus de cinq cens Abaquis qui étoient

demeurés malades au départ de leurs compagnons, à peine nous en resta-t-il soixante. Je pensai néanmoins à partir avec ces tristes restes qui étoient échappés au courroux du Ciel. J'en fis la proposition à mon épouse. Elle versa des larmes en la recevant. Je crus comme elle que sa douleur ne venoit que de là nécessité où nous nous trouvions d'abandonner l'entreprise que nous avions formée pour le salut de Mylord. Cette raison sans doute justifioit assez bien sa tristesse & la mienne. Mais elle m'a confessé depuis qu'il se passoit alors dans son cœur des mouvemens plus vifs encore que ceux qui devoient y être excités par nos malheurs présens, soit que ce fut l'obscurité de notre sort qui lui causât des agitations qu'elle ne pouvoit démêler, soit que ce fut en effet un pressentiment de l'horrible catastrophe où le Ciel vouloit nous conduire avant que de nous faire quitter l'Amérique.

C'est un récit simple que je promets ici. L'événement tragique que je suis au moment de raconter, n'a besoin ni de préparations, ni d'ornemens pour émouvoir un Lecteur qui n'est pas né barbare, & qui n'a point honte d'être homme, c'est-à-dire, sensible aux mouvemens



d'une juste compassion. Qu'on ne s'attende pas même qu'en rapportant ce qui m'est arrivé, j'entreprenne d'exprimer ce que j'ai senti. L'expression de la parole n'est qu'une invention de l'art; image infidelle, qui répondroit trop mal aux sentimens les plus vifs & les plus intimes de la Nature.

Nous partîmes. Mon épouse trembloit en se mettant sur le brancard. Elle portoit sa fille dans ses bras. J'embrassai tendrement ces deux chers objets de mon affection, & je les recommandai intérieurement aux Puissances supérieures qui sont chargées du soin de l'innocence. Quelque foible que fut encore le fanté de mes Abaquis, ils ne souffrirent point que je misse la main au brancard. Ils partagerent entre-eux cette fatigue & se releverent successivement. Madame Riding fut portée de même. Je marchois près de mon épouse, occupé de tout ce que j'avois à espérer & à craindre; mais sur-tout de la réception à laquelle je devois m'attendre dans l'habitation des Abaquis. Notre marche duroit depuis deux jours, & nous suivions sans difficulté la route par où nous étions venus. Quelques-uns de mes Sauvages, à qui j'avois fait prendre les de-

vans par précaution , avec ordre d'avoir sans cesse les yeux ouverts pour observer les environs , s'arrêterent au sommet d'une colline. Après quelques momens d'une considération fort attentive , ils retournerent brusquement vers nous en courant avec une vîtesse extraordinaire. Comme ils étoient à plus de mille pas de distance , je m'arrêtai pour les attendre , dans l'espérance que s'il nous apportoit quelque nouvelle fâcheuse , j'aurois le tems de m'écarter à droite ou à gauche avec toute ma suite. J'avois les yeux tournés continuellement vers eux. A peine furent-ils au bas de la colline , que je vis paroître au sommet qu'ils venoient de quitter , vingt ou trente personnes qui sembloient les poursuivre , & qui cessèrent néanmoins tout d'un coup d'avancer , lorsqu'ils eurent apperçus sans doute le gros de mes gens qui s'étoient réunis autour de moi. Vingt ou trente ennemis n'étant point un nombre que je pusse craindre , je ne crus pas devoir donner le moindre signe de frayeur , d'autant plus qu'ils nous avoient découvert , & que notre fuite ne pouvoit être assez prompte pour leur ôter le moyende nous joindre , si c'étoit leur

dessein. Je résolus même , après un moment de délibération , de faire marcher une partie de mes Sauvages au-devant d'eux , sous la conduite des deux Anglois , pour prévenir leur attaque s'ils venoient avec de mauvaises intentions , & de demeurer auprès de mon épouse avec quinze Abaquis , que je retins comme un corps de réserve. Pendant que je faisois cette distribution , je découvris de nouveaux venus qui arrivoient comme à la file. Le nombre s'en accrut tellement que je ne doutai point qu'ils ne fussent déjà plus de cinq ou six cens. Je sentis aussitôt que j'avois besoin du secours du Ciel , & que ni la valeur , ni la prudence ne pouvoit me tirer heureusement d'un pas si dangereux.

O Dieu ! vous sçavez avec quelle ardeur je vous invoquai. Autant de soupirs qui sortirent du fond de mon cœur , autant de prières enflammées qui sollicitèrent votre puissante assistance. Je conjurai mon épouse de demeurer sur son brancard , & je lui confessai en deux mots que nous étions à l'extrémité du péril. Cependant , lui dis-je , rendez-vous maîtresse de votre crainte , ne faisons rien avec imprudence : c'est

quelquefois dans le dernier danger que le Ciel fait éclater son secours, & peut-être est-ce à ce moment qu'il nous le réserve. J'avois le cœur si serré en lui tenant ce discours, qu'il n'étoit point capable de s'ouvrir à l'espérance. Je l'embrassai. Elle me pria de ménager ma vie & de penser que je me devois à elle & à ma fille. Je ne lui répondis point, de peur d'augmenter son trouble en lui laissant voir le mien; & me contentant de lui serrer la main, je la quittai, résolu d'aller en personne au-devant de nos ennemis.

J'avois deux raisons qui me portoit à prendre ce parti; l'une étoit la crainte que le combat se livrant trop près des femmes, elles ne fussent exposées à l'atteinte des flèches; l'autre, une envie pressante de tenter le caractère des Sauvages, avant que d'en venir aux mains & que de leur laisser le tems de s'approcher davantage. Mes avant-coureurs n'avoient point d'autre éclaircissement à me donner, que celui que je pouvois prendre par mes propres yeux. Ils s'étoient mis à fuir, comme j'ai dit aussitôt qu'ils s'étoient vû poursuivis. N'ayant donc plus un moment à perdre, je laissai les deux Anglois avec mon épouse,



& me faisant suivre de mes soixante Abaquis, je marchai assez fièrement vers nos ennemis, qui s'avançoient avec plus d'ordre que je n'en eusse attendu d'une troupe de Sauvages. Surpris peut-être de nous voir une contenance si résolue malgré notre petit nombre, ils s'arrêtèrent à cent pas de nous. Je continuoïs d'aller vers eux, & mon dessein étoit de me détacher seul pour les aborder avec des signes de paix & de soumission. Mais lorsque nous eûmes fait quelques pas davantage, un Abaqui me dit que nous étions perdus, & qu'il reconnoissoit les Rouintons. Ce nom me pénétra d'horreur jusqu'au fond de l'ame. O Dieu ! les Rouintons ! Je demeurai comme immobile, sans savoir à quoi me déterminer. Eux qui reconnurent presque aussitôt mes compagnons pour des Abaquis, ne tardèrent pas un moment à décocher sur nous une grêle de flèches. Les Abaquis avoient été soutenus jusqu'alors par la confiance qu'ils avoient en moi ; mais ils me tournèrent le dos, lorsqu'ils virent quels ennemis ils avoient à combattre. Si leur petit nombre rendoit leur fuite excusable, elle ne leur fut pas moins inutile, car leurs cruels ennemis les poursuivirent

avec tant d'ardeur, qu'il n'y eut point un seul de ces misérables assez heureux pour leur échapper.

Au moment qu'ils commencèrent à fuir j'étois encore à trente pas au moins des Rouintons. Peut-être aurois-je pris aussi le parti de la fuite, si je n'eusse eu que ma vie à conserver; mais j'étois résolu au contraire de la sacrifier mille fois, pour un intérêt qui m'étoit bien plus cher qu'elle, & si je ne pouvois la rendre utile à mon épouse & à ma fille, le seul bonheur que j'eusse à souhaiter étoit de la perdre. Un instant de réflexion me fit comprendre que je ne devois rien espérer de la résistance. Je jettai mes armes à terre, pour ôter aux Rouintons la pensée que j'eusse dessein de m'en servir. Quelques-uns se saisirent de moi, pendant que leurs compagnons étoient à la poursuite des Abaquis. Ils reconnurent aisément que je n'étois point de la Nation qu'ils haïssoient, & ils demeurèrent quelque tems à examiner la manière dont j'étois vêtu, sans faire paroître qu'ils eussent dessein de me maltraiter.

Quoique leur langage ne fut pas tout-à-fait le même que celui des Abaquis, j'y trouvai assez de ressemblance

pour espérer qu'ils pourroient m'entendre. Braves Américains , leur dis-je d'un ton humble & suppliant , je ne suis pas votre ennemi. Je suis un malheureux étranger que le hasard a conduit dans ce désert , & qui ne venoit à vous avec les Abaquis que pour vous demander de la protection & de l'amitié. J'implore votre pitié pour ma vie & pour celle de ma famille qui va tomber aussi entre vos mains. Laissez - vous toucher par la misere d'un homme qui ne vous a jamais offensé. Ces impitoyables Sauvages se regarderent les uns les autres en riant , ou plutôt en grinçant les dents d'une maniere effroyable. Leurs regards étoient vifs & brillans , mais de cet air cruel & malin qu'on représente ordinairement dans les yeux d'un tigre. Leur taille étoit courte & ramassée , & presque tous avoient la bouche d'une grandeur démesurée. Je jugeai qu'ils n'avoient point encore aperçu mon épouse , car ayant tourné les yeux de son côté lorsque je leur eus parlé d'elle , ils prirent leur course vers le lieu où elle étoit. Les plus prompts la joignirent en un instant , tandis qu'un petit nombre me conduisoit après eux en me tenant les deux bras. Je me sentois dé-

faillir de crainte, & je me croyois au mortel moment d'éprouver tout ce qu'un pere & un époux ont à redouter de plus funeste.

J'arrivai néanmoins auprès du brancard. J'y trouvai Fanny, sans connoissance, & ma fille dans ses bras, en danger de se tuer en tombant. Peut-être les Sauvages crurent-ils mon épouse morte, car ils la laissoient seule sans le moindre secours, & ils s'occupoient à considérer Madame Riding & les deux femmes qui sans être tombées évanouies, avoient perdu la parole de frayeur & de saisissement. N'ayant rien à ménager dans une si terrible circonstance, je me dégageai assez violemment des mains de ceux qui me retenoient, & je me jetai sur le visage de mon épouse avec des mouvemens trop confus pour être représentés. Je soutins ma fille d'une main; tandis que je m'efforçois de ranimer sa malheureuse mere, en serrant mes levres contre les siennes, pour lui communiquer une partie du peu de forces qui me restoient. Elle couvrit à la fin les yeux. Où est ma fille, dit-elle dans son premier mouvement? & voyant que je la tenois entre mes bras, oh! Cleveland, s'écria-t-elle, avec un sou-



pir qu'elle avoit à peine la force de pousser, donnez-moi mon enfant; ne me quittez pas; je sens que je n'en puis plus; nous sommes perdus, n'est-ce pas, & il n'y a plus rien à espérer? Je n'eus le tems de lui dire que deux mots de consolation. Je la conjurai de prendre un peu de courage. Le Ciel, lui dis-je, ne peut nous abandonner sans cruauté. Soutenez-vous un moment: ils ne m'ont point encore maltraité, & peut-être ces barbares se laisseront-ils fléchir.

Pendant ce tems-là, ceux qui avoient pour suivi les Abaquis n'ayant point tardé à leur couper le chemin & à les arrêter, revenoient triomphans avec leur proie, & s'approchoient de nous en poussant des cris qui me glaçoient d'horreur. Ils furent à nous en un instant. La foule de ceux qui eurent la curiosité de voir mon épouse m'écarta d'elle en me pressant de tous côtés. Ils ne lui firent point d'insulte, mais elle eut à essuyer les regards d'une multitude d'hommes affreux, qui augmentoient sa frayeur en prenant ses mains pour les considérer, ou en fixant leurs yeux féroces sur les siens. Je continuois de tenir ma fille dans mes bras. Il n'y avoit point moyen

d'employer les prières , ni même de les faire entendre , dans l'agitation où je voyois cette troupe furieuse , & parmi le bruit confus des cris continuels de leur joie. A qui d'entre-eux me serois-je adressé ? Il sembloit qu'ils me méprissent & qu'ils me comptassent pour rien , en me voyant porter ma fille d'un air abattu. Ils ne faisoient plus d'attention à moi. Je vins à bout de me rapprocher de mon épouse , & là foule diminuant autour d'elle , je m'assis à terre près de son brancard. Je ne sçais point encore , lui dis-je , à quoi nous devons nous attendre. Espérons que le Ciel fera quelque chose en notre faveur. C'est déjà beaucoup qu'ils nous aient épargné dans le mouvement de leur première furie. La malheureuse Fanny étoit dans un abattement qui ne lui permettoit gueres de répondre. Elle me demanda sa fille. Ses larmes , que la frayeur avoit comme étouffées jusqu'alors , commencerent à couler lorsqu'elle eut son enfant entre ses bras. Elle l'embrassa mille fois. O Dieu ! s'écria-t-elle , je serois trop heureuse d'être morte ; mais sauvez mon époux & ma pauvre fille. Elle eut quelque consolation en voyant auprès d'elle Madame Riding & ses fem-

mes, à qui l'on n'ôta point la liberté de s'approcher.

J'étois tremblant d'inquiétude, en attendant à quoi tous les mouvemens des Sauvages pourroient aboutir. Ils s'étoient assemblés en cercle à quinze pas de nous avec les Abaquis au milieu, & ils paroissoient délibérer sur le sort de ces misérables prisonniers. Enfin la foule s'ouvrit & se partagea en six bandes. Les soixante Abaquis furent divisés dans le même nombre, & chaque bande en eut ainsi une part égale. Aussitôt l'on ramassa du bois de toutes parts, & l'on fit d'autres préparatifs qui devoient être vraisemblablement les préludes d'un funeste sacrifice. Je ne doutai point que les Rouintons n'eussent pris le dessein de faire périr leurs ennemis par le feu. Je plains amèrement ces malheureuses victimes, & je m'affligeai de la nécessité où j'étois d'être témoin de leur supplice.

Mais ce qui me surprit au dernier point, fut de les voir non-seulement fermes & tranquilles, mais gais même jusqu'à chanter & à donner des témoignages de joie, eux qui m'avoient paru consternés de crainte un moment auparavant, & qui ne pouvoient ignorer le

sort cruel auquel ils étoient destinés. Il sembloit qu'ils voulussent insulter à leurs ennemis, & qu'ayant perdu toute espérance de se sauver de leurs mains, ils eussent pris, comme de concert, la résolution de braver leur cruauté, & de ne pas marquer la moindre foiblesse. Je les entendis qui se vantoient hautement d'avoir fait à plusieurs Rouintons le même traitement qu'ils alloient essuyer, & d'en avoir massacré ou brûlé un grand nombre dans leurs dernières guerres. Enfin les feux étant allumés, les Rouintons de chaque bande prirent trois seulement de leurs captifs; & au lieu de les jeter au milieu des flâmes, comme je me l'étois imaginé, ils les lièrent à des pieux qui en étoient extrêmement proches, de sorte que ces pauvres Abaquis sentoient les plus vives ardeurs du feu, qui fit changer en un instant leur peau de forme & de couleur. Ils furent ainsi rôtis peu-à-peu, sans rien perdre de leur constance. Leurs compagnons, qui s'attendoient au même sort, ne laissoient pas de les exhorter à la patience & au courage, tandis que leurs cruels ennemis pouissoient des cris de joie & sautoient autour d'eux, en leur faisant toutes sortes d'insultes.



Ce n'étoit que le commencement d'une scene, dont la fin devoit être infiniment plus affreuse. Lorsque les trois Abaquis dans chaque bande eurent enfin perdu la connoissance & ensuite la vie, les Rouintons les détacherent de leurs pieux, & ayant achevé de les rôtir, ils s'affirent en rond pour faire la distribution de cette horrible viande. Les cadavres furent coupés en morceaux. Chacun en reçut sa part, & ils commencerent avec mille marques de joie le plus effroyable de tous les festins. Nous avions eu jusqu'alors la force de les regarder, & nous nous étions livrés à la compassion en voyant brûler les malheureux Abaquis; mais l'horreur de ce dernier spectacle nous fit baisser la tête & fermer les yeux. Nous demeurâmes dans cette situation pendant tout le reste de cet abominable repas, sans pouvoir même ouvrir la bouche pour exprimer notre consternation.

Je ne sçais quelles étoient les pensées de mon épouse. Lesmiennes étoient si confuses qu'il me seroit difficile d'en rendre compte. Un Lecteur pénétrant s' imagine bien que mon trouble ne venoit pas uniquement de la vue d'une scene si barbare, & que pendant le

tems que le simple mouvement de l'humanité me faisoit prendre tant d'intérêt au sort des Abaquis, j'étois en proie à des allarmes d'une autre sorte. Quoique la manière dont les Rouintons avoient commencé à nous traiter ne nous menaçât de rien de funeste, & que je sçusse certainement que n'étant point Antrophages d'habitude, mais seulement dans les occasions où la plupart des Sauvages d'Amérique le sont comme eux; c'est à-dire, à l'égard des prisonniers ennemis qu'ils font à la guerre, je ne devois rien conclure d'effrayant pour nous de la barbarie avec laquelle ils traitoient les Abaquis; cependant je ne me sentoiss point aussi rassuré par ce raisonnement, que j'étois tourmenté par mes craintes. L'esprit a beau s'armer de force, ce n'est pas toujours sur la grandeur du péril que se mesure l'épouvante, c'est sur l'importance des choses qu'on peut perdre. Ne devois-je pas trembler pour tout ce que j'aimois? N'étions-nous pas au pouvoir d'une troupe cruelle de Sauvages? Pouvions-nous nous défendre contre eux, si l'envie leur prenoit de nous insulter? Elle ne leur prendra point: Ah! raison trop foible pour calmer une si terrible & si

juste inquiétude. En supposant d'ailleurs avec l'assurance même la plus parfaite, que l'exemple des Abaquis ne nous annonçât rien de trop affreux, voyois-je clair de moment en moment dans celui où j'étois prêt d'entrer ? Entre mille choses que je pouvois craindre, s'en offroit-il une qui pût m'inspirer un favorable sentiment d'espérance ? Le plus heureux tour de notre fortune pouvoit-il être autre chose qu'une extrême misère ? Je considérois ainsi mes maux sous toutes leurs formes. Loin de chercher à me flatter, je me représentois successivement tout ce qui pouvoit m'arriver de plus redoutable ; & après m'être si peu ménagé dans ce triste examen, il se trouva que le coup dont j'étois menacé fut plus affreux que tous mes pressentimens, & plus horrible que toutes mes craintes.

Les six bandes des Rouintons s'étoient postées de telle sorte, que nous en étions comme environnés. La plupart se livrèrent au sommeil, après leur exécution inhumaine. Il me parut néanmoins qu'ils n'étoient pas si dépourvus de raison & de bon sens, qu'ils ne sçussent se conduire avec quelque ordre, & prendre certaines précautions.

Je remarquai qu'ils avoient nommé des gardes pour veiller sur les prisonniers. Quelques uns s'approchèrent de moi. Je pris ce moment pour les prier avec douceur de s'expliquer sur la maniere dont ils se propofoient d'en user avec nous. Mais , soit qu'ils n'entendissent pas assez bien mon langage, soit que notre tranquillité leur inspirât du mépris pour notre petite troupe ; ils ne daignerent point me répondre autrement que par des grimaces & des éclats de rire. Je tentai inutilement de les toucher par mes prieres & mes instances. La nuit étant venue, nous fûmes gardés avec autant de soin que les prisonniers Abaquis. Le lendemain nous vîmes avec le même effroi recommencer la fête cruelle qui devoit durer autant qu'il y auroit d'Abaquis à dévorer. Elle fut terminée le quatrième jour. Nous avions heureusement les provisions dont nous nous étions munis pour notre route. On nous les laissa. J'eus beaucoup de peine à persuader à mon épouse de prendre quelque nourriture pour se soutenir.

Enfin, nos ennemis n'ayant plus rien qui dût les retenir dans le lieu où nous étions , j'attendois avec une frayeur



inexprimable quel parti ils prendroient par rapport à nous. J'observois tous leurs mouvemens. Ils se disposerent à partir, & vingt-cinq ou trente d'entre-eux s'étant approchés de moi, me firent entendre qu'il falloit nous lever pour les suivre. Nous obéîmes sans difficulté. Mon dessein étoit de faire porter le brancard de Madame Riding par mes deux Anglois, & de me charger avec Rem de celui de mon épouse: mais les barbares voyant que nous nous y disposions, nous ôterent les brancards, les mirent en pièces, & nous contraignirent de marcher. Je pris ma fille sur un de mes bras, & je prêtai l'autre à mon épouse pour lui servir d'appui. J'ordonnai aux Anglois de rendre le même service à Madame Riding, qui étoit d'un âge & d'une grosseur à ne pouvoir faire cent pas sans secours. Nous marchâmes environ une demie heure dans ce triste état. Il fut impossible à Madame Riding d'avancer davantage. Elle se laissa tomber en poussant un profond soupir, & elle me dit que ne pouvant aller plus loin, elle étoit résolue de mourir dans ce lieu. Un mouvement secret sembla m'annoncer tout d'un coup ce qu'elle avoit

à craindre. Je l'exhortai en vain à prendre courage, & à rappeler toutes ses forces. Rien ne pouvant l'engager à se lever, ou plutôt ses forces ne suffisant plus pour cela, les Sauvages s'approchèrent d'elle. Ils s'arrêterent quelque tems à la considérer. Ensuite s'étant mis à délibérer ensemble, ils poussèrent un grand cri lorsqu'ils eurent pris leur résolution, & la plupart s'assirent autour de nous. Je m'étois senti, malheureusement, le bras si fatigué d'avoir porté ma fille, que ne pouvant plus la soutenir, j'avois pris ce moment pour me soulager en la remettant à une des femmes de mon épouse. Les Rouintons s'en apperçurent, & ce fut apparemment ce qui leur fit envelopper cette malheureuse petite créature dans la sentence portée contre Madame Riding. L'envie qu'ils avoient de marcher promptement, leur fit naître celle de se délivrer de tout ce qui pouvoit retarder notre route.

Je cherche des raisons pour justifier leur barbarie. Hélas ! j'en cherche ; car qui croiroit sans cela que sous une figure semblable à la nôtre, il y ait des monstres capables de se porter volontairement au dernier excès d'inhumanité ?

Madame Riding fut d'abord saisie brutalement par une douzaine de ces cruels. Elle jeta des cris, que le bruit de ceux qui l'environnoient ne me permit pas d'entendre long-tems. Je la perdus même de vue dans la foule. Un instant après quelques Sauvages arracherent ma fille des bras de la suivante. Ah ! trop certains de leurs intentions, je me précipitai sur eux avec transport; j'en abattis plusieurs qui s'opposoient à mon passage, j'allai, je parvins jusqu'à ma fille. Mais quel fruit pouvois-je attendre de mes efforts ? Elle fut enlevée à mes yeux. Je fus retenu & terrassé. On arrêta de même mon épouse, qui s'étoit élancée sur nos barbares ennemis avec autant de furie que moi. On arrêta mes Anglois, les deux femmes, & ma résistance ne diminuant point contre ceux qui me tenoient à terre, ils prirent le parti de me lier les pieds & les mains, & de faire ensuite la même chose à tous ceux qui m'appartenoient.

Je demurai hors d'état de faire le moindre mouvement. Ma raison, comme obscurcie par l'émotion de tous mes sens, m'abandonna jusqu'à un tel point, que je mordis la terre dans ce premier transport, & que ne songeant pas plus

à ce que je devois à mon épouse, qu'à ce que je me devois à moi-même, je ne fus capable pendant quelques momens ni de penser ni de réfléchir. Une violente palpitation de cœur m'ôta même le pouvoir de pousser des cris & des plaintes. Il m'échappoit à peine quelques mots, foibles & entrecoupés: O! ma fille! O! mon enfant! O! barbares qui me la ravissez! Mon visage, que je ferrois contre la poussière étoit couvert de larmes; & je sentoisi dans le fond de mes entrailles des déchiremens plus cruels mille fois qu'on ne se représente les douleurs de la mort.

Cependant mon épouse étoit à quatre pas de moi, dans une posture à-peu-près pareille à la mienne. Plus heureuse que moi dans ce premier moment de saisissement & d'horreur, elle avoit perdu toute connoissance, & la mort ne l'auroit pas rendu plus immobile. Je ne tardai point à tourner ma triste attention sur elle, & à penser au besoin qu'elle pouvoit avoir de mon secours. J'ouvris les yeux; je la vis dans l'état que je viens de décrire. Qu'on s'imaginer, s'il se peut, quel fut le mien, partagé comme j'étois presque également entre les mouvemens de la tendresse



dressé paternelle & de l'amour conjugal. Je rampai jusqu'à elle. Je retrouvai la voix, pour lui adresser mille choses tendres & touchantes. Elle étoit pâle & sans chaleur. Son évanouissement fut très-long à finir. Les Rouintons qui étoient autour de nous regardoient sans paroître émus, & sans nous offrir le moindre secours. Ne lui voyant nulle apparence de sentiment & de vie, je la crus morte en effet, & je formai aussitôt la résolution de ne pas lui survivre. Je m'étendis auprès d'elle le plus déceimment qu'il me fut possible, je conjurai le Ciel d'abrégér mes peines par une prompte mort; & je fermai les yeux, avec le dessein obstiné de ne les r'ouvrir jamais.

En priant le Ciel de m'ôter la vie, c'étoit une faveur que je lui demandois, & il n'avoit pas dessein de m'en accorder. Il eut été trop heureux pour Fanny & pour moi que la terre se fut ouverte pour nous recevoir ensemble & nous cacher éternellement dans un même tombeau. Nous étions condamnés à vivre long-tems, & à souffrir toujours. Je demeurai plus d'un quart-d'heure dans la situation où je m'étois mis à son

côté. A force de souhaiter la mort , je m'étois persuadé vivement qu'elle ne pouvoit être éloignée, & la pensée que mes tourmens alloient finir , contribua peut-être un peu à les diminuer. Cependant un léger mouvement de mon épouse m'ayant fait connoître qu'elle respiroit encore , je sortis de cette douloureuse léthargie , pour lui être de quelque secours. Je l'appellai par son nom ; elle me répondit par le mien , & un instant après elle me demanda tristement ce que je croyois que sa fille fut devenue. L'Amour , plus fort que tous les maux , me fit comprendre aussitôt qu'elle ne se figuroit point notre malheur aussi terrible qu'il l'étoit. Je résolus d'aider à son erreur , en détournant sa crainte du côté sur lequel elle devoit tomber : & m'applaudissant de ce dessein qui pouvoit lui épargner un renouvellement de mortelles douleurs , j'en tirai assez de force pour affermir le ton de ma voix , & pour imaginer une réponse conforme à sa pensée. Vous le sçavez , lui dis-je , le Ciel a permis que les barbares Rouintons nous l'aient enlevée. Quelque part qu'ils la conduisent , espérons qu'il ne lui refusera point son secours.

C'est un malheur qui est maintenant sans remède. Ils ont emmené avec elle Madame Riding. Apparemment que voulant nous conduire plus loin ils ont jugé à propos de les envoyer toutes deux dans quelque habitation voisine , parce qu'ils appréhendent qu'elles ne nous causent de l'incommodité sur la route. Ah ! s'écria-t-elle , qu'ont ils fait de ma fille ? Je ne veux point vivre un moment, s'ils ne me la rendent. Je l'interrompis pour la confirmer de plus en plus dans l'opinion où je continuois d'appercevoir qu'elle étoit. Je lui fis un reproche tendre , de ce qu'elle parloit de mourir si on ne lui rendoit sa fille. Vous la préférez donc à moi , lui dis je , & vous ne voulez pas regarder mon amour & ma présence comme deux fortes raisons qui vous obligent de vivre ? Nous retrouverons notre enfant : un heureux hasard , tel que nous en avons éprouvé mille fois , peut nous la rendre au moment que nous y penserons le moins. Mais que deviendrois-je , si vous alliez vous obstiner à hair la vie ? & que dois-je penser de votre amour , s'il ne vous fait pas préférer à la mort le plaisir de vivre avec moi ? J'outai quantité de raisons aussi pressan-

tes, sans lui laisser le tems de répondre ; & je lui fis confesser enfin que de quelque maniere qu'il plût au Ciel de disposer de notre fille & de tout ce qui nous appartenoit, nous devions chercher notre consolation dans l'assurance d'être aimés l'un de l'autre, & dans la faveur que les barbares nous faisoient de ne pas nous séparer.

Il n'y avoit qu'un secours extraordinaire du Ciel qui pût m'inspirer la fermeté dont j'avois besoin pour arrêter ainsi le désespoir de mon épouse ; car ayant tourné la tête dans le tems même que je lui parlois, j'aperçus à cinquante pas de nous la flâme qui s'élevoit au-dessus du cercle des Sauvages, & je ne pus douter que ma fille & Madame Riding ne servissent alors de proies aux flâme, pour servir ensuite de pâture à nos cruels ennemis. Qu'un pere, s'il en est d'aussi tendre que moi, se transporte un moment dans ma situation : qu'il pèse mes tourmens, qu'il en juge ; & s'il sent que la seule compassion l'émeut assez vivement pour l'intéresser à cette funeste aventure, qu'il conçoive ce que j'ai dû ressentir en l'éprouvant, & qu'il m'accorde le triste avantage auquel je prétens d'avoir été pendant toute



ma vie le plus malheureux de tous les hommes.

Je me fis donc assez de violence , non-seulement pour déguiser à Fanny l'excès de ma douleur , mais pour prendre soin encore de ne pas lui laisser appercevoir ces terribles flâmes , qui lui eussent peut-être fait naître quelque soupçon. Je m'assis de maniere , que couché à terre , comme elle étoit , il lui fut impossible de les découvrir. Je lui fis même entendre que les Sauvages ne s'étoient assemblés à quelque distance de nous , que pour choisir entr'eux ceux qu'ils destinoient à conduire Madame Riding & ma fille jusqu'à l'habitation la plus voisine. Ces liens , dont elle voyoit ses mains chargées , aussi-bien que les miennes , & qu'on lui avoit mis dans son évanouissement , je lui confessai que c'étoit une précaution que les Sauvages avoient prise pour nous ôter la pensée de suivre notre enfant , & pour m'empêcher de rien entreprendre pour sa délivrance. Enfin , je donnai un tour si aisé à mes discours & à toutes les réponses que je fis à ses objections , que si je ne diminuai point sa douleur , je prévins du moins les transports où notre infortune l'auroit jetée ,

si elle en eut connu toute la tragique étendue.

Nos gens étoient auprès de nous. Ils voyoient comme moi le feu du bucher, & ce spectacle parloit si clairement qu'ils ne pouvoient en ignorer le sens funeste : mais ils eurent assez de pénétration pour entrer dans le dessein de la tromperie innocente que je faisois à mon épouse. Ce ne fut que deux mois après qu'elle fut informée ouvertement de la mort de Madame Riding & de sa fille ; encore eus-je le soin de lui en cacher les horribles circonstances.

Je fis durer l'entretien que j'avois avec elle , & la situation dans laquelle nous étions elle & moi , jusqu'à ce que le retour des Sauvages me fit connoître que leur barbarie s'étoit entièrement satisfaite. Je leur tendis alors les bras pour obtenir que nos liens nous fussent ôtés. Ils nous accorderent cette grace. Je fis prendre aussitôt à mon épouse quelques rafraîchissemens, qu'elle consentit à peine à accepter. Je craignois que la foiblesse , qui ne pouvoit manquer de lui demeurer après tant d'emotion , ne l'empêchât de marcher ; & cette crainte n'étoit que trop capable de m'en inspirer une bien plus forte ; mais il arriva

heureusement que les Sauvages prirent la résolution de passer la nuit dans le même lieu. J'en employai une partie à lui remettre le cœur, & je ne l'exhortai à prendre un peu de sommeil qu'après qu'elle m'eut promis de faire elle-même les efforts pour contribuer à sa consolation. Il paroît incroyable qu'avec une santé foible & un corps des plus délicats, elle ait pu résister à tant de douleurs & de fatigues, sur tout pendant plus de six semaines que nous passâmes ainsi avec les Rouintons; obligés de faire presque tous les jours une marche pénible, & exposés pendant la nuit aux injures de l'air. Mais de quoi n'est-on pas capable avec les deux motifs qui l'animoient, son affection pour son pere & son amour pour son époux? Fanny m'aimoit. Hélas! cette chere épouse avoit pour moi toute la tendresse de mille cœurs réunis. Un seul mot, une légère expression de la mienne, eût suffi pour la rassurer & la rendre intrépide dans l'extrémité du danger. Elle n'aimoit gueres moins Mylord, son cher pere. L'incertitude de son sort, les périls où elle trembloit qu'il ne fut exposé continuellement; l'espérance quoique foible & éloignée de le rejoindre

par quelque heureux coup de la fortune, la soutenoit tous les jours au milieu de ses fatigues & de ses peines. C'étoit notre unique entrelien, jusqu'au malheureux jour où elle perdit sa fille, & la douleur même qu'elle ressentit de cette perte, ne put affoiblir ces deux premiers sentimens. D'ailleurs, tout barbares qu'étoient les Rouintons, ils ne m'empêchèrent pas d'employer tous mes soins, sur tout pendant la nuit, à lui procurer les douceurs & les commodités que notre misérable condition nous permettoit. Nous avions apporté quelques peaux de l'habitation des Abaquis : elles nous servoient à lui composer un lit, & le secours de ses femmes & des deux Anglois qui étoient à veiller sans cesse auprès d'elle, la garantissoit du moins de ce qui pouvoit blesser extraordinairement sa santé. Si je le puis dire sans diminuer le prix de ce qu'une si chère épouse a souffert & entrepris pour moi, j'étois incomparablement le plus à plaindre dans cette continuité de malheurs qui nous étoient communs. Je ne parle point des peines & des fatigues qui touchent le corps, le mien sembloit s'y être endurci. Mais quelle idée n'aura-t-on pas des tourmens



mens de mon ame, si l'on pense que j'étois dévoré par mes peines, que je portois celle d'autrui, & que j'étois contraint non-seulement de les cacher toutes, mais de trouver encore assez de ressources dans ma raison pour soutenir & consoler les autres, moi qui avois besoin à tous momens de faire les derniers efforts pour ma propre consolation ?

Les Sauvages ne s'expliquant point sur les motifs de leurs courses, nous marchâmes long-tems au gré de leurs caprices, sans sçavoir quels étoient leurs desseins sur nous, & sans la moindre apparence d'un meilleur sort qui pût nous conduire à la fin de nos miseres. Je passe sur mille difficultés que notre courage nous fit surmonter. La Providence, qui m'avoit traité jusqu'alors avec tant de rigueurs, me ménagea du moins par l'endroit le plus sensible, en conservant la santé de ma chere épouse. Elle me préparoit aussi quelques momens de repos, comme une espece de délassement au bout de cette voie douloureuse où j'avois marché sans cesse depuis mon départ de France. Il fallut néanmoins le payer encore bien chèrement, & subir ainsi pendant toute ma

vie l'Arrêt par lequel elle m'avoit condamné à ne jamais goûter de plaisir qui ne fut empoisonné presque aussitôt par la douleur.

Après six semaines de marche, pendant lesquelles il me fut aisé d'apercevoir que les Rouintons ne tenoient point de route fixe, & qu'ils erroient de côté & d'autre en cherchant à faire des prisonniers, ils commencèrent à suivre plus directement la même ligne. Les voyant ainsi pendant plusieurs jours, je ne doutai point qu'ils ne se proposassent de se rendre. J'observai qu'ils avançaient vers le Midi. Je le fis remarquer à Fanny, qui en eut de la joie, parce que nous étions persuadés l'un & l'autre que s'il y avoit quelque espérance de revoir jamais Mylord, c'étoit de ce côté-là qu'il le falloit chercher. Les captifs que les Rouintons avoient faits étoient en assez grand nombre, & leur dessein étoit effectivement de hâter leur retraite, pour l'usage auquel ils les destinoient. Ils pressèrent donc notre marche avec tant de diligence, que nous arrivâmes bientôt dans leur nouvelle habitation. Ils furent reçus avec joie de leurs femmes & de leurs enfans. Notre troupe fut gardée avec soin pendant

quelques jours qu'ils employèrent à se délasser de leur voyage. Aussitôt qu'ils furent en état d'en entreprendre un autre, ils nous obligèrent de le recommencer avec eux, sans qu'aucun de nos misérables compagnons fut instruit de leur dessein. Cette nouvelle expédition dura peu. Nous gagnâmes en moins de deux jours une vaste forêt, dans laquelle ils nous firent pénétrer fort avant, & nous fûmes surpris de nous y trouver tout d'un coup au milieu d'une infinité d'autres Sauvages, qui nous reçurent avec de grandes acclamations. J'ai toujours ignoré quel étoit le nom de leur Nation, & quelle espèce de commerce les Rouintons entretenoient avec eux : mais en réfléchissant sur la manière dont nous fûmes reçus, je jugeai alors que ceux-ci après avoir quitté le voisinage des Abaquis, avoient choisi leur retraite dans la contrée où nous étions ; & que leur petit nombre les obligeant à ménager leurs nouveaux voisins, ils s'étoient engagés, ou par quelque traité, ou par un mouvement volontaire, à leur fournir des Esclaves. Ils demeurèrent peu de tems avec nous, après nous avoir livré. Quel que pût être notre sort dans ce chan-

gement de condition, je remerciai le Ciel de nous avoir sauvé des mains de ces cruels Maîtres. En rappelant les frayeurs horribles qu'ils m'avoient causé, je fis pour la première fois une réflexion qui les eut augmenté si je l'eusse fait plutôt. A quel funeste traitement aurois-je dû m'attendre de la part de cette affreuse Nation, si quelqu'un d'entr'eux m'eut soupçonné d'avoir été l'instrument de leur ruine & le chef qui leur avoit fait proposer des conditions de paix si dures par Youngster & les Abaquis? Le Ciel, qui ne vouloit point ma perte absolue, leur ôta sans doute cette pensée. Ils m'avoient trouvé d'ailleurs avec un trop petit nombre d'Abaquis & trop éloigné de l'habitation, pour me croire ce Gouverneur terrible dont la réputation les avoit fait trembler; sans compter que ne voyant point Youngster, leur grossiereté leur avoit peut-être fait perdre des idées que sa présence auroit pu leur rappeler.

Quoiqu'il en soit, cet heureux changement fut une grace signalée du Ciel. Nous trouvâmes de la douceur dans nos nouveaux Maîtres. Ils nous enfermèrent avec cinquante-trois autres prisonniers dans un lieu environné de



pieux , hauts & épais , & couverts de branches qui nous mettoient du moins à l'abri des injures de l'air La nourriture nous fut fournie avec abondance. Il est vrai qu'un traitement si doux me fut suspect pendant les premiers jours , & qu'il me vint à l'esprit que c'étoit peut-être dans quelque vue funeste qu'on vouloit nous faire prendre des forces & de l'embonpoint. Mais la figure des Sauvages qui n'avoit rien d'absolument féroce , & la tranquillité avec laquelle ils paroissoient devant nous , me rassurèrent entierement. Je commençai même à me flatter dès-lors d'une espérance qui fut à la fin remplie heureusement. Je me souvins du rapport qu'on m'avoit fait parmi les Abaquis de certains Sauvages qui entretenoient un commerce d'esclaves avec les Colonies de l'Europe , & ne pouvant point donner d'autre explication aux soins avec lesquels on nous traitoit , je m'imaginai que notre sort seroit d'être vendus avec tous ceux qui étoient captifs comme nous. Je fis part de cette pensée à mon épouse. Elle n'eut point de peine à se le persuader; mais je ne sçais si je dois donner le nom de joie aux mouvemens que mon discours parut lui causer. Le sou-

venir de son pere & celui de sa fille, l'occupant toute entiere, elle me témoigna qu'elle ne pouvoit regarder comme un bonheur, ni souhaiter par conséquent ce qui ne pouvoit manquer de l'éloigner de plus en plus de sa fille, & de lui faire perdre, peut-être sans ressource, l'espoir de retrouver son cher pere & son cher enfant. Je n'avois rien à opposer à des sentimens si justes. J'étois obligé de me réduire à des motifs généraux de consolation que je tirois de la volonté du Ciel & de la nécessité où nous étions de suivre le malheureux cours d'une fortune qui n'étoit point en notre pouvoir de changer.

Enfin le repos que nous prîmes pendant quelques semaines ayant paru suffisant aux Sauvages pour nous rétablir, ils ouvrirent notre prison, & ils nous firent connoître qu'il falloit nous disposer à les suivre. Notre route ne dura que quatre jours. Nous arrivâmes au commencement du cinquième sur le bord d'une riviere médiocre, où nos conducteurs nous firent arrêter. Quantité de branches & de troncs d'arbres qui étoient répandus de côté & d'autre, nous apprirent que ce lieu étoit visité quelquefois par des hommes.

Nous y passâmes encore quelques jours, sans y recevoir de lumière sur notre sort. Je me confirmois seulement dans l'opinion que, soit à des Barbares, soit à des Européens, nous devions être vendus à d'autres Maîtres. Environ huit jours après notre arrivée, j'entendis les Sauvages qui nous conduisoient jeter des cris de joie; & tournant la tête pour en chercher la cause, je vis cinq ou six grandes barques qui s'avançoient vers nous sur la riviere. Je ne tardai point à distinguer les matelots, & à découvrir à leurs habits qu'ils étoient Européens. Je l'avoue, un mouvement de véritable joie se fit sentir à mon cœur; je levai les mains au Ciel, j'embrassai mon épouse, & je crus du moins une partie de mes vœux exaucés. Les barques furent à nous en un instant. Je reconnus les Matelots pour des Espagnols. De quelque Nation qu'ils pussent être, c'étoit des hommes; ce n'étoit plus de stupides & impitoyables Sauvages; & dans le moment où nous étions, notre plus grande satisfaction devoit être, sans doute, de nous revoir avec des créatures capables comme nous de raisonner & d'entendre notre langage.

Cependant mon épouse prit ces ap-

parences du changement de notre fortune , dans un sens tout différent. Etant fille d'une mere Espagnole , elle sçavoit la Langue de ce pays , de sorte que ne pouvant plus douter , après quelques discours qu'elle entendit tenir aux Matelots , que nous ne fussions au moment de quitter les Sauvages & de nous éloigner par conséquent plus que jamais des Rouintons, elle versa un ruisseau de larmes , sans que rien parut capable de la consoler. Nous étions assis à terre , & elle avoit la tête appuyée sur mes genoux. Je n'ignorois point ce qui l'affligeoit si vivement. D'ailleurs , le nom de sa fille qui lui échappoit mille fois , me faisoit entendre ce qu'elle craignoit de perdre sans retour en s'éloignant des Sauvages. Ce fut alors que je crus à propos de lui apprendre que cette chere fille ne vivoit plus , persuadé , non-seulement qu'elle se réjouiroit après cela de quitter les Sauvages , mais qu'elle regarderoit la mort de son enfant comme un malheur beaucoup plus supportable , que celui de la laisser après nous parmi les Rouintons. Je lui dis donc sans prendre même la chose de trop loin , qu'elle étoit moins à plaindre qu'elle ne pensoit , qu'elle



n'avoit plus rien à appréhender pour sa fille ; que cette petite créature étoit dans le sein de Dieu ; que si je ne lui avois pas annoncé plutôt cette nouvelle , j'avois été retenu par la crainte de lui causer trop d'affliction ; mais que la voyant dans un état où elle devoit sans doute m'entendre volontiers , je ne faisois plus difficulté de lui apprendre que notre fille étoit plus heureuse que nous , puisqu'elle jouissoit du bonheur qui ne se perd jamais.

Mon discours fit une impression étonnante sur l'esprit de Fanny. Elle me regarda fixement , & je vis que sa surprise avoit séché ses larmes tout d'un coup. Mais , cher Cleveland . me dit-elle , ne me mentez-vous pas ? Est-il vrai que ma pauvre enfant soit morte ? Je l'en assurai avec toutes les protestations qui pouvoient guérir ses doutes. Pour les circonstances je les lui déguisai avec soin , & j'en inventai quelques-unes , autant par rapport à Madame Riding qu'à sa fille , que je crus propres encore à adoucir sa peine. Elle m'écoutoit avec une attention extrême. Lorsque j'eus cessé de parler , j'aperçus ses pleurs qui recommencerent à couler. Elle joignit les mains , & les serrant

l'une contre l'autre : O Dieu ! s'écria-t-elle tendrement , gardez mon enfant dans vos bras. Tenez-lui lieu de mere. Ne la laissez manquer de rien pour être heureuse. Vis , me chere fille , vis dans le sein de Dieu , tu seras là plus tranquille que ta malheureuse mere. Et puis se tournant vers moi , d'un visage à demi consolé : Ah ! voilà une mort , me dit-elle , qui me donne la vie. En quelque lieu du monde que ce puisse être , je ne m'affligerai jamais de voir ce que j'aime aller au Ciel avant moi. Je ne suis plus inquiète à présent pour ma fille. C'est là que je suis bien assurée de la retrouver un jour. Je la confirmai autant que je pus dans ces sentimens , quoiqu'il me fut aisé de juger qu'une consolation si prompte venoit moins de l'état heureux où elle croyoit sa fille , que de l'état misérable , si je puis m'exprimer ainsi , où elle commençoit à s'affliger qu'elle n'étoit plus. L'image de cette enfant , qui ne pouvoit se présenter à elle sans être accompagnée de l'horrible idée des Rouintons , & du souvenir de leurs cruautés , étoit un martyre continuel dont je venois de la délivrer ; & en tournant , comme j'avois fait , ses pensées vers le Ciel , où son

imagination ne lui représentoit rien que d'heureux & d'agréable, je l'avois mis dans une situation délicate, du moins en comparaisou de celle d'où elle étoit sortie. Je n'avois rien de si consolant à lui proposer par rapport à son pere ; mais je n'eus pas de peine néanmoins à lui faire comprendre que de quelque maniere que les Espagnols pussent en user avec nous , nous aurions toujours plus de liberté parmi eux que parmi les Sauvages , & qu'il nous seroit plus facile par conséquent d'y prendre des mesures pour le salut de Mylord.

Pendant que j'étois avec elle dans cet entretien , les Marchands Espagnols traitoient avec les Sauvages du prix de leurs Esclaves. Ce marché se faisoit entre eux par signes. La marchandise de part & d'autre étant présente, ils pouvoient s'entendre & s'accorder sans beaucoup d'explication. Tous les Esclaves étoient prêts à être comptés & examinés , & les richesses des Espagnols, qui consistoient dans un grand nombre de petits barrils d'eau-de vie , en miroirs , en sifflets & en petits couteaux , étoient étendues sur l'herbe , comme pour exciter les desirs des Sauvages par une si belle montre. Lorsqu'ils furent

convenus du prix , & que les marchandises furent livrées , les Sauvages se retirèrent avec de grands cris. Les Espagnols nous firent alors avancer vers le rivage , pour nous faire entrer dans leurs barques. Quoique je fusse couvert de peaux avec toute ma famille, ils étoient bien éloignés de s'imaginer qu'il y eut six Européens parmi leurs Esclaves. S'ils nous eussent connu, peut-être leur avarice leur eut-elle fait refuser de nous acheter , parce qu'il n'y avoit nul profit à attendre de nous. Cette pensée, qui m'étoit venue d'abord, m'avoit fait ordonner à tous mes gens de se contenir dans un silence exact, jusqu'à ce que le marché fut entièrement conclu. Il y a des Sauvages de toute sorte de stature & de couleur en Amérique, & la fatigue d'ailleurs nous avoit tellement changés , qu'à la réserve d'un peu plus de blancheur, nous n'étions gueres différens de nos compagnons d'esclavage.

Ce fut donc au moment qu'on alloit nous faire entrer dans la barque, que j'adressai honnêtement quelques mots aux Marchands Espagnols. Je parlois assez leur Langue pour me faire entendre. Mon épouse, que je pris par la



main, les deux femmes, Rem & mes deux Anglois, composant un petit cercle autour de moi, attirerent d'abord leur attention. Mais ce fut tout autre chose lorsqu'ils m'eurent entendu. Leur surprise se déclara par leurs regards curieux, qu'ils jetterent long-tems sur nous sans rompre le silence. Mon épouse craignant qu'ils n'eussent point compris mon discours, parce que je ne m'exprimois pas exactement, reprit la parole & leur expliqua en peu de mots que nous étions Anglois, & que nous avions une reconnoissance infinie du service qu'ils venoient de nous rendre. Enfin, ils ouvrirent la bouche pour nous demander par quel hasard nous nous étions trouvés dans une si misérable condition parmi des Sauvages. Je leur répondis que nous leur donnerions la satisfaction d'en être instruits, lorsqu'ils auroient eu la générosité de nous procurer un lieu de sûreté & de repos.

Quoiqu'il ne parut nulle trace de contentement sur leur visage, ils ne purent se dispenser de nous faire quelques civilités, & de nous séparer de la troupe des Esclaves. La premiere chose dont je les priai de nous informer, fut en quel lieu, & dans quelle partie de

L'Amérique nous nous trouvions avec eux. Ils m'apprirent que nous étions sur la rivière des Conchaques, qui va se jeter dans la grande rivière de la Mobile, & qui se décharge avec elle dans la partie la plus septentrionale du Golphe du Mexique; qu'ils étoient habitans d'une Bourgade nommée Saint-Joseph, qui est située sur la côte du Golphe, à l'Orient de l'embouchure de cette rivière, qu'ils avoient accoutumé de remonter ainsi dans les terres plusieurs fois chaque année, pour entretenir différente sorte de commerce avec les Sauvages; avec les uns commerce d'esclaves, commerce de pelleterie avec d'autres, & qu'ils en tiroient un avantage considérable. Je me contentai de cette explication, qui convenoit assez à nos intérêts & à nos desseins. Ces Marchands ne paroissant ni riches ni polis, je comptai aussi peu sur leur honnêteté que sur leur secours, & je résolus de ne m'ouvrir à eux qu'autant que j'y serois déterminé par les occasions. Ils ne furent pas long-tems néanmoins sans s'appercevoir que notre condition naturelle ne répondoit point à l'état où ils nous avoient trouvés. Cette découverte piqua extrêmement leur

curiosité ; mais je ne jugeai point à propos de la satisfaire.

Nous fûmes douze jours à gagner l'habitation de Saint-Joseph. Il y avoit peu d'Espagnols dans ce Bourg qui valussent mieux que ceux qui nous y avoient amenés. On ne put nous y refuser la liberté ; mais on ne l'accompagna de nulle offre de service , & de nulles marques de générosité qui pussent nous faire estimer ceux de qui nous la recevions. A peine obtînmes-nous parmi eux de quoi satisfaire aux nécessités les plus communes de la vie. Nous fûmes contraints néanmoins d'y passer plus de six semaines , en attendant pour les quitter une occasion qui ne devoit pas se présenter plutôt. Ce tems ne pouvoit nous sembler que bien long , dans l'ardente impatience où nous étions d'entreprendre quelque chose pour l'éclaircissement de la destinée de Mylord. Après mille réflexions sur tout ce qui pouvoit servir de fondement à mes conjectures , & de motifs à mes résolutions , je m'étois déterminé à prendre un parti qui m'avoit paru le plus solide auquel je pusse m'arrêter. J'étois destitué de toutes sortes de secours , il m'en falloit néanmoins de plus d'une espèce

pour me rendre capable de servir Mylord. J'avois résolu de gagner l'Isle de Cuba, qui n'est point à une distance extrême de Saint Joseph, & d'aller implorer l'assistance du Gouverneur, qui étoit mon grand-pere depuis que j'étois l'époux de Fanny. Quoiqu'il eût refusé autrefois son secours à Mylord pour faire la guerre à l'Angleterre, j'étois sûr qu'il se hâteroit de me l'accorder dans une circonstance si différente. Je comptois avec cela de laisser mon épouse auprès de lui, tandis que je retournerois au Continent avec tout ce qui me seroit nécessaire pour servir efficacement Mylord. Mais cette résolution, qui étoit approuvée aussi de mon épouse, je ne pouvois l'exécuter, faute de commodités pour la route, avant un certain tems auquel les barques de Saint - Joseph se rendoient à Carlos pour le commerce des Esclaves. Cette dernière Ville étant située vers la pointe de la presqu'Isle de Tegeste, je ne doutois point qu'il ne s'offrir là tous les jours des occasions pour passer à la Havane.

Nous attendions donc ce tems avec une impatience & un ennui qui croissoient tous les jours. Le rendre cœur de Fanny,



qui avoit été foulagé d'une partie de ses peines lorsque son inquiétude avoit cessé pour sa fille, n'en étoit pas devenu pourtant plus tranquille & plus heureux; les mortelles allarmes où elle étoit continuellement pour Mylord, ne lui permettoient pas de s'occuper un moment d'autre chose. De mon côté je n'avois point d'autre occupation que de m'affliger de mes propres douleurs, & de la consoler dans les siennes. Nous passions ainsi des jours & des nuits, dont la longueur nous paroissoit éternelle. Un jour quelques-uns des Espagnols qui avoient marqué le moins de dureté pour nos peines, vinrent nous avertir qu'il étoit entré dans la rade une barque de Pensacola, & que celui qui paroissoit y commander ayant déclaré qu'il alloit à la Havane, il y avoit apparence qu'il ne nous refuseroit pas le passage si nous étions toujours dans le même dessein de suivre la même route. Je me hâtai de l'aller trouver. La pauvreté de mes habits n'empêcha point qu'il ne me reçut honnêtement, lorsqu'il eût reconnu que j'étois étranger. Il parloit notre Langue. Je lui dis naturellement qu'étant appelé à la Havane pour des affaires

d'importance, & cherchant depuis longtemps l'occasion d'y passer, je lui demandai pour moi & pour six personnes qui m'accompagnoient la faveur de nous recevoir dans sa barque. Il me fit voir aussitôt, mais avec beaucoup de civilité, que si nous étions sept, sa barque étoit trop foible pour supporter un si grand nombre. Je suis porté en général, me dit-il, à rendre service à toutes les personnes malheureuses, mais particulièrement à des Etrangers. Le voyage même que j'ai entrepris, n'est qu'un effet de ce sentiment. Mais quoique j'aye dessein de suivre les côtes, comme j'ai fait depuis Pensacola, & que vous pussiez m'accompagner peut-être sans péril jusqu'à la pointe de Tegeste, je n'oserois risquer de passer avec vous la mer de Bahama. Je le quittai sans le presser davantage. J'aurois pû accepter du moins l'offre qu'il sembloit me faire de nous prendre avec lui pendant une partie de la route; mais les barques de Saint-Joseph devant partir peu de jours après pour Carlos, je ne voulus point lui causer la moindre incommodité.

Etant retourné dans la petite Cabane qu'on nous avoit donnée pour demeure,

je racontai à Fanny ce qui venoit de m'arriver , & j'ajoutai que la phyſionomie du Commandant Eſpagnol m'ayant plu beaucoup , j'étois fâché qu'il n'eût pu nous recevoir dans ſa barque. Comme nous continuions à nous entretenir , je le vis à quelques pas de notre cabane qui ſe la faiſoit montrer par quelques habitans de nos voiſins. Il fut à la porte en un inſtant , il entra d'un air honnête. Après avoir jetté les yeux pendant quelques momens ſur notre logement & ſur nous , il me reconnut pour le même qui lui avoit parlé un quart - d'heure auparavant. Vous êtes ſurpris de me voir ici , me dit-il , mais je vous avoue que dans le chagrin que j'ai eu de ne pouvoir vous accorder le paſſage , je me ſuis informé un peu plus particulièrement de ce qui vous regarde , & ce que j'ai appris de votre miſere m'inſpire une compaſſion dont je ſouhaiterois pouvoir vous donner des marques. Je vais à la Havane. Avez-vous là quelqu'un qui s'intéreſſe pour vous ? Puis - je vous en apporter des nouvelles , ou leur en apprendre de vous ? Puis je d'ailleurs vous être utile en quelque choſe ? Il me fit ce compliment & toutes ces queſtions avec tant

de naturel & un air si prévenant de générosité & de bonté d'ame, que ne pouvant m'exprimer assez facilement en Espagnol pour le remercier d'une manière qui répondit à la faveur qu'il nous faisoit, je priai mon épouse de prendre ce soin pour moi. Elle le fit avec grace, & comme elle parloit parfaitement Espagnol, il eut peine à la prendre pour une Angloise. Ce doute lui ayant fait naître l'occasion de la considérer de plus près, il apperçut bientôt malgré la difformité de ses habits & l'altération que la tristesse & la fatigue avoient causées sur son visage, qu'il ne parloit point à une femme ordinaire. C'étoit un jeune homme de fort bonne famille, qui ayant reçu de la nature un caractère tendre & généreux, & s'étant rempli la tête d'aventures extraordinaires, comme font la plupart des Espagnols en lisant les Romans, rappelloit à ses idées, & ne respiroit que les occasions d'exercer en Héros son courage, sa tendresse & sa générosité. Charmé donc de ce qu'il crut avoir découvert, il fit connoître à Fanny que ses yeux ne pouvoient être trompés en la voyant, & que la fortune n'avoit pu la maltraiter si fort,



qn'il ne fût aisé de découvrir qu'elle n'étoit point dans sa situation naturelle. Il ajoura à ce discours de nouvelles offres de service. Mon épouse lui répondit que le seul qu'elle eut à désirer étoit d'être transporté promptement dans l'Isle de Cuba.

Ce jeune Espagnol nous ayant marqué qu'il sentoît redoubler son chagrin de ne pouvoir nous donner ce témoignage d'estime & de bonne volonté , en prit occasion de nous raconter la cause de son voyage. Je suis, nons dit-il , le fils du Corregidor de Pensacola. Quelques-uns de nos habitans qui sont en commerce d'Esclaves avec les Sauvages , nous en amenèrent plusieurs il y a quinze jours , & parmi eux un Européen dont je suis encore à sçavoir le pays particulier. Il sçait plusieurs Langues , & les parle toutes en perfection. J'étois à le voir arriver avec les compagnons de sa misere : je fus frappé de son air ; & la curiosité me l'ayant fait aborder , je démêlai aisément qu'il méritoit une meilleure fortune. Je lui offris une retraite chez mon pere. Il n'y eut point été deux jours, que ce passage subit de la misere dont il sortoit , à la vie douce que je pris

soin de lui faire mener , lui causa une maladie dangereuse. Elle dure encore ; mais n'en ayant pas eu moins d'assiduité à le voir & à l'entretenir , je lui ai trouvé tant de politesse , d'esprit & d'élévation d'ame , que je me suis accoutumé à le regarder comme un des premiers hommes du monde. Je l'ai sondé plusieurs fois sur sa naissance & sur les aventures de sa vie : il est impénétrable là-dessus. Seulement , il souhaiteroit une occasion pour l'Isle de Cuba. Je me suis imaginé qu'il vouloit y passer lui-même , & je me suis offert pour l'y conduire : mais il m'a témoigné qu'il n'avoit qu'une lettre à faire tenir au Gouverneur , qui est de ses amis. Le zele que j'ai pour son service m'a fait prendre cette commission moi-même. Sur quelques mots , ajouta l'Espagnol , qui lui sont échappés dans nos entretiens , je crois qu'il a été séparé par la fortune de quelques personnes qui lui sont fort cheres ; & que c'est la raison qui l'empêche de penser à quitter le continent , où il craint de les laisser après lui.

Nous ne pûmes entendre la fin de ce discours , sans être saisis d'une émotion extraordinaire. Il fut impossible sur-tout à mon épouse d'arrêter l'im-

pétuosité des mouvemens de son cœur. Ses larmes, ses sanglots se firent un passage malgré elle. Ah ! c'est mon pere, répondit-elle vingt-fois, quoiqu'elle eut à peine la force de le prononcer. C'est mon pere, c'est lui, je n'en puis douter ! Elle vouloit partir sur le champ pour se rendre à Pensacola ; & lorsque je la retins pour l'empêcher de sortir, elle s'assit en me tenant par le bras, & en continuant de me dire avec un renouvellement de pleurs : c'est mon pere, n'est-il pas vrai Cleveland, que c'est mon pere ! Ah ! courons, & ne perdons pas un moment. J'étois persuadé, comme elle, que ce ne pouvoit être un autre que Mylord. Tout s'accordoit à me confirmer heureusement dans cette opinion. Je m'expliquai néanmoins avec l'Espagnol, & lui ayant appris en deux mots ce que nous cherchions, & ce peu de lumiere que nous avions reçues en divers tems sur le sort de notre cher pere. Il ne douta pas plus que nous que ce ne fut lui-même qu'il avoit daas sa maison.

Un évènement si heureux parut le pénétrer de joie & d'admiration. Il leva les mains au Ciel, il protesta qu'il se croyoit le plus fortuné de tous les

hommes , de pouvoir contribuer au changement de notre fortune ; il nous pria de disposer de son bien , de ses forces & de sa vie. Jamais la générosité Espagnole ne s'exprima avec un tour plus noble & plus éloquent. Je le remerciai avec un vif sentiment de reconnoissance. Il est clair , lui dis-je , que c'est le pere de mon épouse que vous nous faites retrouver. C'est un présent plus cher que la vie que vous allez faire à tous trois. Votre cœur généreux a la plus belle occasion qui fut jamais de se satisfaire. Mais , s'il est possible , hâtez-vous de nous conduire à Pensacola. Comptez que la commission dont vous vous êtes chargé est inutile à présent , & que vous n'avez point de plus précieux service à rendre à notre Hôte , que de nous mettre promptement entre ses bras. Il vouloit se donner le tems du moins de nous faire faire des habits ; nous le priâmes de remettre ce soin à Pensacola , où nous accepterions volontiers de lui toutes sortes de bons offices , assez sûrs désormais de pouvoir lui en marquer par mille moyens notre juste gratitude.

Pensacola est une assez bonne habitation des Espagnols , située à l'Occident



dent de Saint-Joseph , sur la côte de la même mer. Sans sçavoir au juste l'éloignement de ces deux places , je juge qu'il n'est pas considérable , puisque nous fîmes le trajet par mer en moins de deux jours. En arrivant dans le Port , l'Espagnol , qui apperçut quelques habitans de sa connoissance , leur demanda s'il n'étoit rien arrivé de nouveau depuis son départ. Rien , lui répondit-on , excepté que l'Etranger que vous avez retiré chez vous est à l'extrémité de sa vie. Mon épouse & moi n'entendîmes que trop cette fatale réponse. Elle changea notre joie dans la plus mortelle frayeur. Nous nous hâtâmes , en tremblant , de gagner la maison du Corrégidor. Son fils entra d'abord seul dans la chambre de Mylord. Cette précaution étoit nécessaire pour le prévenir par degrés sur notre arrivée. Nous attendions à sa porte , & dans la confusion des mouvemens de joie , de crainte & de tristesse qui nous agiterent , nous nous tenions embrassés , en versant un torrent de larmes que nous ne sentions pas couler. Mylord fut instruit en un moment que nous étions proches de lui. Dieu ! que les sentimens de la nature sont tendres ! Sa foiblesse ne l'em-

pêcha pas de faire tous les efforts pour se jeter hors de son lit. Nous entendîmes le bruit de ses mouvemens & le nom de Fanny qu'il prononçoit d'une voix comme étouffée par ses pleurs & ses soupirs. Nous entrâmes dans le moment que l'Espagnol l'arrêtoit. Il se retint lui-même en nous voyant paroître . & demeurant assis sur son lit, il ouvrit les bras, qu'il tendit vers nous d'une manière toute passionnée. Ah! ma fille! Ah! Cléveland! Il étoit si ému, qu'il ne trouva point de voix pour s'exprimer davantage.

Nous nous jettâmes à genoux auprès de lui. Je lui baisois une main; Fanny tenoit ses lèvres serrées sur l'autre, & l'arrosait de ses larmes. Nous faisions entendre quelque chose: mais c'étoit moins des mots articulés qu'un murmure tendre & plaintif qui marquoit à quel point nous étions touchés & attendris. Nous demeurâmes quelques tems dans cette situation, & Mylord tenoit la tête panchée sur nous, sans être capable, non plus que nous, de prononcer une parole. Enfin je fus le premier qui rompit ce tendre & passionné silence. Nous vous revoyons donc, lui dis-je: Ah! Mylord, nous

avons le bonheur de vous revoir ! Votre absence & l'incertitude de votre sort ont toujours été le plus insupportable de mes malheurs. Je les oublie tous. Je les pardonne à la fortune. Elle vous rend donc à nous ! Qu'avions-nous de plus cher à lui demander ? Mais nous vous retrouvons malade , & dans le dernier danger ! Quoi ! le Ciel n'achèvera-t-il pas le miracle qu'il a commencé en notre faveur ? Ne nous aura-t-il amenés si heureusement auprès de vous que pour nous ravir peut-être aussitôt la satisfaction qu'il nous accorde ? Qu'il prenne du moins notre vie avec la vôtre ; qu'il ne nous sépare plus , si c'est par bonté & par compassion qu'il nous a réunis. J'ajoutai mille autres choses , tandis que ce cher Seigneur & mon épouse se remettoient un peu de leur agitation. Il prit la parole à son tour , & quoiqu'il fut en effet dans un état très - dangereux , il tira assez de forces de sa tendresse pour nous exprimer sa joie dans les termes les plus touchans. Mais ce qu'il ajouta à la fin , étoit trop capable de nous empêcher d'en sentir . Je vois , nous dit-il , qu'il me reste peu de tems à vivre. La mort me sembloit affreuse, il y a un quart-

d'heure, je ne pouvois l'envisager sans horreur ; mais je ne vois plus rien à présent qui doive me la faire craindre. Vous êtes ici tous deux en sûreté. Il vous sera facile de gagner l'Isle de Cuba, où vous trouverez votre grand-pere qui vous verra arriver avec plaisir. Vous y ferez transporter mon corps si vous le pouvez commodément, & vous prendrez soin de ma sépulture. O Ciel ! reprit-il avec une nouvelle ardeur, vous m'avez donc rendu mes chers enfans, ma chere Fanny, mon cher Cleveland ! Ils fermeront mes yeux, ils recevront mes derniers soupirs, je mourrai dans leurs bras ! Il recommença ensuite à nous embrasser avec de nouveaux transports de joie & de tendresse.

Je ne pus répondre que par mes pleurs, à un discours dont chaque mot me pénétrait l'ame. Mon épouse continuoit aussi de pleurer sans pouvoir s'exprimer autrement que par quelques mots entrecoupés. Le jeune Espagnol qui paroissoit attendri jusqu'au fond du cœur d'une scene si touchante, & qui sçavoit mieux que nous l'extrémité du péril où étoit Mylord, nous exhortoit à nous retirer pendant quel-



ques momens pour lui laisser rappeler un peu de tranquillité. C'étoit mon dessein ; je fis même un effort pour lui dire que nous espérons pour sa vie plus que lui-même , & que nous allions le quitter un instant , de peur qu'une émotion si excessive n'augmentât son mal. Mais il s'y opposa absolument. Ne m'ôtez pas , nous dit-il , la seule douceur qui me reste à prétendre dans la vie. Ne voyez - vous pas que votre présence m'a ranimé ? J'étois dans les langueurs du trépas , il n'y a qu'un moment ; c'est vous qui retenez mon ame dans ce corps foible & épuisé ; & si je ne sentoie que ma guérison est impossible , je l'attendrois de votre vue , bien plus sûrement que des remèdes. Il fallut demeurer auprès de lui. Il nous raconta autant que sa foiblesse put le permettre , les malheurs qui lui étoient arrivés depuis notre séparation. Il y avoit peu de circonstances qui ne s'accordassent avec le récit que nous avoit fait le prisonnier Abaqui. Iglou & les Anglois qui l'avoient accompagné , avoient péri en le défendant. Il avoit été long-tems captif , obligé de suivre les Sauvages dans toutes leurs courses , & exposé continuellement à une misère & à

des fatigues si excessives qu'elles avoient achevé de ruiner son tempérament, qui étoit déjà affoibli depuis long-tems par les chagrins qu'il avoit essuyés pendant une grande partie de sa vie. C'étoit depuis quinze jours seulement, qu'il avoit été amené par les Sauvages sur la même riviere où l'on nous avoit conduits, & qu'il y avoit été vendu avec un grand nombre d'autres esclaves aux Espagnols de Pensacola.

Après nous avoir fait ce récit, il voulut entendre à son tour celui de nos aventures. Je le fis en peu de mots, & j'omis à dessein tout ce qui eut été capable de lui causer une nouvelle émotion. Il ne sçut point que le Ciel nous avoit accordé une chere fille. Mon épouse me regardoit tendrement, lorsque je fus à cet endroit de ma narration. Je lisois dans ses yeux, qu'elle eut souhaité de pouvoir lui apprendre cette intéressante circonstance, qui eut eu sans doute quelque douceur pour lui, s'il eut été possible de la détacher de ses funestes suites. J'affectai aussi de ne pas prononcer le nom de Madame Riding. Mais quoique le trouble où il avoit été jusqu'alors l'eût peut-être empêché d'y penser, il ne fut pas long-tems à me

demander où nous l'avions laissée, & pour quelle raison il ne la voyoit point avec nous. Le déguisement m'auroit trop coûté dans ce tendre moment de communication & d'ouverture de cœur. Je lui déclarai naturellement qu'il avoit plu au Ciel de la retirer à lui, & qu'elle étoit morte en chemin. Nous donnâmes tous ensemble des larmes à sa mémoire. Mylord arrêta néanmoins les siennes. Pourquoi la pleurer ? nous dit-il, je ne tarderai pas deux jours à la rejoindre. Hélas ! ajouta-t-il, vous serez plus à plaindre qu'elle & moi. Je vous laisse peut-être pour héritage la haine du Ciel qui ne s'est point lassé de me poursuivre, & qui va sans doute s'attacher désormais sur vous. O Dieu ! comment puis-je espérer d'être tranquille après ma mort, s'il faut que j'emporte cette triste pensée en expirant ? Mais, reprit il en s'interrompant lui-même, pourquoi me tourmenter ainsi volontairement ? N'est il pas naturel au contraire que j'explique favorablement notre rencontre inespérée, & la satisfaction de vous embrasser qui m'est accordée aux derniers momens de ma vie ? Le Ciel n'est point trompeur. Il commence à me traiter en ami. J'en

veux tirer un augure favorable pour vous, mes chers enfans, & pour moi même.

Je m'efforçai pendant le peu de tems qui lui restoit à vivre, de le confirmer dans cette idée consolante; & je remarquai qu'elle contribua beaucoup à lui procurer une mort paisible. Il ne se trompoit pas, en espérant pour lui-même les plus libérales faveurs du Ciel. Sa vertu, si long-tems éprouvée, touchoit au moment de la récompense; & cet heureux pressentiment, qui rendit ses derniers soupirs tranquilles, en étoient déjà une. Mais ses malheureux enfans n'étoient point compris dans la Sentence qui finissoit ses peines, & qui l'appelloit au bonheur.

Nous le perdîmes le troisième jour après notre arrivée. Il avoit employé une partie du jour précédent, non-seulement à nous donner des conseils sur notre retour en Europe & sur la conduite que nous devions tenir en y arrivant, mais encore à nous expliquer toutes les ressources que nous pouvions y trouver pour l'établissement de notre fortune, soit dans la faveur du Roi, soit dans les biens considérables qu'il avoit laissés entre les mains de Mylord



Terwill , & qu'il comptoit que ce généreux ami nous remettroit fidèlement. Il s'affoiblit beaucoup vers la nuit. Cependant comme il conservoit toute sa raison , il ne laissoit pas de trouver de tems en tems assez de force pour nous adresser quelques mots tendres & touchans. Il baisoit les mains de sa fille , il serroit les miennes , il nous prioit instamment de retenir nos larmes , & de conserver l'un pour l'autre une immortelle affection ; enfin il nous avertit lui-même qu'il se sentoit prêt d'expirer , & il expira en effet un moment après , comme il l'avoit désiré , c'est-à-dire , entre les bras de sa fille & les miens.

Dans l'excès inexprimable de tristesse & d'abattement que je ressentis à cette vûe , j'aurois souhaité de pouvoir me dérober aux yeux des hommes , & renoncer à tout autre sentiment que celui de la douleur. J'aurois souhaité d'être seul , dans la plus déserte contrée de l'Amérique , occupé en silence à méditer sur mes malheurs , à me contempler moi-même dans ce triste état , à demander raison au Ciel de sa rigueur , à solliciter sa justice ou sa bonté par mes gémissemens , supposé qu'il m'eût donné assez de patience pour ne pas l'irri-

ter encore plus par mes murmures & par mes plaintes. Je me mis pendant quelques momens dans cet état par la force de mon imagination, & je trouvais de la douceur à m'entretenir d'une si funeste image. Mais les soupirs & les pleurs de mon épouse m'ayant ramené de cette espece d'égarement, j'éprouvai en la voyant qu'on peut être remué tout à la fois par diverses passions, dans un degré presque égal de violence. Elle embrassoit le corps pâle & froid de son pere. Sa douleur s'exprimoit d'une maniere si touchante, que le Corrégidor, son fils & toute sa maison qui étoient présens, fondoient en larmes auprès d'elle. Je ne pus la voir si émue, sans l'être moi-même jusqu'au fond de l'ame. Cette bonté de naturel qui me répondit si bien de sa sincere affection pour moi; son air de douceur qui ne l'abandonnoit pas, même dans un désordre qui tenoit quelque chose du désespoir; ce torrent de pleurs aimables qui couloient avec tant de grace le long de ses joues; & plus que tout cela le sentiment de ma tendresse, toujours vive & dominante, m'emporterent à un tel point que je me livrai sans réflexion au mouvement de mon cœur.

Je la pris brusquement entre mes bras. Je m'assis en la tenant ainsi embrassée. Viens , lui dis-je d'un ton tout de feu & d'amour , viens , mon aimable Fanny , mêle tes larmes aux miennes , n'en verse pas une qui ne tombe dans mon sein ; fais passer toutes tes peines dans mon cœur. Je veux être seul à les supporter toutes , & mourir mille fois pour t'en épargner une. Quelque remplie qu'elle fût du sujet de sa douleur , elle fut sensible à ce transport de tendresse. Je n'ai plus que vous , me répondit-elle languissamment : Pere , mere , fille , j'ai vu mourir tout ce que je devois aimer. Hélas ! si je ne vous avois , que ferois-je de la vie , & voudrois-je la conserver un moment ? Nous continuâmes ainsi un entretien tel que pouvoit nous l'inspirer l'amour & la tristesse. Le Corrégidor & son fils prirent ce tems avec beaucoup d'adresse , pour transporter le corps de Mylord dans une chambre voisine , & nous le redemandâmes en vain , lorsque nous nous fûmes aperçus de ce qu'ils l'avoient pris.

Ce n'est pas sans raison que je mêle au récit d'une de mes plus grandes infortunes , celui d'un mouvement d'amour , & de quelques expressions de

la tendresse de Fanny & de la mienne. Cette observation ne paroîtra pas indifférente à ceux d'entre mes Lecteurs qui auront assez de lumieres pour juger de la nature d'une passion que deux ans de mariage & une chaîne continue de malheurs avoient été si peu capables d'affoiblir , qu'elle avoit la force de se faire écouter avec cet empire parmi les transports mêmes de la plus vive de toutes les douleurs. Seroit-on surpris de lui voir produire après cela les effets terribles qu'on doit s'attendre à lire , & que je me suis engagé à raconter. Fanny m'aimoit plus qu'elle même. Je lui devins encore plus cher après la perte de son cher pere. Hélas ! moi qui rends ce témoignage à son amour , de quels termes me servirai-je pour exprimer le mien ? Aurai-je jamais dit assez , si je confesse naturellement qu'elle étoit mon Idole ? Je l'adorois donc. J'en étois tendrement aimé. Par quel charme s'est-il pu faire que la défiance & les noirs soupçons aient succédé à une si douce certitude : C'est le seul point sur lequel on doit se préparer à l'étonnement ; car on sçait assez que la confiance une fois éteinte , l'amour le plus ardent est le plus prompt



à se changer en fureur, & à causer tous les effets de la haine.

Je ne sçais quel triste plaisir je trouve, à mesure que j'avance dans cette Histoire, à m'interrompre ainsi moi-même, & à prévenir, comme je fais, mes Lecteurs sur ce qui me reste à leur raconter. Chaque événement de ma vie n'a-t-il pas de quoi les attacher par des singularités touchantes, & l'un a-t-il besoin du secours de l'autre pour se faire lire avec quelque attention ? Non ; mais c'est le goût de ma tristesse que je consulte, bien plus que les regles de la narration & que les devoirs de l'Historien. En quelque nombre que soient mes infortunes, & quelle que soit leur diversité, elles agissent aujourd'hui toutes à-la fois sur mon cœur ; le sentiment qui m'en reste n'a point la variété de sa cause ; ce n'est plus, si, j'ose parler ainsi, qu'une masse uniforme de douleur, dont le poids me presse & m'accable incessamment. Je voudrois donc, si cela étoit possible à ma plume, réunir dans un seul trait toutes mes tristes aventures, comme leur effet se réunit dans le fond de mon ame. On jugeroit bien mieux de ce qui s'y passe. L'ordre me gêne ; & ne pouvant représenter

tous mes malheurs à la fois , les plus grands sont ceux qui s'offrent le plus vivement à ma mémoire , & que je souhaiterois du moins de pouvoir exposer les premiers.

Je continuerai néanmoins de suivre le cours des évènements. Après quelques jours passés dans l'excès de la douleur , & employés pourtant à la déguiser pour rendre mon épouse plus capable de consolation par mon exemple , je pensai à quitter Pensacola , & à faire mettre le corps de Mylord en état d'être transporté avec nous. Le Corrégidor & son fils ne relâchoient rien de leurs civilités & de leurs attentions. J'avois cru pouvoir leur découvrir quelque chose de la naissance & du rang de Mylord , pour animer leur zele pendant les derniers jours de sa maladie. Quoiqu'ils fussent généreux par inclination, cette connoissance ne fut pas inutile pour les disposer encore mieux en notre faveur. Le pere & le fils n'épargnerent plus ni soin ni dépenses. Nous consentîmes à accepter d'eux des habits pour nous & pour nos Domestiques, qui étoient toujours au nombre de cinq ; & lorsque le jour que nous avions marqué pour notre départ fut arrivé , non - seulement nous

trouvâmes une barque bien ornée & prête à nous recevoir ; mais nous fûmes surpris de voir nos bienfaiteurs disposés à nous accompagner pour nous servir eux-mêmes de conducteurs. Je ne m'y opposai point, étant bien-aïse au contraire de les voir avec nous à la Havane, où je me promettois que Dom Pedro d'Arpez ne nous refuseroit pas les moyens de leur marquer notre reconnaissance. L'unique chose qui me causa de l'inquiétude en partant, fut la petitesse de notre barque, qui pouvoit à peine nous contenir au nombre de neuf, avec quelques Matelots. Il n'y en avoit pas de plus grandes, ni de plus commode dans la rade de Pensacola. Rien n'auroit pu me faire consentir à exposer mon épouse au moindre péril ; ainsi je pris la résolution de nous rendre à Carlos en cotoyant la terre, & de faire partir de-là un de mes Anglois pour aller donner avis de notre approche au Gouverneur de Cuba, qui ne manqueroit point de nous envoyer prendre dans un bon vaisseau. Nous arrivâmes heureusement à Carlos. Je fis partir *Drinck*, un de mes Anglois ; il fut de retour en moins de huit jours avec un vaisseau du Gouverneur, sur lequel

nous montâmes aussitôt. Le vent nous mit en vingt heures dans le Port de la Havane.

Dom Pedro d'Arpez nous reçut avec toute la tendresse d'un grand-pere qui n'avoit point d'autres enfans que Fanny, sa petite-fille. Il ne se lassoit point de nous embrasser, & de nous dire que nous allions être la consolation de sa vieillesse. Le corps de Mylord, que nous apportions dans un cercueil, étoit un triste présent à lui offrir. Il versa des larmes, en se souvenant des efforts qu'il avoit faits pour arrêter cet infortuné Seigneur lorsqu'il avoit passé à Cuba. Il vivroit encore, nous dit-il ; il auroit été le maître ici plus que moi, & rien ne lui auroit manqué pour rendre sa vie douce & agréable. Ses regrets furent bien plus vifs lorsqu'il eut appris dans quelle extrémité de misere nous avions vécu depuis deux ans, & par combien d'infortunes le Ciel avoit conduit Mylord à sa dernière heure. Ce bon vieillard ne pouvoit revenir de son étonnement. Tantôt il se reprochoit nos malheurs, comme s'il en eût été la cause ; tantôt il prenoit le Ciel à témoin, que loin d'y avoir contribué, il n'avoit rien épargné pour les prévenir. N'ai-je



je pas fait , nous répétoit - il à tous momens , tout ce qui a dépendu de moi pour le retenir ? Ne lui ai-je pas prédit même une partie des funestes accidens qui lui sont arrivés ? Pouvois-je lui accorder le secours d'armes & de troupes qu'il me demandoit , lorsque la paix venoit de se conclure entre l'Espagne & l'Angleterre ? N'étoit-ce pas ses vrais intérêts que je lui remettois devant les yeux ? Pourquoi ne me laissoit-il pas du moins sa fille ? Ne devoit-il pas avoir plus de confiance en moi , qui étoit son père , que dans tout le reste du monde ? Que ne revenoit-il du moins à Cuba , lorsqu'il eut manqué son entreprise dans la Virginie ? Quelques inutiles que fussent ses plaintes , elles servirent à me faire connoître que nous pouvions tout attendre de la bonté & de l'affection de notre grand-père. Il nous en donna peu de jours après des marques éclatantes , par la magnificence avec laquelle il rendit les derniers devoirs à Mylord. Cette triste cérémonie renouvela toutes nos peines. Le seul motif qui eut quelque force pour me consoler , fut qu'étant désormais sans périls & sans crainte à la Havane , j'aurois la liberté de me rendre à l'étude de

la sagesse, que je n'avois pu cultiver depuis plusieurs années que par mes réflexions. J'ai Fanny, disois-je; & je retrouvé des Livres. Voilà deux puissans remèdes qui pourront rendre peu-à-peu mon esprit tranquille & fermer toutes les plaies de mon cœur.

Dom Pedro commença dès le jour de notre arrivée à nous traiter comme ses chers enfans, & jamais il ne se relâcha de cette disposition dans la suite. Sa reconnoissance se signala d'abord pour les services que nous avions reçus du Corrégidor de Pensacola. Il fit au pere un présent des plus considérables, & il retint le fils auprès de lui dans un des premiers emplois de l'Isle. Comme je n'avois point encore avec mon épouse d'autre lien que celui de la bonne foi & du consentement paternel, Dom Pedro me pressa beaucoup d'y ajouter les cérémonies de l'Eglise. Cela fit naître un embarras. Nous n'étions pas Catholiques Romains: ce n'étoit point parmi des Espagnols qu'il falloit chercher un Ministre Protestant; de sorte que le desir de Don Pedro aussi bien que le nôtre, n'eut point été satisfait de long-tems, si nous eussions absolument refusé de recevoir la bénédiction nup-

dale d'un Prêtre de l'Eglise Romaine. Mais quoiqu'à parler proprement , je ne fusse attaché à aucune Religion particulière , je ne crus point qu'il y en eût une seule de toutes celles qui font profession de reconnoître & de servir un seul Dieu , dont les Ministres ne fussent respectables, par l'honneur qu'ils ont de le représenter. Ainsi j'exhortai Fanny à ne pas se faire un scrupule de prononcer ses promesses en présence de l'Aumonier de Dom Pedro. C'eut été un sujet de joie extrême, non seulement pour lui, mais pour tous les habitans , même de la Havane, de nous voir entrer dans la communion de leur Eglise ; mais le culte est si bisarre & si superstitieux parmi les Espagnols , qu'un homme de bon sens qui n'y est point attaché par les préjugés de l'éducation , n'y sçauroit prendre une idée favorable de l'Eglise Romaine. Je priai donc le Gouverneur de me laisser libre sur cet article. Je lui promis seulement d'accorder de ma part la même liberté à Fanny , quelque parti qu'elle jugeât à propos d'embrasser.

Cette chere épouse , malgré toutes les fatigues de nos voyages & les douleurs de nos pertes , ne laissoit pas d'être

dans une grossesse très-avancée. J'avois tremblé mille fois parmi tant d'agitation pour ce qu'elle portoit dans son sein. Mais le repos de la Havane ayant bientôt rétabli sa santé, elle fit trois mois après notre arrivée une double couche des plus heureuses. Elle mit d'abord au monde un garçon. Cette première délivrance ne l'ayant pas entièrement soulagée, j'avois quelque inquiétude sur les fâcheuses suites qui naissent quelquefois de ces accidens. Elle dura six semaines entières, au bout desquelles Fanny me fit pere d'un second fils, qui naquit aussi heureusement que l'autre. Je remerciai le Ciel de ce présent, mais sans pouvoir néanmoins me livrer à la joie, trop pénétré encore du terrible souvenir de la mort de ma fille. O Dieu ! m'écriai-je dans l'amertume de cette pensée, vous me donnez plus que vous ne m'avez ôté ; mais quelque satisfaction que je reçoive jamais de la naissance de mes deux fils égalera-t-elle les excès de douleur que le sort cruel de ma fille m'a fait sentir ? Dom Pedro & mon épouse ne virent dans l'augmentation de notre famille qu'un sujet de joie & de consolation.



Mes occupations à la Havane furent pendant quelque tems fort simples & fort unies. Je me répandois peu au dehors. Tout le tems que je ne passois pas auprès de mon épouse ou avec Dom Pedro, je l'employois à l'étude. Quoique je n'eusse guères que des livres Espagnols, & que je ne goûtasse point le plus souvent la maniere de penser, ni le style des Ecrivains de cette Nation, je ne laissois pas de trouver quelquefois dans leurs ouvrages d'excellens traits, qui me servoient comme d'ouvertures pour entrer dans des méditations plus profondes & plus utiles. Lectures & réflexions, je rapportois tout au règlement de mes mœurs & à l'établissement du repos & de la fermeté de mon ame. Mes anciens principes, ce précieux héritage que j'avois reçu de ma mere, n'étoient pas tellement sortis de ma mémoire, qu'il ne me fut encore aisé d'y en découvrir les traces. Si mon esprit s'en étoit moins occupé depuis quelques années, parce qu'il avoit été rempli presque continuellement d'une infinité d'autres objets qui avoient partagé mon attention, j'en avois conservé la racine dans le cœur, & l'on a vû jusqu'à présent qu'il s'en étoit toujours répandu

quelque chose sur ma conduite. Je me les rappelai tous, dans la même ordre que je les avois appris. Je me remis en même-tems dans toutes les situations où je m'étois trouvé depuis que j'avois abandonné la caverne de Rumney-hole & le tombeau de ma mere. Je comparai toutes mes actions, mes vertus & mes foiblesses, mes peines & mes plaisirs, mes bonnes & mauvaises fortunes, l'usage que j'en avois fait, avec ces regles de morale dont j'avois autrefois reconnu si clairement la sagesse. J'examinai dans quelles occasions & par quel motif il m'étoit arrivé de m'en écarter. Etoit-ce ma faute ou la leur ? foiblesse d'ame, emportement de passion de ma part ou de leur côté, défaut de vérité pour me conduire, & de force pour me soutenir ? Je démêlai mieux que jamais la source de tous mes mouvemens & les ressorts les plus secrets de mes passions. Enfin je ne me contentai point d'avoir porté le flambeau au fond de mon cœur pour le connoître ; je n'y découvris rien que je ne m'efforçasse d'en bannir si c'étoit un mal, ou d'y établir d'une maniere encore plus ferme, si je trouvois que ce fut quelque chose qui appartint à la vertu. Tâchant même

d'étendre mes soins jusques dans l'avenir, je me fis comme un magasin d'armes morales & philosophiques, propres à me servir dans des occasions inconnues, & dans mille circonstances que le tems pouvoit faire naître, & que je ne prévoyois point. Il faut que je le reconnoisse à la gloire de la Philosophie & de la raison : ces deux guides de ma conduite se trouverent encore plus puissans que tous mes maux. Après tant de troubles & de douleurs, ils eurent le pouvoir de rétablir un certain calme dans mon ame, & de la mettre dans une situation d'où je recommençai du moins à envisager le bonheur comme un état auquel il m'étoit encore permis d'aspirer. Il me resta bien un fond de mélancolie que je n'espérai pas que le tems ni mes efforts fussent jamais capables de surmonter ; mais je m'accoutumai à le regarder moins comme une maladie de mon ame, que comme un de ces changemens climatériques qui viennent quelquefois de la différence des âges, & dont il y a peu de personnes qui n'éprouvent quelque chose à mesure que les années se multiplient. Ajoûtez que la seule fatigue de mes voyages, jointe aux agitations conti-

nuelles de l'inquiétude & de la douleur , avoit pu produire cette altération dans mes humeurs. Je parvins donc , sinon à oublier mes infortunes , du moins à les supporter avec ce degré de patience & de résignation qui fait qu'on s'afflige sans trouble & qu'on se plaint, si j'ose parler ainsi , sans douleur & sans murmure. Tels furent assez long-tems mes dispositions & mes sentimens à la Havane.

Pendant ce tems-là j'avois été informé de toutes les révolutions qui étoient arrivées dans ma Patrie, depuis mon départ de France. J'avois appris le renversement de la République ; celui de la famille du Protecteur , le rétablissement de la Maison Royale , toutes les circonstances du rappel de Charles II & le bonheur qui l'avoit accompagné dans ses premières entreprises. Ces heureuses nouvelles nous eussent fait naître l'envie de retourner en Europe si nous eussions pu quitter l'Isle de Cuba avec bienveillance ; mais nous devions de la reconnoissance & de l'attachement à Dom Pedro d'Arpez , qui ne cessoit point de nous combler de bienfaits. Mon épouse étoit portée à demeurer auprès de lui jusqu'à ce qu'il plût au Ciel



Ciel de l'appeller à une meilleure vie pour lui donner la consolation d'avoir quelque personne chere qui lui fermât les yeux. Je ne me fis pas presser pour y consentir. Pour lui il comptoit tellement que nous étions avec lui pour toujours, qu'il ne lui vint pas même là-dessus le moindre doute. Il étoit en effet ce que mon épouse avoit de plus proche, & il la regardoit, elle & ses enfans, comme le seul rejetton direct qui restât de son sang. Cependant malgré la tendre affection que nous portions à ce bon vieillard, la différence des Nations faisoit toujours que nous nous regardions chez lui comme des étrangers; de sorte que nous étions bien éloignés de nous attendre qu'il dût nous instituer, comme il fit dans la suite, ses seuls & universels héritiers.

Il m'arriva avant la fin de cette année de prendre part à une aventure si extraordinaire, qu'elle mérite bien que j'interrompe un moment le récit des miennes pour la faire servir d'ornement à mon histoire. C'est un délassement qui sera agréable à mes Lecteurs.

Le Capitaine d'un vaisseau Espagnol arrivé de Porto Rico, étant venu rendre ses devoirs à Dom Pedro d'Arpez, lui

raconta en ma présence qu'il avoit es-  
fuyé une tempête des plus violens entre  
la Jamaïque & la côte de Nicaragua,  
& qu'il avoit été jetté par le vent sur le  
rivage d'une petite Isle déserte qu'on  
nomme *Serrane*. Il y avoit passé deux  
jours, nous dit-il, pour attendre la fin de  
l'orage, pendant lesquels ses gens étoient  
descendus à terre & s'étoient répandus  
dans l'Isle, qui n'a gueres plus de trois  
lieues de circuit. Quoiqu'elle leur parut  
inhabitée, ils avoient apperçu dans plu-  
sieurs endroits les traces du pied d'un  
homme, & ne doutant point qu'avec  
plus de recherches ils ne découvrissent  
celui qui les avoient formées, ils n'a-  
voient pas laissé un seul coin de l'Isle à  
parcourir & à visiter. Enfin, continua  
le Capitaine, ils virent sortir d'un trou  
dans l'enfoncement d'une petite vallée,  
un homme d'une haute taille, couvert  
d'habits assez riches, mais sales & déchi-  
rés, qui prit promptement la fuite vers  
un petit bois aussitôt qu'il les eut apper-  
çu. Ils n'eurent point de peine à le join-  
dre, & s'en étant saisis, ils me l'amene-  
rent. Je lui demandai en Espagnol qui  
il étoit. Il me répondit dans sa Langue  
naturelle qu'il étoit Anglois, & qu'il  
étoit surpris que n'ayant offensé per-

sonne de mon équipage , on l'eut arrêté avec violence. Je lui fis des excuses honnêtes , & des offres des service. Il parut rêver un moment , & reprenant la parole , il me dit qu'il avoit besoin de deux choses , & qu'il m'auroit obligation s'il pouvoit les obtenir de moi. La première étoit une petite provision de tout ce qui est nécessaire pour écrire , c'est-à-dire , d'encre , de plumes & de papier ; la seconde , quelques livres , si j'en avois sur mon vaisseau , pour lui servir quelquefois d'amusement dans sa solitude. Je lui promis sans difficulté deux faveurs si légères ; mais étant bien-aîsé de le connoître davantage , je lui demandai ce qui pouvoit l'attacher à cette demeure déserte , & pourquoi il ne vouloit pas profiter de l'occasion qu'il avoit d'en sortir avec nous. Si je croyois , me répondit-il brusquement , qu'il y eut un honnête homme au monde , je ne tarderois pas un moment à y retourner. Mais après les trahisons que j'y ai essuyées , je me cacherois volontiers dans le sein de la terre , pour être plus éloigné de ceux qui en habitent la surface. Il refusa absolument de s'expliquer davantage , & m'ayant pressé de lui donner ce qu'il m'avoit demandé , il me quitta

en me suppliant de ne pas permettre que mes gens le troublassent par leurs visites. Je le plains, ajouta le Capitaine Espagnol, parce que sa physionomie & ses manieres me parurent celles d'un honnête homme & d'une personne de distinction. Mais ne pouvant l'arracher de là malgré lui, je profitai le lendemain du vent favorable, qui ne m'a point abandonné jusqu'ici.

Ce récit, qui n'avoit rien dont je dusse être touché plus particulièrement que tous ceux qui l'avoient entendu avec moi, ne me laissa pas de me frapper assez pour me faire remarquer que j'y prenois un extrême intérêt. Il ne sortit point de ma mémoire pendant plusieurs jours. Je méditois sans cesse sur cette force de raison & de courage, dont je supposois qu'un homme devoit être rempli, pour avoir pu prendre volontairement un parti aussi extraordinaire que celui de vivre seul dans une Isle déserte. J'y joignois la cause qui pouvoit l'avoir déterminé; c'étoit une haine de l'injustice & de la trahison. Je me formai de ces deux réflexions une idée admirable du caractère de l'inconnu. Voilà, disois je, un homme que j'aimerois infailliblement, si j'étois assez



heureux pour le connoître. Il m'aime-  
roit aussi , car il me trouveroit cette  
droiture qu'il croit absolument bannie  
d'entre les hommes. Je n'ai plus d'ami.  
Qui m'empêche de chercher à m'en faire  
un , d'une personne dont l'humeur & les  
principes me paroissent s'accorder en-  
tièrement avec les miens ? C'est d'ailleurs  
un office de charité naturelle & de gé-  
nérosité que je rendrai à un malheureux  
qui semble ne pas mériter de l'être , que  
de contribuer à le consoler de ses pei-  
nes , & à lui faire goûter peut-être plus  
de douceurs qu'il ne s'en promet à pré-  
sent dans la vie. Je me sentis ainsi fort  
porté à entreprendre exprès dans ce des-  
sein le voyage de Serrane. Je m'infor-  
mai de sa situation & de son éloigne-  
ment. Tout ce que j'appris étoit plutôt  
un nouvel engagement qu'un obstacle.  
Cette Isle est au Sud de la Jamaïque ;  
de sorte qu'ayant dessein depuis quel-  
que tems d'aller à Port-Royal pour y  
être éclairci certainement de l'état de  
l'Angleterre , je pouvois sans détour  
passer en chemin par cette Ville. C'étoit  
un voyage à finir en fort peu de tems ;  
& toutes les Nations qui ont des éta-  
blissemens dans cette partie de l'Amé-  
rique , étant dans une profonde paix ,

il n'y avoit pas à craindre le moindre danger. Mon épouse ne laissa point de s'allarmer de mon départ; mais je vins à bout de lui faire goûter mon entreprise. Vous ne vous opposeriez pas, lui dis-je, à un voyage que j'entreprendrois pour m'aller mettre en possession de quelque trésor; & vous en condamnez un qui m'est inspiré par la compassion & par la vertu. Laissez-moi chercher les richesses que j'estime. Si vous m'aimez assez pour souhaiter de me voir heureux, que vous importe par quels biens je le devienne, pourvu que je le sois effectivement? Et puis, bonne & généreuse comme vous êtes, pouvez-vous penser autrement que moi sur ce qui est capable de faire la félicité d'un bon cœur? Quand je vous dis qu'il me manque un ami, & que c'est l'espérance d'en acquérir un qui me fait mettre en chemin, ne sentez-vous pas que ce que je desire vaut bien la peine d'être cherché. Elle ne fit à cela qu'une objection. Ne suis-je donc que votre épouse, me dit-elle? Ne suis-je pas encore votre tendre & fidelle amie? Espérez-vous trouver dans un autre quelque chose que vous n'appercevez point dans moi? Je lui répondis que ce que j'appellois le

bonheur de l'amitié devoit être pris dans un autre sens. Par rapport à moi , lui dis-je , il suppose si peu que je ne trouve point dans vous tout ce qui m'est nécessaire pour être heureux , que c'est au contraire parce que je le suis infiniment , que j'ai besoin aujourd'hui de cette autre félicité que je cherche dans l'amitié. Ecoute - moi , cher Fanny , ajoutai-je , & comprends si tu peux cette énigme-là : tu me rends heureux , ma chere amie ; mais pour sentir tout le bonheur que je goûte avec toi , il faut que j'aye quelqu'un qui ne soit pas toi , non - seulement à qui je puisse le dire , mais en qui j'aye assez de confiance pour le dire avec goût , & qui m'aime assez pour trouver du plaisir à l'entendre.

*Fin du Tome second.*



*Presented to the British Museum  
by the Hon. Secy of State for India*